Épidémiques d'Hippocrate traduites du grec; avec des réflexions sur les constitutions épidémiques: suivies des quarante-deux histoires rapportées par cet ancien médecin, et du commentaire de Galien sur ces histoires. On y a joint un mémoire sur la mortalité des moutons en Boulonnois, dans les années 1761 et 1762, et une lettre sur la mortalité des chiens, dans l'année 1763, dans laquelle sont dévelopées les vûes d'Hippocrate sur les constitutions. Par M. Desmars / [Hippocrates].

Contributors

Hippocrates
Desmars, J. T.
Galen

Publication/Creation

Paris : Veuve d'Houry, 1767.

Persistent URL

https://wellcomecollection.org/works/cn4byvhg

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
https://wellcomecollection.org

Hippocrates III

55150

ÉPIDÉMIQUES D'HIPPOCRATE

TRADUITES DU GREC;

AVEC des Réflexions sur les Constitutions Epidémiques : suivies des quarante-deux Histoires rapportées par cet ancien Médecin, & du Commentaire de Galien sur ces Histoires.

ON *y a joint un* Mémoire sur la Mortalité des Moutons *en Boulonnois, dans les années 1761 & 1762, & une* Lettre sur la Mortalité des Chiens, *dans l'année 1763, dans laquelle sont développées les vûes d'Hippocrate sur les Constitutions.*

Par M. DESMARS, Médecin, Pensionnaire de la ville de Boulogne.

A PARIS,

Chez la Veuve D'HOURY, Imprimeur-Lib. de Mgr. le Duc d'Orleans, rue Saint Séverin, près la rue Saint Jacques.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbations & Privilege du Roi.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A MONSIEUR

LE CHEVALIER DE GUEMY,

LIEUTENANT DE ROY

A BOULOGNE

SUR MER.

EN vous dédiant cet OUVRAGE, je voudrois faire connoître à la posterité, un HOMME *aimable, & publier un éloge écrit dans tous les cœurs; je voudrois exprimer des sentimens d'amour & de respect, & servir d'organe à tous les honnêtes gens qui ont l'hon*

neur de vous connoître & de vous fréquenter.

Je ſuis bien ſûr d'être applaudi, ſi je peins ſidelement le tendre interêt qu'ils prennent à votre conſervation. Combien de fois ai-je été témoin de leurs allarmes pour votre ſanté, & des vœux qu'ils formoient pour votre rétabliſſement! Puiſſiez-vous jouir encore long-temps du doux plaiſir d'être chéri univerſellement! Puiſſions-nous jouir nous-mêmes, pendant bien des années, de la préſence d'un Chef ſi digne de nos hommages, par toutes les vertus qui rendent un homme cher à la patrie & à ſes amis!

Je ſuis avec reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéïſſant Serviteur
DESMARS, Doct. Med.

AVERTISSEMENT.

L'Ouvrage que nous venons d'imprimer eſt connu de pluſieurs Médecins de la Faculté de Paris, depuis plus de quatre ans, leſquels l'ont lû avec plaiſir, & en ont vivement déſiré la publication. C'eſt à leur inſtance que M. Deſmars s'eſt enfin déterminé à lui laiſſer voir le jour, & à nous faire remettre ſon manuſcrit à l'impreſſion duquel nous avons apporté tous nos ſoins.

L'Auteur du *Journal de Médecine*, dont tout le monde connoît le ſçavoir & les lumieres, a parlé de cet ouvrage en pluſieurs occaſions, & a prévenu le public ſur ſon mérite & ſon utilité. On peut voir ce qu'il en dit au mois de Février 1754, en annonçant

le discours de M. Desmars sur les Épidémiques, *pag. 99 & suiv.* & au mois de Février 1765, *page* 99, en annonçant sa Lettre sur la mortalité des Chiens.

APPROBATION
du Censeur Royal.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un manuscrit intitulé: *Réflexions sur les constitutions épidémiques d'Hippocrate*, par M. DESMARS, Médecin; & je crois cet Ouvrage très-digne d'être imprimé. A Paris ce 10 Janvier 1762. MACQUART, *Doct. Rég. de la Fac. de Med. de Paris.*

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit intitulé *Épidémiques d'Hippocrate*, avec deux imprimés l'un *sur la mortalité des Moutons en 1761 & 1762*, & l'autre *sur la mortalité des Chiens en 1763*, par *M. DESMARS, Médecin, &c.* Je n'ai rien trouvé dans ces ouvrages qui puisse en empêcher l'impression. A Paris le 27 Novembre 1766. *Signé*, RAULIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos

Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amée la Veuve de CHARLES-MAURICE D'HOURY, Imprimeur-Libraire de Mgr le Duc d'Orleans, ancien Adjoint, Nous a fait expoſer qu'elle déſireroit réimprimer, faire réimprimer des Ouvrages qui ont pour titres : *Epidémiques d'Hippocrate. L'art de cultiver les Peupliers d'Italie, avec des Obſervations ſur les differentes eſpeces & variétés de Peupliers, ſur le choix, la diſpoſition des Pépinieres, &c.* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privileges pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſante, Nous lui avons permis & permettons par ces preſentes, de réimprimer, faire réimprimer leſdits Ouvrages autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter partout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des preſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs-Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire de réimpreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. Comme auſſi, de réimprimer, faire réimprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce puiſſe être ſans la permiſſion expreſſe & par écrit de ladite Expoſante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des

Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à ladite Expoſante, ou à celui qui aura droit d'Elle, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que la réimpreſſion deſdits deux Ouvrages ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beau caractere, conformément aux Reglemens de la Libraire, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du preſent privilege ; qu'avant de les expoſer en vente, les imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur de Lamoignon, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit ſieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier, & Garde des Sceaux de France, le ſieur de Maupeou, le tout à peine de nullité des preſentes, du contenu deſquelles, vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Expoſante & ſes Ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue

pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtont clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le trente-uniéme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-ſix, & de notre Regne le cinquante-deuxiéme. Par LE ROI en ſon Conſeil.

Signé LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 1205, fol. 79, conformément au Reglement de 1723. A Paris, ce 14 Janvier 1767.

Signé GANEAU, Syndic.

DISCOURS

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

DONNER une idée de la Méthode d'Hippocrate dans les épidémiques; expoſer les raiſons qui m'ont déterminé à changer l'ordre des matieres, & rendre compte de mon travail, tant ſur les conſtitutions, que ſur les quarante-deux hiſtoires, ſont les objets de ce diſcours.

I.

On admire avec raiſon la méthode & la préciſion qui caractériſent les chefs-d'œuvres de l'ancienne Grece, tels que les *Epidémiques* d'Hippocrate, l'*Hiſtoire des animaux* d'Ariſtote, l'*Hiſtoire des plantes* de Théophraſte. Ces grands hommes finiſſoient leurs ouvrages, & n'étoient point épouvantés, parce que le Poëte appelle *limæ labor & mora*. Ils

ne ſe laiſſoient point éblouir par le deſir de faire de nouvelles découvertes, & ils ne s'occupoient point à groſſir éternellement la maſſe des faits; mais ils ſçavoient diſcerner ceux qui tiennent lieu de principes, & les placer dans l'ordre convenable, pour conduire, par la voie la plus courte & la plus ſûre, aux vérités importantes qu'ils ſe propoſoient d'enſeigner. Cet eſprit d'œconomie & de ſobriété, ſi remarquable dans leurs écrits, & particulierement dans ceux d'Hippocrate, étoit une ſuite de la pleine & entiere appréhenſion du ſujet, qui fait voir avec évidence, & convertit en principes, des propoſitions qu'il a fallu d'abord établir par le raiſonnement. Les *théorêmes* de géométrie, que l'on démontre à des commençans, ſont des *axiomes* pour des Géométres.

Le Médecin obſerve, compare, apprécie les écarts de la nature, qui ſe manifeſtent par les dérangemens des facultés, d'où réſulte un aſſez grand nombre de *données*, à l'aide deſquelles il doit réſoudre les problêmes de ſon art. Il s'agit de ſçavoir ſi une maladie eſt mortelle, ou ſi elle ſera terminée par la guériſon, ſi elle ſera longue, ou de peu de durée; ſi, lorſqu'elle paroît guérie, il

n'y a point de rechûte à craindre; quels ſont les jours des paroxyſmes ou redoublemens; ceux des criſes, & les voies par leſquelles elles ſe feront, &c. Ces connoiſſances réglent les médicamens & la diete. Or, l'appréciation de toutes ces *données*, qui ſont en aſſez grand nombre, conſidérées d'abord iſolées, puis combinées, pour en former des jugemens diagnoſtiques & prognoſtiques, ſuppoſe la vûe nette, & diſtincte des principes qui en donnent les valeurs. Si vous les multipliez trop, en les décompoſant, ils offuſquent par leur nombre, & leur force diminue comme leur maſſe. Si vous voulez les prouver par des raiſonnemens ſubtils, alors la Médecine, ſurchargée d'opinions & de théories, s'évanouit, & vous laiſſe l'ombre au lieu de la réalité.

Les écrits d'Hippocrate ſont dogmatiques ou hiſtoriques. Les livres du *Prognoſtique*, des *Aphoriſmes*, de la *Diete*, de l'*Air*, des *Eaux*, &c. ſont de la premiere claſſe. Les *Conſtitutions Epidémiques*, & les *Quarante-deux Hiſtoires*, forment la ſeconde. Le dogme eſt né de l'obſervation éclairée par le raiſonnement. Enſuite le dogme a réglé lui-même la maniere d'écrire l'hiſtoire

des faits qui l'ont fait éclore. Il n'étoit pas queſtion, comme l'obſerve Galien, de donner une hiſtoire des maladies, telle que celle de Thucydides, qui entre dans les détails les plus vulgaires de la peſte d'Athènes; qui indique non ſeulement tout ce qui ſe pratiqua pour lors, mais encore ce qui fut négligé. L'objet de cet hiſtorien étoit de peindre un événement fort intéreſſant pour ſa nation. Celui d'Hippocrate a été d'inſtruire & de former des Médecins, en écartant ſoigneuſement tout ce qui pouvoit être ſuperflu, pour ne laiſſer à l'attention que les objets ſur leſquels elle devoit s'exercer; en ſupprimant même les ſymptômes qui réſultent néceſſairement de la maladie indiquée, comme ſuffiſamment entendus, pour ne préſenter que ceux qui fourniſſent une connoiſſance exacte & néceſſaire; en un mot, en exigeant de ſes lecteurs une attention ſoutenue, un eſprit pénétrant, un jugement ſain, & les accoutumant, par une méthode auſtere, à vaincre dans ſes livres, des difficultés aſſez ſemblables à celles qu'ils doivent rencontrer dans la pratique. Eh! quel inconvénient y a-t-il de ne rendre l'art acceſſible qu'à ceux que la nature y deſtine, & qui deviendront

dignes de l'exercer par des efforts généreux ?

Hippocrate ne pouvoit mieux traiter ces épidémies, qu'en choiſiſſant quatre conſtitutions oppoſées en intempéries ; qui, par conſéquent, forment l'enceinte de toutes les conſtitutions épidémiques. Lorſqu'il s'eſt propoſé de traiter des maladies conſidérées dans chaque individu, il a raſſemblé quarante-deux hiſtoires de maladies qui, par la diverſité de leurs ſymptômes, de leur durée, de leurs criſes, &c., contiennent tous les cas particuliers. Développons cette idée.

Entre la conſtitution des ſaiſons, la plus favorable & celle qui produit les maladies les plus pernicieuſes, les nuances ſont infinies. Depuis l'état de ſanté juſqu'aux plus grands dérangemens dans l'œconomie animale, les degrés ſont ſans nombre. L'art ne peut donc les repréſenter que par des diviſions factices, qui faſſent connoître les principaux termes de la progreſſion naturelle, & diſtinguer par leurs ſecours les termes intermédiaires. Il falloit donc choiſir un certain nombre de conſtitutions, pour avoir l'hiſtoire des épidémies, & pareillement aſſez de cas particuliers, pour repréſenter toutes les maladies indivi-

duelles. Tel eſt le plan général des Epidémiques, qui ne ſuppoſe aucun ſyſtême, aucune méthode arbitraire ; qui ne redoute les opinions d'aucune ſecte ; qui n'offre que des faits choiſis, rangés, meſurés avec la ſageſſe la plus profonde. Dans l'une & dans l'autre hiſtoire on ſuppoſe connu tout ce qui eſt dans l'ordre légitime, les conſtitutions bénignes, & les maladies bien ordonnées. On ne conſidete que les grands excès ; c'eſt-à-dire, d'une part, des conſtitutions vicieuſes dans leur entier ; & d'autre part, des fievres ardentes & malignes. Je dis que cette hiſtoire fournit celle de toutes les maladies ; car les ſymptômes des chroniques, & ceux des aiguës ſont appréciés ſuivant le même tarif. *Les maladies les plus aiguës & les plus graves*, dit Hippocrate, *ſont avec fievre continue.* La connoiſſance exacte de cette ſorte de maladie emporte avec elle celle des maladies plus légeres, comme la ſolution des plus hauts problêmes ſuppoſe celle des problêmes d'un ordre inférieur.

Galien a cru que le but principal d'Hippocrate, dans ſes quarante-deux hiſtoires, étoit d'établir l'ordre des jours critiques, dont nous voyons effectivement toute la variété dans ces hiſtoires.

Mais n'y reconnoiſſons-nous pas également toute ſorte de criſe ? Galien lui-même ne nous y fait-il pas remarquer toutes les eſpeces de *dyſpnées* ? Le froid, le friſſon, la chaleur, la ſueur, les nauſées, le vomiſſement, la ſoif, le dégoût, le ſommeil, l'inſomnie, les urines, les déjections, les hémorrhagies, la toux, les crachats, &c., s'y trouvent gradués & combinés de tant de manieres, que ce n'eſt pas plus l'hiſtoire des jours critiques, que celle de chacun de ces ſymptômes.

Quelques commentateurs, peu éclairés ſur les vûes d'Hippocrate dans ce recueil de cas particuliers, ont été ſurpris que le nombre des morts ait été ſi conſidérable, & ſe ſont imaginés qu'on auroit pû guérir pluſieurs de ceux que la mort a enlevés. Quelques-uns même ont tracé la conduite qu'il auroit fallu tenir en traitant ces maladies. Mais s'ils euſſent obſervé avec Galien, que parmi ceux qui ont échappé à un ſort funeſte, la plûpart ont dû leur rétabliſſement à une forte conſtitution ; ils auroient ſans doute reconnu que le choix étoit fait à deſſein, & que l'auteur, ne voulant mettre ſous les yeux de ſes diſciples que les plus grandes difficultés de l'art,

il avoit dû ne choiſir que des maladies mortelles, ou preſque mortelles.

II.

Le premier & le troiſieme livre des Epidémiques, qui ſont les ſeuls légitimes, nous ſont-ils parvenus ſans altération ?

Le premier livre eſt compoſé de trois ſections. La premiere contient uniquement la premiere conſtitution. La deuxieme ſection contient la deuxieme & la troiſieme conſtitution. Il paroît déja ſingulier que la premiere conſtitution ayant ſuffi pour remplir la premiere ſection, on ait renfermé deux conſtitutions dans la deuxiéme. La troiſieme ſection traite un ſujet qui a peu de rapport aux conſtitutions : ce ſont des principes généraux qui peuvent ſervir d'introduction aux quarante-deux hiſtoires. A la ſuite de ces principes on lit quatorze hiſtoires de maladies qui terminent le premier livre.

La premiere ſection du troiſieme livre contient trois hiſtoires. La deuxieme en contient neuf, qui ſemblent être une ſuite des précédentes, puiſque la premiere hiſtoire de cette deuxieme ſection eſt intitulée *Quatrieme malade.*

Dans la troiſieme ſection ſe voit la conſtitution peſtilentielle, ſuivie de ſeize hiſtoires.

On a donc mêlé les quarante-deux hiſtoires avec les conſtitutions, comme ne faiſant qu'un ſeul & même ouvrage : & c'eſt ce que je me propoſe de diſcuter. Mais expoſons d'abord dans quelles circonſtances les écrits d'Hippocrate ont été altérés.

Ptolomée, roi d'Egypte, avoit une extrême paſſion pour les livres anciens. Il en faiſoit raſſembler de toutes parts, & à grands frais, pour enrichir la fameuſe bibliotheque d'Alexandrie. Il s'emparoit de tous ceux que les étrangers apportoient dans ſes états, les gardoit, & leur en faiſoit remettre des copies. Ayant obtenu des Athéniens, moyennant quinze talens d'argent qu'il leur donna pour gage, les ouvrages de Sophocles, d'Euripide & d'Æſchine, à condition de les rendre après les avoir fait tranſcrire, il les garda, & leur renvoya à la place des copies qu'il en avoit fait tirer, les priant d'accepter en outre la ſomme d'argent dont ils étoient nantis. L'avidité du gain, qui prend toute ſorte de formes, ſçut profiter de l'amour de ce prince pour les Lettres. On changea les

titres des livres, on altéra l'ordre des matieres ; on ajouta des notes ; on réunit en un ſeul livre, & ſous un même titre, des ouvrages différens ; on ſubſtitua aux noms des auteurs médiocres, ceux des hommes les plus célebres ; en un mot on employa toute ſorte de déguiſemens pour en impoſer à ceux qui étoient chargés d'acheter les livres rares.

Les conſtitutions épidémiques qui peuvent être aiſément contenues dans une ou deux feuilles d'impreſſion, ont fourni le titre à un amas conſidérable de divers ouvrages partagés en ſept livres, dont quatre ſont ſubdiviſés en ſections. La plûpart de ces écrits n'ont aucun rapport aux épidémies. Les Aphoriſmes ont été partagés de même en ſept ſections, groſſies par des additions, & ſouvent des répétitions. Le livre de la Nature Humaine a été augmenté d'un ouvrage de Polybe, diſciple d'Hippocrate, ſur le régime ; & celui qui avoit réuni ces deux ouvrages ſous un même titre, ne trouvant pas que le volume fût aſſez conſidérable, y a joint encore des morceaux de ſa compoſition.

Malgré les difficultés qui ſe rencontrent dans le diſcernement des écrits

vrais & ſuppoſés, on n'a jamais douté que le premier & troiſieme livres des Epidémiques fuſſent légitimes. Galien a ſeulement reconnu des additions, & d'ailleurs a laiſſé ſubſiſter la diſtribution des matieres, telle que nous la voyons aujourd'hui. Mais il me paroît très vraiſemblable que les quatre conſtitutions doivent être rangées de ſuite, & que les quarante-deux hiſtoires, précédées de l'introduction qui ſe voit au commencement de la troiſieme ſection du premier livre, ne doivent ſouffrir pareillement aucune interruption.

La premiere, & la principale raiſon eſt, que les conſtitutions n'ont aucun rapport aux quarante-deux hiſtoires. On a vû dans la premiere partie de ce diſcours le plan général d'Hippocrate dans l'un & l'autre écrit. Les commentaires de Galien n'établiſſent aucune relation, aucune dépendance mutuelle.

Les conſtitutions ſont écrites d'après les principes établis dans la troiſieme ſection des Aphoriſmes. Les hiſtoires reſſortiſſent nuement & ſimplement aux dogmes enſeignés dans le livre du Prognoſtique. Les premieres décrivent les ſymptômes communs à une multitude de malades, & dépendans des intempé-

ries de l'air. Les autres ſont des hiſtoires de maladies individuelles : elles nous apprennent à obſerver & apprécier les ſymptômes qui doivent former la baſe de nos jugemens dans la pratique.

On pourroit objecter que ces hiſtoires appartiennent aux conſtitutions, après leſquelles elles ſont rapportées, puiſque *Philiſcus*, qui eſt le ſujet de la premiere, eſt dénommé expreſſément dans la troiſieme conſtitution. On peut citer d'ailleurs pluſieurs autres hiſtoires qui ont dû être obſervées dans quelqu'une des quatre conſtitutions. Il faut convenir que l'auteur des conſtitutions eſt certainement l'auteur des quarante-deux hiſtoires ; que l'un & l'autre ouvrage ont pû être faits dans le même temps ; au moins, que pluſieurs obſervations de maladies particulieres ont été faites durant les conſtitutions, qui fourniſſoient des occaſions favorables d'obſerver les ſymptômes des maladies dans toute leur latitude. Rien n'empêche donc de placer les hiſtoires à la ſuite des conſtitutions ; mais ſans confuſion, ſans interpoſition, ſans en inférer, que ces deux ouvrages ne ſoient qu'un ſeul & même ouvrage.

La ſeconde raiſon, qui me fait rejetter

la diſpoſition actuelle des matieres, eſt, qu'en ſuppoſant même les quarante-deux hiſtoires appartenir aux quatre conſtitutions, il faudroit les rejetter toutes après la quatrieme conſtitution. Valeſio a été aſſez attentif à faire remarquer parmi les hiſtoires du premier & du troiſieme livre, celles qui peuvent appartenir à la premiere & ſeconde conſtitution. Elles ſont confondues avec celles de la troiſieme. Quelques-unes ſe trouvent parmi les hiſtoires du troiſieme livre: or, cette confuſion une fois admiſe, il étoit auſſi ſimple de les raſſembler toutes, & de les placer après les quatre conſtitutions, que d'en former différentes diſtributions, dont on ne peut deviner le motif.

Enfin, Galien a reconnu que les ſeize hiſtoires qui terminent le troiſieme livre, n'appartenoient pas toutes à la conſtitution qui les précede. Le docteur Freind a oſé le reprendre, parce que, dit-il, toutes ces maladies ſont des fievres ardentes. Galien n'a pas nié que ces fievres fuſſent ardentes. Chaque conſtitution a des fievres ardentes d'une nature particuliere. Hippocrate prend ſoin d'établir les caracteres généraux dans chaque conſtitution, & Galien a

eu droit d'examiner s'ils ſe retrouvoient dans les ſeize hiſtoires du troiſieme livre. Il a reconnu des caracteres très différens : & il en a conclu juſtement qu'elles ne pouvoient toutes appartenir à la conſtitution qui les précéde. Il ſuffit de renvoyer à la deſcription des fievres ardentes, qu'on y lit, pour mettre le lecteur en état de juger de la diſparité de ces fievres, & combien eſt peu fondée la critique du docteur Freind à cet égard. Qu'on faſſe attention ſeulement à la maniere dont ces fievres ſe jugeoient ; aux flux de ventre qui les accompagnoient, à l'averſion inſurmontable des malades pour toutes ſortes d'alimens ; & qu'on compare ces ſymptômes avec ceux des malades Abdéritains.

J'ajoûterai qu'il n'eſt pas apparent que le même Médecin ait pû obſerver dans la même conſtitution les ſeize maladies dont il s'agit. Les trois premiers malades étoient à Thaſe. Suppoſons que le quatrieme, dont le ſéjour n'eſt point marqué, étoit pareillement habitant de Thaſe. Cette ſuppoſition eſt favorable au ſyſtême que j'attaque. Le premier malade eſt mort au centvingtieme jour de ſa maladie, qui a

duré par conſéquent quatre mois ; & en ſuppoſant que le ſecond qui eſt mort le quatre-vingtieme, & le troiſieme mort le neuvieme, aient été malades dans le même-temps, encore faudra-t'il quatre mois de ſéjour à Thaſe, pour traiter ces trois malades. Le cinquieme malade étoit de Lariſſe, & il eſt mort le quatrieme jour de ſa maladie. Les cinq ſuivans étoient Abdéritains. Un d'entr'eux fut jugé le centieme jour de ſa maladie ; les autres, le quatrieme, le vingt-ſeptieme, le trente-quatrieme & le vingt-quatrieme. Voilà encore au moins trois mois paſſés à Abdere ; partant, ſept & demi, y compris les ſix jours que dura la maladie ſuivante d'un habitant de Lariſſe. Le treizieme malade étoit Abdéritain. On peut le comprendre avec les précédens. Sa maladie ne dura que trente-quatre jours. Le quatorzieme eſt une femme de Lyſique, qui mourut le dix-ſeptieme jour, ce qui fait déjà plus de huit mois. Le quinzieme eſt de Thaſe, & peut-être compris avec les trois premiers, ſa maladie n'ayant duré que vingt-un jours. Enfin, le ſeizieme, de Mélibée, mourut le vingt-quatrieme jour. Ainſi, le Médecin, qui a traité tous

ces malades, n'a pû ſéjourner moins de neuf mois dans toutes ces villes, ſans y comprendre le temps néceſſaire pour s'y tranſporter. Maintenant les fievres ardentes, qui avoient commencé au printemps, ont fini dans l'automne : ce qui ne donne pas neuf mois, ſuivant la diſtribution des ſaiſons, dans Hippocrate.

Si on demande quel étoit l'objet de l'auteur, en propoſant des obſervations faites à Thaſe, à Abdere, Lariſſe, Lyſique & Mélibée, je réponds que les quarante-deux hiſtoires ont été probablement tirées dans des collections conſidérables d'obſervations faites dans les villes de la Grece, & de la partie d'Aſie, habitée par les Grecs, & ſur-tout dans l'iſle de Thaſe, où les trois premieres conſtitutions ont été obſervées ; que ces hiſtoires, ainſi que les conſtitutions, ont été choiſies dans la vûe de nous faire connoître, d'une part, les influences des ſaiſons, ou les changemens qu'elles peuvent cauſer dans les maladies des différentes années ; & d'autre part, les loix fixes & ſtables que ſuivent ces mêmes maladies, quelque nom qu'on veuille leur donner, dans quelqu'année que ce ſoit, & dans tous

les pays du monde. On lit à la fin du livre du prognoſtique ces paroles remarquables, qui peuvent ſervir également de concluſion aux Epidémiques : *Il faut obſerver ſoigneuſement les caracteres des maladies populaires, & connoître les effets que doit produire l'état des ſaiſons.* Voila pour les quatre conſtitutions. Et tout de ſuite, *& bien comprendre qu'en quelque année & en quelque ſaiſon que ce ſoit, les ſignes ſalutaires ſont toujours tels, & ne changent pas de nature, & les ſignes funeſtes toujours mauvais ; car dans la Libye, dans l'iſle de Délos, & dans la Scythie, l'obſervation confirme la vérité de nos principes.* Ces dernieres paroles n'expliquent-elles pas ſuffiſamment l'objet des quarante-deux hiſtoires ?

III.

J'ai donc partagé les Epidémiques en deux parties, dont la premiere contient les quatre conſtitutions ; la ſeconde renferme les quarante-deux hiſtoires. Je ne penſe pas que les titres de *premiere, deuxieme & troiſieme conſtitution* ſoient de l'auteur. Je les ai laiſſés pour la commodité des citations, & j'ai ſupprimé les diviſions par ſec-

tions. J'ai ſupprimé auſſi le titre de *Conſtitution Peſtilentielle.* J'ai ſubſtitué celui de *Quatrieme Conſtitution.* Après la traduction des conſtitutions, j'ai placé des réflexions que je diviſe en deux parties. La premiere traite des regles ſuivies par Hippocrate, en établiſſant les cauſes météorologiques des épidémies. Les principales queſtions diſcutées dans cette partie ſont, 1°. Pourquoi toutes les conſtitutions ont été réduites à quatre? 2°. Pourquoi chaque conſtitution contient la deſcription de quatre ſaiſons conſécutives? 3°. D'où vient que cette deſcription précede toujours celle des maladies? 4°. De la durée des conſtitutions, s'il y en a de pluſieurs années. Réflexions ſur les Conſtitutions de Sydenham. 5°. Pourquoi la deſcription des ſaiſons commence toujours par l'automne, & finit à l'automne ſuivant excluſivement? 6°. Comment Hippocrate décrit les ſaiſons? 7°. Pourquoi il ne fait mention que des vents méridionaux & ſeptentrionaux? 8°. Digreſſion ſur les effets de ces deux vents principaux. 9°. Comment Hippocrate obſerve les vents? 10°. Du chaud & du froid; & de la maniere dont Hippocrate les meſure. 11°. Des effets de la cha-

leur & de la froidure ſur le corps humain. 12°. De l'humidité & de la ſéchereſſe, & de leurs effets. 13°. Comment Hippocrate meſure ces qualités de l'air ? 14°. Effets des temps nébuleux & orageux. 15°. De l'inutilité des obſervations faites ſur les trois regnes, pour parvenir aux cauſes des épidémies. 16°. Qu'elle eſt la meſure commune de l'intempérie des ſaiſons, ou quelle eſt la regle générale qu'il faut ſuivre dans leur eſtimation ?

La ſeconde partie de mes réflexions a pour objet la noſographie épidémique, ou l'hiſtoire des maladies des quatre conſtitutions. 1°. Le dénombrement des maladies des quatre ſaiſons, tel qu'il ſe voit dans la troiſieme ſection des Aphoriſmes, contient le dénombrement des maladies épidémiques. 2°. L'*euſtathie* & l'*eucriſie* des maladies conſtituent leur légitimité, & c'eſt ſur cette idée qu'on doit eſtimer les maladies épidémiques. 3°. Comment les fievres ſont cauſées par les intempéries des ſaiſons. 4°. Diviſions des fievres épidémiques en bénignes & malignes, ardentes & continues. Raiſons de ces diviſions. 5°. & 6°. Deſcriptions des fievres ardentes, bénignes & ma-

lignes. 7°. & 8°. Deſcriptions des fiévres continues, bénignes & malignes. 9°. Comment ces deux genres de fievres contraſtent & renferment toutes les fievres épidémiques. 10°. Des principaux ſymptômes des fievres ardentes & continues épidémiques, & de leurs rapports avec les intempéries des ſaiſons. 11°. Réflexions générales ſur la méthode d'Hippocrate.

Tel eſt le plan que jai ſuivi concernant les conſtitutions. Je me propoſois d'en reſter là, & ne voulois pas m'engager dans un plus grand travail, par le ſouvenir des difficultés que j'avois eu à ſurmonter; mais j'ai cédé à des avis reſpectables, & j'ai traduit les quarante-deux hiſtoires, en y joignant un abrégé du commentaire de Galien, ſur cette partie des Epidémiques, dans lequel on verra l'application des regles du prognoſtique aux faits de pratique, l'hiſtoire toujours d'accord avec le dogme, & Hippocrate expliqué par lui-même. Galien n'a pas également diſcuté toutes les hiſtoires: il nous abandonne ſouvent à nos propres forces. Quelquefois il nous renvoie à ſes autres ouvrages. En vain eſpereroit-on retirer quelque fruit de l'étude des Epidémiques, ſi on

ne s'exerçoit à réſoudre par ſoi-même les problêmes de ce genre. C'eſt le ſeul moyen d'apprendre à calculer & à prédire les évenemens des maladies. Les anciens connoiſſoient tout le prix de la ſcience du prognoſtique. Ils ſçavoient combien elle eſt néceſſaire pour obtenir la confiance des malades, faire valoir les ſuccès & mettre à l'abri des reproches & des murmures dans les événemens fâcheux. Les hommes, de tout temps, ont eu de la vénération pour ceux qui ſçavent lire dans l'avenir. Tout homme, qui connoît bien l'avenir, n'ignore pas la conduite qu'il doit tenir au moment préſent. Ces anciens étoient donc regardés comme des hommes d'une eſpece ſupérieure. On écoutoit avec reſpect les oracles qu'ils prononçoient, & on ſuivoit avec docilité leurs conſeils.

La Médecine jouiroit encore du même degré d'eſtime & de faveur, ſi, au lieu de ſe livrer à tant de ſpéculations oiſives, on ſe renfermoit dans ce cercle de connoiſſances dont Hippocrate a tracé la circonférence, & qui eſt plus que ſuffiſante pour employer toute la vie de l'homme le plus appliqué.

Valeſio a écrit des commentaires

ſur les ſept livres des Epidémiques, dans leſquels il ne fait que développer & mettre à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs les principes employés par Galien. Cet auteur ſaiſit aſſez les occaſions de propoſer des ſentimens oppoſés à ceux de Galien, mais communément dans des choſes de peu d'importance; & ſon ſentiment ne paroît pas toujours le plus sûr. Le chevalier Floyer n'a commenté que les quarante-deux hiſtoires. Son but étoit d'allier la Médecine ancienne & moderne, en adaptant les principes de la circulation du ſang aux faits rapportés dans les quarante-deux hiſtoires, pour en déduire des regles de pratique. Le ſuccès ne répond point aux promeſſes, & il y a peu de fruit à retirer de la lecture des commentaires du chevalier Floyer. Dix ans avant la publication de cet ouvrage, le docteur Freind avoit dit, en parlant des découvertes anatomiques de ſon ſiecle & du précédent, que, depuis la mort d'Harvée, il ne s'étoit trouvé aucun écrivain qui eût fait voir les avantages que la pratique pouvoit retirer des raiſonnemens puiſés dans l'anatomie.

Ce même docteur Freind a publié en

1716 le premier & le troiſieme livres des Epidémiques, & la traduction de Foës, avec quelques changemens. Dans un avertiſſement au lecteur, il porte ſon jugement ſur les diverſes éditions qui avoient paru juſqu'à lui, & ſur les ſecours qu'on pouvoit tirer des manuſcrits : il déclare que, ſans s'arrêter à aucun en particulier, il a pris des uns & des autres ce qu'il a trouvé de plus exact ; & ne s'eſt permis aucune ſubſtitution ; qu'il a en outre rétabli le dialecte ionique, autant qu'il lui a été poſſible. Son édition eſt accompagnée de variantes, tirées d'un ancien manuſcrit trouvé en Angleterre.

Freind a joint à ſon édition neuf diſſertations ſur les fievres, dont l'objet eſt d'établir des regles de pratique, relativement aux divers genres d'évacuation que la nature emploie dans la guériſon. Ainſi c'eſt proprement un ouvrage de thérapeutique, & non un commentaire ſur les Epidémiques.

J'ai traduit ſur le texte grec de l'édition du docteur Freind. J'ai conſulté les traductions de Calvus, Cornarius Valeſio, Foës, & même la traduction Angloiſe du chevalier Floyer. Ces différens ſecours ont ſouvent augmenté

mes perplexités. Il eſt facile de faire paſſer l'obſcurité du grec dans le latin, & de rendre énigme pour énigme. Les langues vivantes ne laiſſent point cette reſſource. Les meilleures traductions, telles que celle de Foës, à laquelle Freind donne la préférence, & celle de Cornarius, qui paroît plus littérale, ſont défectueuſes en quantité d'endroits. Pour s'en aſſurer, il ſuffit de raſſembler les diverſes expreſſions dont Hippocrate s'eſt ſervi pour exprimer le délire & ſes degrés, & voir avec quelle incertitude & quelle inconſtance ces diverſes expreſſions ont été rendues dans le latin. Galien ne croit pas qu'il y ait une ſyllable inutile dans les écrits d'Hippocrate; il eſt donc eſſentiel d'en peſer ſcrupuleuſement tous les termes.

Pour fixer la valeur de ceux qui m'étoient encore trop indéterminés, j'ai employé l'artifice dont ſe ſert Galien dans ſon petit livre ſur le *coma*. J'ai raſſemblé tous les paſſages des Epidémiques, dans leſquels l'expreſſion, qui m'étoit obſcure & ambiguë, eſt employée. J'ai comparé ces paſſages, & je ſuis parvenu à éclaircir la plûpart de mes doutes.

ÉPIDÉMIQUES
D'HIPPOCRATE.

Premiere Constitution.

» Thase, vers l'équi-
» noxe d'automne, & juſ-
» qu'au coucher des Pléïades,
» il plut beaucoup & con-
» tinuellement. Les pluies
» étoient douces & les vents ſouffloient du
» midi. Durant l'hyver, les vents étoient
» pareillement méridionaux. Ceux de
» ſeptentrion ſoufflerent peu. La séche-
» reſſe fut remarquable pour la ſaiſon, &
» l'hyver fut tout-à-fait ſemblable à un
» printemps. Dans celui-ci, on continua
» d'obſerver des vents méridionaux, un
» froid aſſez ſenſible & preſque point de
» pluie. Le temps fut couvert & nuageux
» la plus grande partie de l'été. Il ne plut
» point. Les vents étéſiens ſoufflerent ra-
» rement, foiblement & par intervalles.

» Ainſi, des vents conſtamment méri-
» dionaux, & de la ſéchereſſe, caracté-
» riſerent cette conſtitution.
» Les fievres ardentes parurent vers
» les premiers jours du printemps, à la
» ſuite des vents ſeptentrionaux, qui
» avoient fourni un contraſte de peu de
» durée avec la conſtitution générale de
» l'année. Peu de perſonnes en furent
» attaquées. Elles étoient bénignes, rare-
» ment accompagnées d'hémorrhagies,
» & perſonne n'en mouroit. Bien des
» gens eurent des parotides, les uns d'un
» côté ſeulement, les autres des deux cô-
» tés, la plûpart ſans fievre, quelques-uns
» avec un peu de chaleur fébrile. Toutes
» ces tumeurs ſe diſſiperent ſans accident,
» & ſans venir à ſuppuration. Elles étoient
» molles, grandes, larges, ſans inflam-
» mation, ſans douleur & diſparurent
» toutes inſenſiblement. Ces tumeurs ſe
» faiſoient obſerver dans les adoleſcens &
» les jeunes gens, ſur-tout dans les lut-
» teurs & les athletes, rarement dans
» les perſonnes du ſexe. La plûpart eu-
» rent des toux ſeches ſuivies peu après
» d'enrouement; quelques-uns de ces
» derniers eurent le teſticule droit ou
» gauche, d'autres l'un & l'autre doulou-
» reux & enflammés, les uns avec fievre,

» les autres ſans fievre, ſouvent avec
» de grandes douleurs. D'ailleurs ces
» maladies ſe diſſiperent ſans le ſecours
» de l'art.

» Mais au commencement de l'été,
» & durant toute cette ſaiſon, & juſ-
» ques dans l'hyver, grand nombre de
» phthiſiques furent réduits à garder le
» lit; dans le même temps cette ma-
» ladie fit des progrès ſenſibles dans
» la plûpart de ceux qu'on ſoupçonnoit
» d'en être attaqués; les autres, qui
» avoient des diſpoſitions à cette ma-
» ladie, en reſſentirent pour lors les
» premieres atteintes. Le nombre des
» morts fut conſidérable. La plûpart de
» ces derniers moururent, & de ceux
» que la maladie réduiſit à garder le
» lit, aucun que je ſçache, n'échappa
» à une mort prompte. La maladie étoit
» plus aiguë & la cataſtrophe plus pré-
» cipitée qu'elle n'eſt ordinairement,
» tandis que les autres maladies com-
» pliquées de fievres même les plus lon-
» gues étoient légeres & bénignes Nous
» en parlerons ci-après. En un mot,
» de toutes les maladies de cette con-
» ſtitution la phthiſie fut la plus grave
» & la ſeule qui enleva beaucoup de
» malades.

» Dans ces phthiſies on obſervoit » ordinairement de *l'horreur* dans les » accès. La fievre étoit continue, aiguë, » ſans intermiſſion parfaite. Elle avoit » les caracteres de l'hémitritée triſte. Un » accès modéré étoit ſuivi le jour d'a- » près d'un redoublement qui enché- » riſſoit ſur le précédent, & la maladie » devenoit plus aiguë. Les ſueurs étoient » continuelles. Elles n'occupoient point » tout le corps. Le froid des extrémités » étoit grand : & la chaleur ſe réta- » bliſſoit difficilement ; les déjections » étoient bilieuſes, modiques, pures, » tenues, mordicantes & fréquentes. » Les urines étoient tenues, décolo- » rées, crues & modiques ; ou épaiſ- » ſes avec un ſédiment modique, mal » conditionné, crud & hors de ſaiſon. » La toux étoit petite & fréquente ; les » crachats cuits, modiques & expec- » torés difficilement. Ceux qui avoient » une toux violente, ne crachoient rien » de cuit, mais des crudités juſqu'à la » fin. La plûpart avoient mal à la gorge » dès le commencement & durant tout » le cours de la maladie avec rougeur » & inflammation ; une humeur modi- » que, tenue, âcre, diſtilloit ſur cet » organe. La conſomption faiſoit des

» progrès rapides, & le malade empi-
» roit à vûe d'œil : un dégoût univerſel
» & continuel, point de ſoif; enfin le
» délire ſurvenoit aux approches de
» la mort. Telles étoient les phthiſies
» de cette conſtitution.

» Pendant l'été & l'automne il y eut
» quantité de fievres continues béni-
» gnes ; elles étoient longues, mais
» d'ailleurs ſans ſymptômes fâcheux.
» La plûpart avoient un flux de ventre
» qu'ils ſupportoient facilement, &
» point d'autres incommodités nota-
» bles. Les urines étoient communé-
» ment d'une bonne couleur, mais pu-
» res, tenuës, & avec coction vers le
» jugement. La toux étoit modérée,
» l'expectoration facile, point de dé-
» goût. Ils prenoient volontiers & avec
» ſuccès des alimens. Enfin ces fievres
» différoient de celles des Phthiſi-
» ques, en ce que *l'horreur* étoit ſui-
» vie d'une petite ſueur. Les redouble-
» mens étoient vagues & incertains. Ils
» ne parvenoient point à une intermiſ-
» ſion parfaite, & ſuivoient aſſez les
» périodes des fievres tierces. La moin-
» dre durée de ces fievres étoit de vingt-
» jours, la durée commune de qua-
» rante; beaucoup ne furent jugées qu'au

» quatre-vingtieme. Quelquefois ces
» fievres ne garderent point cet ordre,
» & furent jugées irrégulierement &
» ſans criſe. La plûpart de ces dernieres
» furent ſujettes à de promptes rechû-
» tes, dans leſquelles on obſervoit l'or-
» dre des jours indiqués ci-deſſus. Ces
» fievres ſe prolongoient quelquefois
» juſques dans l'hyver; mais de toutes
» les maladies de cette conſtitution, la
» phthiſie ſeule fut funeſte, les autres
» n'étoient point mortelles.

DEUXIEME CONSTITUTION.

» AThaſe la ſaiſon fut refroidie tout-
» à-coup dès les premiers jours de
» l'automne par de grands vents de
» ſeptentrion & de midi, qui ſouffle-
» rent juſqu'au coucher des Pléïades,
» & amenerent une humidité préma-
» turée. Pendant l'hyver les vents
» étoient ſeptentrionaux, il pleuvoit
» fréquemment & largement. Il tomba
» auſſi de la neige. Il y eut une alter-
» native de beau & de mauvais temps,
» pendant preſque toute cette ſaiſon.
» Le froid n'étoit pas exceſſif, mais
» après le ſolſtice d'hyver, & lorſque

» nous attendions le retour annuel du
» zéphyre, il fit un grand froid. Les
» vents ſeptentrionaux ſe renforcerent.
» Il tomba de la neige & de la pluie
» abondamment & continuellement.
» Un ciel toujours obſcur & orageux
» juſqu'à l'équinoxe. Le printemps fut
» froid. Les vents ſeptentrionaux. Le
» temps pluvieux, nuageux. Les cha-
» leurs ont été fort modiques. Les vents
» étéſiens ſoufflerent continuellement.
» Vers le retour d'Arcturus il plut beau-
» coup. Les vents étoient encore ſep-
» tentrionaux.

» Dans cette année remarquable par
» l'humidité, le froid & les vents ſep-
» tentrionaux, l'hyver fut aſſez ſalu-
» bre; mais dès les premiers jours du
» printemps, les maladies ſe multi-
» plierent, & la plûpart étoient ac-
» compagnées d'accidens graves.

» On obſerva d'abord des ophthal-
» mies coulantes & douloureuſes. L'hu-
» meur étoit modique, crue, & ſor-
» toit avec difficulté. Ces maladies
» étoient ſujettes à des rechutes. Elles
» ne diſparurent que vers l'automne.
» Durant l'été & l'automne, il y eut
» des dyſſenteries, des teneſmes, des
» lienteries, des diarrhées bilieuſes

» avec déjections abondantes d'humeurs tenues, crues & mordicantes. » Quelques-uns eurent des flux purement aqueux. Souvent le mouvement » des humeurs ſe fit par la voie des » urines, qui étoient pour lors bilieuſes, aqueuſes, ſemblables à des raclures, purulentes. La ſtrangurie s'y » joignoit. Elle étoit cauſée non par » un vice local, mais par apoſtaſe. Il » y eut des vomiſſemens de bile, de » pituite, d'alimens non digérés : des » ſueurs : une humidité abondante & » univerſelle dans tous les corps. Les » uns étoient ſans fievre, les autres » avoient de la fievre. Nous parlerons » de ces derniers ci-après. Ceux dans » leſquels tous ces maux ſe trouvoient » compliqués, tomberent dans une » phthiſie fâcheuſe.

» En automne, & pendant l'hyver, » il y eut des fievres continues & quelques fievres ardentes. Il y eut auſſi » quantité de fievres de jour, de fievres » de nuit, d'hémitritées, de tierces » exactes, de quartes, de fievres erratiques. Les fievres ardentes furent » les plus rares & les plus bénignes. » Elles étoient moins ſujettes aux hémorrhagies qu'elles ne ſont commu-

» nément. Point de délire, & tous
» ſymptômes aſſez légers. Elles ſe ju-
» geoient fort régulierement. La plû-
» part ſe terminoient aux dix-ſeptieme
» jour, y compris les jours d'intermiſ-
» ſion. Aucun, que je ſçache, n'en mou-
» rut. Aucun ne devint phrénétique.
» Les tierces étoient plus nombreuſes
» & plus graves. Elles avoient réguliere-
» ment quatre accès, & étoient jugées
» finalement au ſeptieme, ſans qu'il y
» eut aucune rechûte à craindre. Les
» quartes venoient tantôt à la ſuite des
» fievres & des autres maladies. Sou-
» vent auſſi elles obſervoient dès le dé-
» but leurs propres périodes. Elles étoient
» de longue durée conformément à leurs
» nature. Celles-ci même furent encore
» plus opiniâtres qu'elles ne ſont ordi-
» nairement. Les quotidiennes, les fie-
» vres de nuit, les fievres erratiques fu-
» rent nombreuſes & de longue durée
» tant pour les malades alités que pour
» ceux qui ne l'étoient pas. La plûpart de
» ceux qui en furent attaqués, les gar-
» derent durant tout le cours des Pléïa-
» des & juſqu'à l'hyver. Les convul-
» ſions étoient communes, ſur-tout
» parmis les enfans. Elle étoient ſui-
» vies de fievres, & reparoiſſoient en

» outre dans le cours de la maladie,
» qui étoit de longue durée, mais ſans
» péril, excepté les cas où tous les au-
» tres ſymptômes étoient mauvais.

„ Quant aux fievres continues & ſans
„ intermiſſion, leurs paroxyſmes ſui-
„ voient l'ordre des tierces; un jour
„ foible & rallenti, celui du lende-
„ main étoit beaucoup plus fort. De
„ toutes les fievres de cette conſtitu-
„ tion elles furent les plus violentes,
„ les plus longues & les plus fâcheuſes;
„ modérées dans le commencement,
„ elles alloient toujours en augmen-
„ tant, redoubloient aux jours criti-
„ ques & aggravoient l'état du malade;
„ puis elles diminuoient un peu, &
„ derechef la rémiſſion étoit ſuivie de
„ plus grands redoublemens, princi-
„ palement aux jours critiques. Les
„ friſſons étoient vagues & irréguliers,
„ mais plus rares & moins ſenſibles que
„ dans les autres fievres. Les ſueurs fré-
„ quentes, mais modiques, en com-
„ paraiſon de celles qu'on obſervoit
„ dans toutes les précédentes: & loin
„ de ſoulager elles apportoient du pré-
„ judice; le froid des extrêmités étoit
„ conſidérable, la chaleur revenoit dif-
„ ficilement; l'inſomnie n'étoit pas

„ complette, mais elle étoit ſuivie d'un
„ aſſoupiſſement plus profond que dans
„ les autres maladies; la plûpart avoient
„ des urines ou tenues, crues, ſans
„ couleur, & qui parvenoient après un
„ long temps à quelque degré de coc-
„ tion, ou épaiſſes, mais troubles ſans
„ ſédiment & ſans coction, ou enfin
„ avec des ſédimens modiques, vi-
„ cieux & crues. En général les urines
„ étoient mauvaiſes, la toux ſurvenoit
„ ſans améliorer ni détériorer l'état des
„ malades. Ces ſymptômes vicieux,
„ vagues, irréguliers, ſe ſoutenoient
„ la plûpart conſtamment & ſans criſe,
„ tant dans les cas mortels que dans
„ ceux qui ne l'étoient pas; & lorſqu'ils
„ ſe rallentiſſoient ce n'étoit que pour
„ peu de temps. Les criſes furent rares,
„ les plus promptes arriverent vers le
„ quatre-vingtiéme jour. Quelques-
„ uns eurent des rechûtes, & pluſieurs
„ étoient encore malades durant l'hy-
„ ver; ces fievres ſe terminerent le
„ plus ſouvent ſans criſe. Tel fût le ſort
„ commun, tant de ceux qui ſuccom-
„ berent que de ceux qui furent guéris.
„ A ce défaut de criſes ſi multiplié &
„ ſi diverſifié, ſe joignoit un ſigne très-
„ grave & très-fâcheux. Les malades,

„ particulierement ceux qui étoient
„ attaqués de ſymptômes funeſtes ,
„ avoient une averſion conſtante pour
„ toutes ſortes d'alimens ; d'ailleurs la
„ ſoif étoit modérée ; mais la longue
„ durée des maladies , les ſouffrances
„ multipliées , & la fonte des humeurs
„ conduiſoient à des métaſtaſes, ou trop
„ grandes , relativement aux forces des
„ malades, ou trop modiques pour être
„ de quelque utilité; & leprompt reflux
„ vers les parties internes précipitoit
„ dans des accidens encore plus fâ-
„ cheux ; il ſurvenoit des dyſſenteries ,
„ des teneſmes , des lienteries , quel-
„ quefois l'hydropiſie. Cette derniere
„ maladie eût auſſi lieu , indépendam-
„ ment des affections précédentes. Si
„ quelqu'une de ces métaſtaſes ſe faiſoit
„ avec de violens ſymptômes , le ma-
„ lade étoit enlevé tout-à-coup , lorſ-
„ qu'elle étoit trop modique , elle n'é-
„ toit d'aucune utilité ; tels furent de
„ petits exanthêmes , qui ne formoient
„ point des dépôts proportionnés à la
„ grandeur du mal , & qui diſparoiſ-
„ ſoient promptement , ou des paro-
„ tides qui l'affaiſoient trop vîte, &
„ n'étoient accompagnées d'aucun ſigne
„ favorable ; l'humeur ſe portoit quel-

„ quefois aux articulations, ſur-tout à
„ l'iſchion ; mais rarement le dépôt
„ étoit critique, les malades reve-
„ noient dans leur premier état.

» Toutes ces diverſes affections
» étoient mortelles ; les dernieres ſur-
» tout aux enfans ſévrés, à ceux de
» l'âge de huit à dix ans, & juſqu'à l'âge
» de puberté. Cette claſſe fut ſujette
» non-ſeulement aux exanthêmes, pa-
» rotides & dépôts à l'iſchion, mais en-
» core aux métaſtaſes précédentes. Dans
» les autres claſſes, les premieres ſeu-
» lement, c'eſt-à-dire, les dyſſente-
» ries, lienteries, &c. ſe firent obſerver.
» Le ſeul ſigne ſalutaire dans ces mala-
» dies, celui auquel dûrent leur ſalut
» quantité de malades qui ſe trouvoient
» dans le plus grand danger, étoit la
» ſtrangurie, qui eut lieu plus commu-
» nément dans les âges indiqués ci-deſ-
» ſus ; toutefois les autres, tant fébrici-
» tans que non-alités y furent ſujets ; il
» ſe faiſoit alors tout-à-coup un grand
» changement ; le flux de ventre le plus
» rebelle ceſſoit ; les malades recou-
» vroient l'appétit & la fievre ſe rallen-
» tiſſoit ; mais la ſtrangurie duroit long-
» temps, & les malades en ſouffroient
» beaucoup ; leurs urines étoient co-

» pieuſes, épaiſſes, variées, rouges,
» purulentes, & cauſoient de la dou-
» leur ; tous ceux qui furent dans ce cas
» guérirent ſans exception.

» Dans les maladies qui ſont ſans
» danger, conſidérez ſoigneuſement
» toutes les coctions des humeurs de
» quelque partie du corps qu'elles pro-
» cédent ; les coctions annoncent une
» criſe prochaine & une guériſon aſſu-
» rée. Mais les crudités & les métaſta-
» ſes malignes annoncent des défauts
» de criſes, ou des ſouffrances, ou une
» longue durée de maladie, ou la mort,
» ou des rechûtes. Pour déterminer le-
» quel de ces prognoſtics aura lieu,
» ayez égard aux autres ſignes. Sçachez
» apprécier le paſſé, connoître le pré-
» ſent & prévoir l'avenir. Vous avez
» deux objets à remplir : ſoulager & ne
» pas nuire. L'exercice de votre art
» ſuppoſe ces trois choſes, la Maladie,
» le Malade & le Médecin. Il faut que
» le malade concours avec le Médecin
» pour s'oppoſer à la maladie.

» Les douleurs & les peſanteurs dou-
» loureuſes de la tête & du cou, avec
» fievre & ſans fievre, annoncent des
» convulſions dans les phrénéſies, ſur-
» tout après des vomiſſemens ærugi-

» neux. Quelques-uns en meurent très-
» promptement. Dans les fievres ar-
» dentes & les autres fievres avec dou-
» leur à la nuque, pesanteur aux tem-
» pes, obscurcissement de la vûe, ten-
» sion à l'hypochondre sans douleur,
» il y a lieu d'attendre une hémorrhagie
» du nez. Mais ceux qui éprouvent une
» pesanteur de toute la tête avec mor-
» sure au ventricule & nausées, vomis-
» sent des humeurs bilieuses & pitui-
» teuses. Cela arrive sur-tout aux en-
» fans, qui pour-lors sont ordinaire-
» ment attaqués de convulsions. Les
» femmes sont sujettes aux mêmes acci-
» dens, & en outre à des douleurs de
» matrice. Les personnes d'un âge avan-
» cé sont menacées de paralysie, de
» manie ou de cécité.

TROISIEME CONSTITUTION.

» A Thase peu avant Arcturus & du-
» rant cette constellation, les pluies
» étoient fréquentes & abondantes. Les
» vents souffloient du septentrion.
» Mais vers l'équinoxe & jusqu'aux
» Pléïades, les vents étoient au midi

» & les pluies furent rares & modiques:
» l'hyver fut froid & ſec ; les vents ſep-
» tentrionaux. Il tomba beaucoup de
» neiges. Au printemps les vents conti-
» nuerent à ſouffler du ſeptentrion &
» nous amenerent de petites pluies
» froides. Depuis le ſolſtice d'été juſ-
» qu'à la canicule il plut peu. Le froid
» étoit conſidérable. Alors les chaleurs
» tout-à-coup devinrent étouffantes ,
» & ne diſcontinuerent point juſqu'au
» lever d'Arcturus : Il ne plut point. Les
» vents étéſiens ſoufflerent. Sous la con-
» ſtellation d'Arcturus les vents ſe mi-
» rent au midi & nous eumes de pe-
» tites pluies juſqu'à l'équinoxe. Pen-
» dant l'hyver , quelques perſonnes
» moururent ſubitement de paraplégie.
» Cette maladie étoit épidémique. Il
» n'en parut point d'autre dans cette
» ſaiſon.

» Les fievres ardentes s'annocerent
» dès les premiers jours du printemps ,
» & continuerent juſques bien avant
» dans l'été. La plûpart de ceux qui
» en furent attaqués guérirent. Mais
» durant les pluies d'automne elles de-
» vinrent mortelles & enleverent beau-
» coup de monde ; on remarqua dans
» ces fievres que les ſaignemens de nez

» abondants étoient ſalutaires & déci-
» doient abſolument de la guériſon.
» Philiſcus, Epaminon & Silene, aux-
» quels la maladie fut fatale n'avoient
» rendu que quelques gouttes de ſang
» le quatrieme & cinquieme jour. Il
» ſurvenoit ordinairement du friſſon
» vers le jugement, ſur-tout lorſqu'il
» n'y avoit point eu d'hémorrhagie, &
» alors le friſſon ſe réïtéroit & étoit
» ſuivi de ſueurs. Quelquefois l'ictere
» ſe montroit au ſixieme jour; & la ma-
» ladie ſe jugeoit par les urines, ou
» le flux de ventre, ou une grande
» hémorrhagie. Héraclide qui logeoit
» chez Ariſtocyde fut dans ce cas. Il eut
» une grande hémorrhagie, enſuite un
» flux de ventre, les urines dépoſerent
» & le jugement arriva le vingtieme
» jour. Le Domeſtique de Phanagoras
» ne fut pas auſſi heureux: il n'eut rien
» de tout cela, & mourut. Les hémor-
» rhagies étoient donc fort communes
» dans ces fievres, ſur-tout aux adoleſ-
» cens, & autres qui étoient dans la
» fleur de l'âge. Ceux de cette claſſe qui
» n'eurent point d'hémorrhagie péri-
» rent preſque tous. Les plus avancés en
» âge devenoient ictériques, ou le flux
» de ventre, ou la dyſſenterie les pre-

» noit : comme il arriva à Dion qui de-
» meuroit chez Silene. La dyſſenterie
» fut auſſi épidémique durant l'été. Elle
» ſurvenoit quelquefois après l'hémor-
» rhagie. Le fils d'Eraton & Myllus fu-
» rent dans ce cas ; ils eurent la dyſ-
» ſenterie après une abondante hémor-
» rhagie du nez, & guérirent. Tels
» étoient les divers mouvemens de
» l'humeur dominante dans ces fievres.
» Si l'hémorrhagie n'avoit pas lieu, les
» malades avoient lors de la criſe des
» parotides ; quand les parotides ve-
» noient à diſparoître, ils reſſentoient
» des peſanteurs au côté gauche, ou à
» l'iſchion. La criſe étoit ſuivie de dou-
» leurs & d'urines tenues, & alors il
» couloit un peu de ſang des narines.
» Antiphon, fils de Critobule, eût une
» hémorrhagie vers le vingt-quatrieme.
» Elle s'arrêta. Il fut jugé entierement
» au quarantieme. Il y eut beaucoup de
» femmes malades, mais moins que
» d'hommes, & la maladie étoit moins
» dangereuſe. Grand nombre de cou-
» ches fâcheuſes & ſuivies de maladies
» mortelles. La fille de Telebulus mou-
» rut au ſixieme jour de ſon accouche-
» ment. Dans ces fievres les regles pa-
» roiſſoient ordinairement aux fem-

» mes. Quelques-unes eurent auſſi des
» ſaignemens de nez. Grand nombre
» de filles attaquées de la maladie don-
» nerent alors les premiers ſignes de
» puberté. L'hémorrhagie du nez &
» l'écoulement des menſtrues avoient
» lieu quelquefois dans la même ma-
» ladie. La fille de Détharſis eut ſes re-
» gles pour la premiere fois & une
» grande hémorrhagie du nez. Ces dif-
» férentes criſes étoient également ſa-
» lutaires, dès qu'elles avoient les con-
» ditions requiſes. Les femmes en-
» ceintes attaquées de la maladie firent
» toutes de fauſſes couches. L'urine
» étoit communément de bonne cou-
» leur, mais tenue. Le ſédiment étoit
» fort modique, les déjections tenues
» & bilieuſes. Souvent, après la ceſſa-
» tion de tous les ſymptômes, la dyſſen-
» terie ſe déclaroit. Et c'eſt ainſi que ſe
» termina la maladie de Xenophanes
» & de Critias. Les autres qui avoient
» des urines aqueuſes, copieuſes, pures
» & tenues, apr s la criſe annoncée par
» un ſédiment louable, & la ceſſation
» de tous les ſymptômes devinrent auſſi
» dyſſentériques. De ce nombre étoient
» Bion qui logeoit chez Silene, Cra-
» tias l'hôte de Xénophanes, le fils

» d'Aréton, & la femme de Mnéſi-
» ſtrate. Obſervez qu'ils avoient rendu
» des urines aqueuſes.

» Vers Arcturus, grand nombre fu-
» rent jugés le onzieme jour. Ces der-
» niers n'étoient point ſujets à des re-
» chûtes, comme les précédens. Ils
» étoient fort aſſoupis. La maladie atta-
» qua pour lors les enfans, & leur fut
» moins funeſte qu'aux autres âges. Les
» fievres ardentes regnerent ſur-tout
» vers l'équinoxe, continuerent juſ-
» qu'aux Pléïades & pendant l'hyver,
» la plûpart des phrénéſies parurent dans
» la même ſaiſon, & le plus grand nom-
» bre en mourut. Il y en avoit eu auſſi
» quelques-unes dans l'été. Les fievres
» ardentes mortelles s'annonçoient par
» les ſignes ſuivans. Il y avoit fievre
» aiguë, peu de friſſon, inſomnie,
» ſoif, nauſée, ſueur modique au front
» & aux clavicules ſeulement. Pas un ne
» ſua de tout le corps. Ils extravaguoient
» beaucoup, & marquoient de la frayeur
» & du découragement. Leurs extré-
» mités devenoient froides, ſur-tout
» les mains. Les redoublemens arri-
» voient à jours pairs. Le quatrieme
» étoit ordinairement le plus fâcheux.
» La ſueur étoit preſque toujours froide.

» & la chaleur ne revenoit point aux
» extrémités qui reſtoient froides & li-
» vides. Point de ſoif ; urines noires ,
» modiques & tenues ; déjections ſup-
» primées ; point de ſaignement de nez,
» il tomboit ſeulement quelques gout-
» tes de ſang. Les rechûtes n'avoient
» pas lieu. Ils mouroient dans la ſueur
» le ſixieme jour. Tous ces ſymptômes
» ne s'obſervoient pas également dans
» les phrénéſies. Elles étoient jugées la
» plûpart au onzieme jour : quelques-
» unes au vingtieme. lorſque la phré-
» néſie ne ſe déclaroit pas dans les trois
» ou quatre premiers jours , la maladie,
» de modérée qu'elle étoit dans le com-
» mencement , prenoit vers le ſeptieme
» un caractere aigu.

» Le nombre des malades fut conſi-
» dérable. Ceux qui en moururent
» étoient la plûpart des adoleſcens, des
» jeunes gens, des perſonnes dans la
» fleur de l'âge ; ceux dont la peau étoit
» glabre , blanchâtre , les cheveux
» droits , noirs , les perſonnes qui vi-
» voient dans la molleſſe & dans l'oi-
» ſiveté ; celles qui avoient la voix hau-
» te , petite , rude ; les begues ; les
» perſonnes ſujettes à la colere ; la plû-
» part des femmes qui étoient de ce

» tempérament ſuccomberent à la ma-
» ladie. La guériſon étoit annoncée par
» quatre ſignes principaux ; les hémor-
» rhagies du nez, des urines copieuſes
» avec un ſédiment abondant & loua-
» ble, un flux de ventre bilieux, & la
» dyſſenterie. Il étoit rare d'être jugé
» par un ſeul de ces ſignes. On les ob-
» ſervoit tous dans le plus grand nom-
» bre des malades. Et quoique le dan-
» ger parut alors augmenter, la guéri-
» ſon n'en étoit pas moins certaine. Il
» en étoit de même des femmes & des
» filles. Celles dans leſquelles les ſignes
» mentionnés parurent avec les condi-
» tions requiſes, ou dont les regles cou-
» lerent en abondance, guérirent ſans
» exception. La fille de Philon avoit eu
» une grande hémorrhagie du nez.
» Mais ayant mangé inconſidérement
» le ſeptieme, elle mourut.

» Dans les fievres aiguës & ſur-tout
» les ardentes, les larmes involontai-
» res, quand il n'y a pas d'autres mau-
» vais ſymptômes, annoncent une hé-
» morrhagie du nez. Si les autres ſignes
» ſont mauvais, au lieu d'hémorrha-
» gie il faut pronoſtiquer la mort du
» malade. Lorſque les parotides dou-
» loureuſes, qui ſurviennent dans les

» fievres, quelquefois après le jugement,
» ne ſe réſolvent point & ne viennent
» point à ſuppuration, un flux de ventre
» bilieux ou la dyſſenterie, ou des urines
» avec ſédiment les diſſipent. Tel fut le
» cas d'Hermippus & de Clazomene.

» D'où l'on voit en quoi conſiſtoit la
» diverſité des jugemens dans ces ma-
» ladies. Les jours critiques furent pa-
» reillement ſemblables, ou différens
» entr'eux; par exemple, les deux fre-
» res, qui demeuroient auprès du théâ-
» tre d'Epigenes, furent attaqués à la
» même heure. Le plus âgé fut jugé au
» ſixieme jour. Le plus jeune au ſep-
» tieme; la fievre les reprit tous les
» deux à la même heure cinq jours après;
» & ils furent jugés finalement au dix-
» ſeptieme. La plûpart après cinq jours
» de fievre, eurent ſept jours d'inter-
» miſſion, & furent jugés au cinquieme
» de la rechûte. D'autres après ſept
» jours de fivre & trois jours d'inter-
» miſſion furent jugés au ſeptieme de la
» rechûte. Quelques-uns après ſix jours
» de fievre & ſix jours d'intermiſſion,
» eurent trois jours de fievre, enſuite
» un jour d'intermiſſion, puis un jour
» de fievre, & furent ainſi jugés. Eva-
» gon, fils de Daipharſes, fut dans ce

» dernier cas. D'autres encore après ſix
» jours de fievre & ſept jours d'inter-
» miſſion étoient jugés au quatrieme de
» la rechûte. Dans cette claſſe étoit la
» fille d'Aglais. C'eſt ainſi que ſe ju-
» goient les malades de cette conſtitu-
» tion. Point de guériſon qui n'eût été
» précédée de rechûte, & guériſon cer-
» taine, lorſqu'il y avoit rechûte. Et il
» n'en arrivoit point d'autres que celles
» que je viens d'indiquer. Le ſixieme de
» la maladie étoit le jour fatal lorſque
» la maladie étoit mortelle. Epaminon-
» das, Silene & Philiſque, fils d'Anta-
» goras, en ſont des exemples.

» Lorſqu'il ſurvenoit des parotides le
» jugement étoit différé au vingtieme
» jour. Quand elles ſe diſſipoient ſans
» venir à ſuppuration, l'humeur étoit
» emportée par la voie des urines. Cra-
» riſtonacte qui demeuroit chez Héra-
» clius, & la ſervante de Scymnus le
» Foulon, eurent des parotides qui ſup-
» purerent, ils moururent l'un & l'au-
» tre. Quelques-uns étoient jugés le ſep-
» tieme jour, & avoient neuf jours d'in-
» termiſſion, & finalement ils étoient
» jugés au quatrieme de la rechûte.
» D'autres étoient jugés le ſeptieme,
» avoient ſix jours d'intermiſſion, &

étoient

» étoient jugés finalement le ſeptieme
» de la rechûte. Phanocrite qui logeoit
» chez le peintre Gnaton, fut ainſi ju-
» gé. Les fievres ardentes continuerent
» pendant l'hyver, juſqu'à l'équinoxe
» du printemps, & enleverent beau-
» coup de monde, il y eut pour-lors de
» la variation dans les jours décrétoires.
» Les uns étoient jugés d'abord au cin-
» quieme, avoient enſuite quatre jours
» d'intermiſſion, & le jugement final
» arrivoit au quatrieme de la rechûte.
» Ce qui faiſoit en tout quatorze jours.
» Les enfans & les perſonnes âgées for-
» moient cette claſſe Les autres étoient
» jugés le onzieme, la rechûte arrivoit
» le quatorzieme, & le jugement abſo-
» lu au vingtieme. Lorſque le friſſon
» arrivoit le vingtieme, la maladie ſe
» prolongeoit au quarantieme. Le pre-
» mier & le ſecond jugement étoient
» ordinairement marqués par un friſ-
» ſon. Au printemps on obſervoit rare-
» ment du friſſon dans ces fievres : il
» étoit moins rare en été, & devint
» fréquent en automne ; en hyver il
» l'étoit encore davantage ; & alors les
» hémorrhagies ceſſerent.

QUATRIEME CONSTITUTION.

» VERS le lever d'Arcturus, après
» une grande ſéchereſſe, les vents
» ſe mirent au midi, & la ſaiſon de-
» vint fort pluvieuſe. L'automne fut
» couvert, nébuleux, il plut beaucoup.
» L'hyver doux & humide, les vents
» étoient au midi. Quelques jours
» avant l'équinoxe le froid ſe fit ſentir
» aſſez vivement. Les vents ſoufflerent
» du ſeptentrion. Il tomba de la neige.
» Au printemps, les vents étoient
» méridionaux ; l'air calme. Il plut
» beaucoup & ſans interruption juſqu'à
» la canicule. L'été fut chaud & ſe-
» rein. Les chaleurs étouffantes. Les
» vents étéſiens ſoufflerent peu & par
» intervalles. Vers Arcturus les pluies
» recommencerent, & les vents étoient
» ſeptentrionaux. La température gé-
» nérale de l'année ayant été méridio-
» nale, chaude & humide, il n'y eut
» point de maladies en hyver, ſi on
» en excepte les phthiſies, dont nous
» parlerons ci-après. Mais avant le
» printemps, & dans le temps que le

» froid ſe fit ſentir, il y eut beaucoup
» d'éréſipeles, les uns occaſionnés par
» quelqu'accident, les autres ſans cauſe
» apparente. Ils furent d'un mauvais
» caractere & funeſtes à bien des per-
» ſonnes. Les maux de gorge furent fré
» quens. Il y eut des enrouemens, des
» fievres ardentes, des phrénéſies, des
» aphthes, des tumeurs aux parties hon-
» teuſes, des ophthalmies, des an-
» thrax, & des flux de ventre. Les ma-
» lades étoient ſans appétit : les uns
» avec ſoif, les autres ſans ſoif. Les
» urines étoient troubles, abondantes,
» & de mauvaiſe qualité. L'aſſoupiſſe-
» ment preſque continuel, & de l'in-
» ſomnie dans les intervalles. Peu de
» maladies étoient jugées, où l'étoient
» difficilement. Il y eut des hydropy-
» ſies & beaucoup de phthiſies. Telles
» étoient en général les maladies re-
» gnantes. Elles furent remarquables
» par leur nombre & leur mortalité.
» Entrons dans le détail de chacune en
» particulier. Les éréſipeles étoient oc-
» caſionnés par des accidens aſſez lé-
» gers, tels que de fort petites bleſſu-
» res dans quelques parties du corps.
» Il étoit dangereux ſur-tout aux ſexa-
» génaires de ſe bleſſer à la tête : &

» ces bleſſures, ſi petites qu'elles fuſ-
» ſent, exigeoient de grands ſoins.
» Souvent au milieu de la curation ſur-
» venoit une grande inflammation &
» l'éréſipele faiſoit des progrès rapides.
» Communément la ſuppuration s'éta-
» bliſſoit & conſumoit les chairs & les
» nerfs. Les os tomboient. Cette hu-
» meur n'étoit point un véritable pus,
» mais toute autre ſorte de ſanie qui
» couloit en abondance. Ceux que l'é-
» réſipele attaquoit à la tête perdoient
» la barbe & les cheveux. Les os étoient
» à découvert & ſe détachoient. Il s'é-
» couloit une grande quantité d'hu-
» meurs. Les uns avoient de la fievre,
» les autres n'en avoient point. Cet
» état étoit plus effrayant que mortel.
» Lorſque le mal tournoit en ſuppura-
» tion, le malade guériſſoit ordinaire-
» ment, mais ſi l'inflammation & l'é-
» réſipele venoient à diſparoître, la
» mort étoit certaine. Il en étoit de
» même quelle que fût la partie du corps
» attaquée. Pluſieurs perdirent le bras
» ou l'avant-bras. Les uns avoient le côté
» attaqué; d'autres les parties antérieu-
» res ou poſtérieures: ceux-ci avoient
» toute la cuiſſe, ceux-là toute la jam-
» be & tout le pied découverts, le

» pis étoit, lorſque l'éréſipele atta-
» quoit le pubis & les parties honteu-
» ſes. Telle étoit la nature des éréſi-
» peles occaſionnés par des bleſſures
» ou autres accidens. En outre il ſurve-
» noit des éréſipeles dans les fievres,
» ou avant que la fievre ſe déclarât, ou
» même à la ſuite des fievres. Dans
» tous ces différens cas, la ſuppuration,
» ou le flux de ventre, ou des urines
» louables mettoient le malade hors de
» péril. Si l'éréſipele venoit à diſparoître
» ſans quelqu'un de ces ſignes, la mort
» étoit certaine. La plûpart des éréſi-
» peles parurent au printemps. Il y en
» eut auſſi dans l'été & juſques dans
» l'automne. On obſerva auſſi des maux
» de gorge, des inflammations à la
» langue, des apoſtêmes autour de la
» mâchoire, beaucoup d'enrouemens
» & d'extinctions de voix, ſur-tout
» dans les phthiſies commençantes, ainſi
» que dans les fievres ardentes & phré-
» nétiques.

» Les fievres ardentes & les phréné-
» ſies commencerent dès les premiers
» jours du printemps à la ſuite des
» froids, qui s'étoient fait ſentir aupa-
» ravant. Ces maladies regnerent prin-
» cipalement dans cette ſaiſon, & firent

» de grands ravages. Dans ces fievres
» les malades étoient aſſoupis dès le
» commencement avec nauſée, hor-
» reur, petite fievre, peu de ſoif,
» point de délire. Les redoublemens
» arrivoient ordinairement à jours pairs.
» Ils étoient marqués par l'oubli, la
» défaillance & l'extinction de voix.
» Le froid des pieds & des mains étoit
» continuel, mais plus conſidérable
» alors. La chaleur ne revenoit que
» lentement & imparfaitement, & en
» même temps la connoiſſance & la
» parole. Ils étoient perpétuellement
» aſſoupis ſans jouir d'un vrai ſommeil,
» ou dans des inſomnies laborieuſes.
» La plûpart avoient un flux d'humeurs
» crues, tenues, des déjections fré-
» quentes. Les urines étoient copieu-
» ſes, tenues, mais rien de critique,
» rien d'avantageux dans cette évacua-
» tion. D'ailleurs on n'obſervoit aucun
» ſigne décrétoire; point d'hémorrha-
» gie convenable; aucune apoſtaſe criti-
» que. La mort arrivoit à jours incer-
» tains, aſſez ſouvent vers le temps de
» la criſe : tantôt après une aphonie de
» longue durée, plus ſouvent après de
» grandes ſueurs. Les phrénéſies avoient
» beaucoup de rapport aux fievres ar-

» dentes. Point de ſoif, point de dé-
» lire furieux, comme il eſt ordinaire
» dans cette maladie. Ils mouroient
» dans une ſtupeur léthargique. Nous
» parlerons ci-après des autres eſpeces
» de fievres. Dans cette conſtitution
» les aphthes & les ulceres à la bouche
» étoient fréquens. Les parties de la
» génération, ſujettes pareillement aux
» ulceres, ainſi que les aînes. Il s'y for-
» moit des tumeurs internes & exter-
» nes. Il y avoit en outre des ophthal-
» mies humides & fort opiniâtres. On
» voyoit tant en dedans qu'en dehors des
» paupieres de petites excroiſſances ou
» végétations appellées *figues*, qui firent
» ſouvent perdre la vûe. En général, les
» ulceres pouſſoient beaucoup de chairs
» fongueuſes ſur-tout aux parties de la
» génération. Durant l'été, grand nom-
» bre d'anthrax, & tout ce qu'on appelle
» pourriture : de grandes puſtules, des
» dartres : beaucoup de maladies de
» bas-ventre. Quantité de perſonnes en
» mouroient. C'étoit des teneſmes fort
» douloureux, ſur-tout dans les enfans
» & ceux qui n'avoient point atteint
» l'âge de puberté, dont la plûpart pé-
» riſſoient : des lienteries : des dyſſen-
» teries ; dans ces dernieres, les dou-

» leurs n'étoient pas violentes : des dé-
» jections bilieuſes, graſſes, tenues &
» aqueuſes. La maladie prenoit ordi-
» nairement cette voie tant dans les
» fievres que lorſqu'il n'y avoit point
» de fievres : des tranchées douloureu-
» ſes, des affections iliaques : il ſor-
» toit des matieres retenues dans les
» corps depuis long-temps, ſans que
» les douleurs ceſſaſſent. Les remedes
» étoient inutiles. Les purgations ne
» faiſoient le plus ſouvent qu'aggra-
» ver les ſymptômes. La plûpart de
» ceux qui ſe trouvoient dans ces cir-
» conſtances, mouroient promptement.
» Les autres réſiſtoient plus long-temps.
» En général, dans les maladies,
» ſoit longues, ſoit aiguës, les ma-
» lades périſſoient par des affections
» de bas-ventre. Le dégoût avoit lieu
» dans toutes les maladies, & particu-
» lierement dans ces dernieres & au-
» tres accompagnées de ſymptômes fu-
» neſtes. Les uns avoient de la ſoif,
» les autres étoient ſans ſoif. La ſoif,
» lorſqu'elle avoit lieu, n'étoit point
» immodérée. Les malades étoient do-
» ciles ſur cet article. Les urines ſur-
» paſſoient de beaucoup la boiſſon. Elles
» étoient de mauvaiſe qualité, & n'a-

» voient ni l'épaiſſeur, ni la coction,
» ni le ſédiment ou la ſuſpenſion con-
» venables. Lorſque la ſuſpenſion & le
» ſédiment étoient bons, on pouvoit
» augurer avantageuſement de la ma-
» ladie, & c'étoit un des meilleurs
» ſignes dans cette conſtitution, mais
» le plus grand nombre rendoit des
» urines qui ne ſignifioient que colli-
» quation, trouble, état laborieux &
» défaut de criſes. Il y avoit de l'aſſou-
» piſſement ſur-tout dans les phréné-
» ſies & les fievres ardentes. Il y en
» avoit auſſi dans toutes les grandes
» maladies accompagnées de fievre. Et
» en général, c'étoit ou un aſſoupiſſe-
» ment profond, ou un ſommeil court
» & léger.

» Il y eut encore pluſieurs autres eſ-
» peces de fievres; des tierces, des
» quartes, des fievres nocturnes, des
» continues, des chroniques, des ir-
» régulieres, des fievres avec nauſées,
» des fievres inconſtantes. Toutes ces
» fievres étoient plus graves & plus
» fâcheuſes qu'elles ne ſont ordinaire-
» ment. On obſervoit dans la plûpart
» des flux de ventre, des *horreurs*, des
» ſueurs ſymptomatiques, & des uri-
» nes telles que nous les avons déctites

» ci-deſſus. Elles étoient de longue du-
» rée. Les apoſtaſes qui ſurvenoient,
» n'étoient point critiques. En un mot,
» toutes les maladies ſe jugeoient diffi-
» cilement, ou ne ſe jugeoient point,
» ou dégénéroient en maladies chroni-
» ques ; ces dernieres, ſur-tout. Quel-
» ques-uns furent jugés au quatre-ving-
» tieme jour. La fievre quittoit les au-
» tres à des jours non-reglés. Quel-
» ques-uns de ces derniers moururent
» d'hydropiſie après être relevés. Plu-
» ſieurs devinrent enflés durant le cours
» de la maladie, & ſur-tout les phthi-
» ſiques. La phthiſie étoit de toutes ces
» maladies la plus funeſte. Elle com-
» mença dès l'hyver, & dès-lors plu-
» ſieurs s'aliterent. Les autres conti-
» nuoient de vaquer à leurs affaires.
» Vers le commencement du prin-
» temps moururent la plûpart de ceux
» que cette maladie avoit réduit au lit.
» Les autres furent toujours vexés par
» la toux, qui ſe calma un peu pendant
» l'été ; mais dans l'automne ils s'ali-
» terent tous, & il en mourut beau-
» coup. La plûpart languirent long-
» temps. La maladie etoit grave dès le
» commencement ; des horreurs fré-
» quentes ; une fievre continue, ai-

» guë ; des ſueurs importunes, ſou-
» vent réïtérées & toujours froides. Le
» refroidiſſement étoit grand, & la
» chaleur ne ſe rétabliſſoit que difficile-
» lement. Le ventre étoit quelquefois
» reſſerré, & tout-à-coup il devenoit
» trop libre. Les humeurs ſe précipi-
» toient de la poitrine par la voie des
» inteſtins. Les urines étoient abon-
» dantes, mais de mauvaiſe qualité,
» & les corps s'exténuoient. La toux
» étoit continuelle, les crachats co-
» pieux, cuits & liquides. L'expectora-
» tion n'étoit pas trop pénible. Elle
» étoit quelquefois laborieuſe, d'au-
» tres fois beaucoup plus facile. Le
» mal de gorge étoit pareillement mo-
» déré. Les malades ſe plaignoient peu
» de la ſalure de l'humeur qui le cau-
» ſoit. Elle couloit de la tête en abon-
» dance. Elle étoit gluante, blanche,
» liquide & mouſſeuſe. L'averſion pour
» les alimens étoit le plus mauvais ſi-
» gne des phthiſies, ainſi que des au-
» tres maladies, comme il a été dit ci-
» deſſus. Elle étoit égale pour la boiſ-
» ſon & pour le manger. Ces mala-
» des étoient abſolument ſans ſoif. Ils
» étoient lourds, aſſoupis, & deve-
» noient la plûpart enflés & hydropi-

» ques : il ſurvenoit de l'horreur & du
» délire aux approches de la mort.

» La phthiſie attaqua ſur-tout les
» perſonnes glabres, blanches, les
» phlegmatiques, les perſonnes hautes
» en couleur, ceux qui avoient des
» yeux bleus, les leucophlegmatiques,
» ceux qui avoient les omoplates ſail-
» lantes, tant hommes que femmes.
» Les mélancholiques & les ſanguins
» furent ſujets aux fievres ardentes &
» phrénétiques & à la dyſſenterie ; les
» jeunes gens au teneſme ; les pitui-
» teux à de longues diarrhées ; & les
» bilieux à des déjections âcres &
» graſſes.

» De toutes les ſaiſons de cette an-
» née, le printemps fut la plus fâcheuſe,
» & celle dans laquelle le nombre des
» morts fut le plus conſidérable ; l'été,
» la plus favorable & la moins meur-
» triere ; enfin durant l'automne &
» ſous les pléïades, beaucoup de per-
» ſonnes moururent.

[» L'hyver diſſipe les maladies d'été,
» & l'été fait diſparoître celles de l'hy-
» ver : & c'eſt, je crois, la raiſon qui
» peut ſervir à expliquer la différence
» de mortalité dans les ſaiſons de cette
» conſtitution. Cependant l'été n'étoit

» pas tout-à-fait légitime, la chaleur
» étant venuë tout-à-coup par un temps
» méridional & calme. Mais le chan-
» gement ſeul de l'état de l'air a rendu
» cette ſaiſon plus favorable : or j'eſti-
» me que c'eſt une partie principale de
» l'art, de pouvoir juger ſainement
» des choſes dont nous venons de trai-
» ter. En faiſant un uſage convena-
» ble de ces connoiſſances, on riſque
» moins de ſe tromper. Il faut s'appli-
» quer à bien connoître l'état de la ſai-
» ſon, & la nature de la maladie qu'on
» traite, les avantages communs de la
» conſtitution & de la maladie, &
» leurs communs déſavantages ; ſi la
» maladie ſera longue & mortelle, ou
» ſeulement longue & terminée par la
» guériſon ; ſi la maladie ſera de peu
» de durée & mortelle, ou de peu de
» durée & ſuivie de la guériſon. Il faut
» encore connoître l'ordre des jours
» critiques. Ces obſervations ſont les
» ſources du prognoſtique, & nous ap-
» prennent quels ſont ceux dont nous
» pouvons entreprendre le traitement,
» quand & comment nous devons le
» faire].

NOTES

Sur la premiere constitution.

1. Μαλθακὰ ὡς ἐν νοτίοισι, la correction de Gadaldinus, qui lit μαλθακῶς ἐν νοτίοισι, est conforme à la méthode suivie dans chaque constitution pour la description des saisons, dont les vents dominans sont toujours indiqués positivement.

2. Πρωὶ δὲ τοῦ ἦρος. J'ai traduit ici & par-tout où la particule πρω se trouve *dès les premiers jours*. Foës, & tous les traducteurs, que j'ai sous les yeux, ont traduit *ante ver*. Dans la quatrieme constitution Hippocrate dit πρὸ δὲ τοῦ ἦρος avant le printemps, & non πρωὶ δὲ τοῦ ἦρος.

3. Ἐπάρματα δὲ κατὰ τὰ ὦτα πολλοῖσιν ἐπερόῤῥοπα καὶ ἐξ ἀμφοτέρων τοῖσι πλειστοῖσιν ἀπύροῖσιν ὀρθοστάδην. *Multis verò aurium tumores subnascebantur qui in alteram partem vergebant, plerisque etiam in utramque, iisque febre vacuis & in erectum stantibus.* Foës. J'ai mieux aimé traduire, *on observa aussi des parotides qui attaquoient*

tantôt un côté ſeulement, tantôt tous les deux. Elles étoient ordinairement ſans fievre. J'ai rapporté Τοῖσιν πλείστοῖσιν à ἀπύροισιν. Ma façon de traduire eſt juſtifiée par ce qui ſuit, Εἴσι δὲ οἷσι καὶ μικραὶ ἐπεθερμάνθησαν. Ici οἷσι eſt oppoſé à πλείστοῖσι. Il étoit d'ailleurs peu important de faire connoître la différence entre le nombre de ceux qui n'avoient eu qu'une parotide, & de ceux qui en avoient eu des deux côtés.

4. Ἔβηττον δὲ μικρά, καὶ πυκνά. Πέπονα κατ' ὀλίγον, μόλις ἀνάγοντες. Foës traduit, *tuſſiendo verò pauca, denſa, concocta rejiciebant.* J'ai ſéparé & diſtingué les attributs de la toux de ceux des crachats, en rapportant μικραὶ καὶ πυκναὶ à ἔβηττον, & πέπονα κατ' ὀλίγον à ἀνάγοντες. D'ailleurs immédiatement après Hippocrate diſtingue les attributs de la toux de ceux des crachats. Οἷσι δὲ τὰ διαίσλα ξυμπίπλοι, καὶ ἐς ὀλίγον πεπασμὸς ἦν. Ἀλλὰ διελέλεον ὠμὰ πλύοντες. Il s'agit ici par oppoſition d'une toux violente qui étoit ſuivie de crachats cruds. On lit plus bas dans la deſcription des continues bénignes, ἐκχωρέες δ' λίην, καὶ τὰ ἐκσόμενα δυσκόλως, dans lequel paſſage on retrouve la même attention à caractériſer la toux & les crachats. Et dans la quatrieme conſtitution qui fut,

ainſi que la premiere, fertile en phthiſies, nous liſons αἱ δὲ ἔαρχες ἐνῆσαν μὲν διὰ τέλεος πολλαὶ, καὶ πολλὰ ἀνάγουσαι πέσσοντα καὶ ὑγρά.

NOTES

Sur la deuxieme conſtitution.

5. Περίῤῥοιαι μελὰ πόνῳ χολώδεες. J'ai rendu le mot περίῤῥοιαι par *perirrhées*, comme on a fait de διάῤῥοιαι diarrhées. Foës traduit *circumflui humorum affluxus*, & dans la note *ſunt* περίῤῥοιαι, *circumflui humorum affluxus aut impetus cùm ex toto velut ambiente corpore confluentes humorum alluviones in alvum ad repurgationem reponuntur, veluti cùm per urinas & veſicam tranſpoſito onere ſeceſſus fiunt.* Il prétend que dans ce paſſage, Hippocrate a voulu déſigner ſpécialement l'écoulement des humeurs par la veſſie; & il blâme Calvus d'avoir rendu ce mot par *fluxus ventris*. Baillou veut auſſi que ce mot ſignifie *urinæ effluxiones*, parce qu'Hippocrate, ayant parlé immédiatement auparavant des évacuations par les ſelles, a dû indiquer enſuite celles qui ſe faiſoient par les

urines. Effectivement Hippocrate joint par-tout ces deux ſortes d'évacuations. Cependant le ſentiment de Foës & de Baillou eſt difficile à concilier avec quelques paſſages des quarante-deux hiſtoires, dans leſquels la même expreſſion revient. Dans le quatrieme malade de la troiſieme ſection, on lit πολλὰ διῆλθε μελὰ περιῤῥόῳ χολώδεος. Et au ſixieme malade qui ſuit la conſtitution du troiſieme livre, ἀπὸ δὲ κοιλίης τῇ πρώτῃ κόπρανα παλλὰ διῆλθε συν περιῤῥόῳ πολλῷ ἐς τὰς ἑπομένας ὑδατόχολα πολλὰ διῄει. Il eſt manifeſte qu'il ne s'agit ici que des déjections, puiſqu'immédiatement après il dit, ὕδρα λεπτὰ ὀλίγα ἄχροα.

6. Ἐν οἷσι δὲ τε ἐπεφαίνοντο πάντα τὰ ὑπογεγραμμένα μετὰ πόνου, φθινώδεες. La traduction de Calvus & celle de Foës joignent μελὰ πόνῳ avec φθινώδεες. Celle de Valeſio les ſépare. J'ai préféré cette derniere. Dans l'énumération que fait Hippocrate des maladies de cette conſtitution, il diſtingue des diarrhées, des dyſſenteries, des teneſmes, des perirrhées douloureuſes, bilieuſes. Il déclare que tous ceux qui eurent les maladies ſuſdites, accompagnées de grandes douleurs, devinrent phthiſiques. Dans la deſcription des hémitritées de cette même

conſtitution, il dit, καὶ μετὰ πόνων μεγάλων γενόμενοι, en parlant de ces fievres. Et plus bas, γενομένων δὲ χρόνων μακρῶν, καὶ πόνων πολλῶν καὶ κακῆς ξυνηθείης. Ce qui prouve que les ſouffrances conduiſoient les malades à la phthiſie.

7. Πολλῆς δὲ τινος γενομένης ἀκρισίης, καὶ ποικίλης ἐκ τῶν νουσημάτων. J'ai traduit : *ces maladies étoient ſujettes à beaucoup d'acriſies & de pluſieurs ſortes*, c'eſt-à-dire, beaucoup de ces maladies ne ſe jugeoient pas, & il y avoit beaucoup de diverſités dans les accidens qui perſévéroient. Hippocrate diſtingue l'acriſie de la dyſcriſie : Ἀκρισίαι πολλαί, δύσκριτα (4 conſtit.) Et plus bas, δύσκριτα πᾶσι πάθεα. Il ne paroît donc pas que Valeſio & quelques autres ſoient fondés à rendre ce mot par *judicationis difficultas*. Galien, dans un endroit de ſon commentaire ſur la deuxieme conſtitution, ſoupçonne que ce mot a une double ſignification, ſçavoir, le défaut abſolu de criſe, & la difficulté de la criſe. Mais il n'établit cette opinion ſur aucune preuve poſitive.

8. Ἔθνησκον δὲ ἐκ πάντων μὲν, πλεῖστοι δὲ ἐκ τηλέων παιδία. *Ex quovis autem hominum genere interibant quidem, atque ex his plurimi pueri.* Foës. Valeſio traduit *ex*

omnibus quidem abſceſſibus interibant plurimi autem pueri. J'ai ſuivi Valeſio en rapportant ἐκ τῶν ἑλκέων aux exanthêmes. Nous liſons pareillement dans la quatrieme conſtitution, ἑκάστου δὲ τῶν ὑπογεγραμμένων εἰδέων, ἦσαν οἱ καμνοντες πολλοί, καὶ ἔθνησκον πολλοί.

9. Καχοήθεα τρόπον. Tous les traducteurs joignent ces mots à ταχὺ ξυνίστατο. Il eſt plus vrai de dire que, lorſqu'il y avoit un flux de mauvais caractere, il s'arrêtoit ſoudainement au moyen de la ſtrangurie. Cette ſuppreſſion n'étoit pas maligne, puiſqu'elle ſe faiſoit en conſéquence de la ſtrangurie, qui étoit un ſigne de guériſon.

10. Ὁκόσα δὲ ἀκινδύνως. Tout le reſte de cette conſtitution eſt renfermée entre deux crochets dans ma traduction, parce que le récit eſt fini ; & ces dogmes, quoique précieux n'appartiennent pas plus à la conſtitution préſente qu'à toutes les autres.

L'article ſuivant qui commence par τὰ περὶ κεφαλήν, ſemble même appartenir moins à la ſeconde conſtitution qu'à la troiſieme, qui traite plus ſpécialement des fievres ardentes. Je ſoupçonne donc que ces deux articles ont été ajoûtés au texte d'Hippocrate.

NOTES

Sur la troiſieme conſtitution.

11. Οἱ μὲν δὴ πλεῖστοι τῶν νοσησάντων περὶ κρίσιν ἐπερρίγεον, καὶ μάλιστα οἷσι μὴ αἱμορραγίαι. Ἐπερρίγουν δὲ καὶ δὶς τοι καὶ ἐφιδρῶν. Il ne paroît pas que dans l'exemplaire de Calvus ἐπερρίγουν ſoit répété deux fois. Cet auteur traduit *languentium plurimi circà decretorium ſuperfrigebant, ſuperſudabantque; ſed ii potiſſimum, quibus per nares ſanguis non profudiſſet.* Cette leçon paroît plus ſimple. Il eſt vrai que dans ces fievres ardentes il y avoit, ainſi qu'Hippocrate le déclare vers la fin de cette conſtitution, un friſſon dans la premiere criſe, & un ſecond dans la ſeconde. Mais Hippocrate emploie également le verbe ἐπιῤῥίγειν pour le premier friſſon comme pour le ſecond. Foës, dans beaucoup d'endroits, traduit ἐπιῤῥίγειν, avoir un nouveau friſſon; & dans d'autres ſimplement avoir un friſſon. Sa traduction établit dans la pénultieme phraſe de cette conſtitution trois friſſons au lieu de deux. *Plerique omnes ſub primam judicationem denuò rigebant;*

quin etiam per exordia ſub judicium ipſum novo rigore correpti adhuc in ipſis morborum reverſionibus unà cum judicatione riguerunt.

12. Οἷσιν ἐν πυρετοῖσιν. Cet endroit juſqu'à τὰ δὲ περὶ τὰς κρίσιας me paroît avoir paſſé de la marge dans le texte. On aura écrit à la marge les principaux ſignes des hémorrhagies critiques, en liſant la deſcription des fievres ardentes de cette conſtitution, dans leſquelles les hemorrhagies étoient ſi fréquentes. Pourquoi Hippocrate interrompe-roit-il ſon récit, pour prononcer des aphoriſmes, qui n'ont point de rapport au principal objet des conſtitutions.

13. Τὰ δὲ περὶ τὰς κρίσιας ἐξ ὧν χὴ διαγινώσκομεν ἢ ἔμοια ἢ ἀνόμοια. Les exemplaires varient; (Voyez les différentes leçons rapportées par Foës dans ſon commentaire.) les traducteurs pareillement. Hippocrate, ayant rapporté les diverſes manieres dont les fievres ardentes étoient jugées, termine cet article, comme Ariſtote a terminé grand nombre de chapitres. Τὰ δὲ περὶ τὰς κρισιας. *Et hæc de criſibus dicta ſunt.* Ἐξ ὧν χὴ διαγινώσκομεν, *& ces faits nous apprennent à diſcerner dans quels cas nous devons attendre*

les mêmes criſes ou des criſes différentes relativement aux ſexes, aux âges & aux tempéramens. Et cette diverſité dans les jugemens s'étendoit auſſi aux jours critiques. Ainſi qu'on l'obſerva dans les deux freres qui logeoient près, &c.

NOTES

Sur la quatrieme conſtitution.

14. J'ai ſupprimé le titre Καλάστασις λοιμώδης qui paroît ſuſpect à Galien. J'ai ſupprimé pareillement ces premiers mots ἔλος νότιον ἔπομβρον, ἄπνοια διὰ τέλεος, qui me paroiſſent être un ſecond titre auſſi ſuſpect que le premier. Hippocrate ayant terminé le récit des ſaiſons de cette conſtitution par ces mots, Γενομένῳ δὲ τῷ ἔλεος ὅλῳ νοτίῳ καὶ ὑγρῷ, καὶ μαλθακῷ, comme dans la premiere & ſeconde conſtitution, il y auroit ici une répétition inutile & peu conforme à la méthode de notre auteur.

15. Κοιλίαι παραχώδεες. Rien de plus fréquent dans les Epidémiques que cette expreſſion pour ſignifier le flux de ventre. Un peu plus bas, Hippocrate s'en

ſert également pour les urines. Le même mot ſert encore pour exprimer la confuſion des idées. Τὰ τῆς γνωμῆς ταραχώδεα.

16. Απόσιτοι δὲ πάντες μὲν ἐγένοντο, καὶ ἐπὶ πᾶσι τοῖσι προγεγραμμενοῖσιν, οἷς ἐγὼ οὐδεπώ ποτε νετύχον. Πολλοὶ δὲ μάλιστα αὐτοὶ, καὶ οἱ ἐκ τοιούτων, καὶ ἐκ τῶν ἄλλων δὲ, οἱ καὶ ὀλεθρίως ἔχοιεν. Dans le manuſcrit nouveau, cité dans l'édition de Freind, on lit πολὺ δὲ μάλιστα αὐτοὶ, au lieu de πολλοὶ δὲ μάλιστα αὐτοὶ. Ce qui rend le ſens de ce paſſage plus intelligible. *Le dégoût étoit général dans toutes les maladies décrites ci-deſſus. Il étoit à un plus haut dégré dans ces dernieres & ſur-tout dans ceux qui en étoient attaqués mortellement. Pareillement dans les autres maladies lorſqu'elles étoient funeſtes.* Il établit l'univerſalité du dégoût dans toutes les maladies de cette conſtitution, & obſerve & marque les cas où ce ſymptôme étoit monté au plus haut dégré. Foës remarque avec juſte raiſon l'obſcurité de ce paſſage énoncé tel qu'il eſt dans ſon édition.

17. οὔτε καθάρσιας χρηστὰς εἶχεν. Il s'agit ici des choſes contenues dans les urines & non de la maniere dont elles étoient rendues. La traduction de Foës n'exprime point le ſens de l'auteur. *Neque*

probe expurgabantur urinæ. Hippocrate avoit dit précédemment que les urines n'avoient ni épaiſſeur ni coction, & dans ces derniers mots il ajoûte qu'elles n'avoient ni ſédiment ni énéoreme convenable.

18. Ἐπὶ πολλοῖσι γὰρ αἱ καλὰ κύσιν καθάρσιες χρησταὶ γενόμεναι, ἀγαθὸν.

Eſt-ce une continuation du récit d'Hippocrate? Calvus & Cornarius l'ont ainſi entendu. Eſt-ce une réflexion générale ſur les urines qu'il vient de décrire? Foës & Valeſio ſemblent ſuivre ce dernier ſens. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'Hippocrate ait voulu placer ici une ſentence auſſi vulgaire, un dogme auſſi connu que celui dont il s'agit. Mais auſſi l'hiſtoire de cette conſtitution ne permet pas de croire que le grand nombre des malades ait eu des urines bien conditionnées. Il me paroît donc qu'on peut ſous-entendre le mot σημείοισι, & le ſens de ce paſſage ſera que dans ceux qui ont été guéris, un des meilleurs ſignes étoit une urine dont l'hypoſtaſe & l'énéoreme étoient bien conditionnés. Hippocrate avoit dit plus haut dans la deſcription des éréſipeles, que la ſuppuration ou un flux de ventre opportun, ou des urines louables mettoient

toient le malade hors de danger.

19. Τοῦ δὲ φθινοπώρου, καὶ ὑπὸ πληϊάδα πάλιν ἔθνησκον οἱ πολλοὶ τεταρταῖοι. Ce dernier mot τεταρταῖοι a été visiblement ajoûté du texte. Outre les raisons alléguées par Galien, il suffit de considérer qu'il s'agit dans cet endroit de comparer entr'elles les saisons relativement à la mortalité. Cette méthode de comparer les saisons relativement à certains objets, se retrouve à la fin de la troisieme constitution. Ἐπερρίγουν δ' ἐλάχιστοι μὲν τοῦ ἦρος, θέρεος πλείους, φθινοπώρου ἔτι πλείους, ὑπὸ δὲ χειμῶνα πολὺ πλεῖστοι.

REFLEXIONS

Sur les Constitutions Épidémiques.

LEs maladies épidémiques reconnoissent pour causes générales les intempéries des saisons. Les saisons pêchent par excès de froidure, de chaleur, de sécheresse & d'humidité. Et parce que ces qualités de l'air dépendent beaucoup de la force & de la direction des vents, les vices des saisons sont nécessairement liés avec le mouvement

de l'air. Ces cauſes générales ſont modifiées par le lieu de l'habitation, les alimens, l'âge & le tempérament qui favoriſent ou contrarient les cauſes générales, & produiſent des changemens plus ou moins analogues aux vices des ſaiſons. Il eſt donc néceſſaire de bien connoître tous ces élémens, lorſqu'on veut développer la génération des épidémies. Il faut ſçavoir enſuite les combiner & s'exercer à cette eſpece de calcul pour deſcendre aux cas particuliers, & les traiter avec ſuccès. On trouve dans le livre *de l'air, des eaux & des lieux*, ce qui concerne le ſol & l'expoſition des habitations, les bonnes & mauvaiſes qualités des eaux, &c. Le traité *de la nature humaine* apprend à connoître les divers tempéraments. Et la troiſieme ſection des *Aphoriſmes* donne des principes ſur les intempéries de l'air, les ſaiſons & les différents âges. Cette doctrine élementaire ſuffiſamment établie, il convenoit d'en faire l'application, & c'eſt l'objet des quatre conſtitutions épidémiques.

I.

Hippocrate a dû choiſir quatre conſtitutions principales.

Les géométres préparent la ſolution des problêmes en établiſſant des axiomes & des théorêmes qui expliquent la nature & les principales propriétés des lignes ſurfaces ou ſolides, ſur leſquelles il faut opérer. Ces theorêmes doivent être réduits au plus petit nombre néceſſaire pour l'intelligence de la matiere, & les problêmes ne doivent être pareillement multipliés que ſuivant l'exigeance des cas qu'ils embraſſent. Cette ſobrieté, qu'on admire dans les mathématiciens, ne ſçauroit être trop imitée dans les ouvrages qui propoſent des opérations intellectuelles, difficiles & compliquées, telles que celles dont je viens de parler. Il étoit eſſentiel de réduire les propoſitions fondamentales au plus petit nombre, de les préſenter ſous la forme d'axiomes ou de vérités reconnues, de paſſer enſuite à des problêmes, de la ſolution deſquels dépendît celle de tous les cas particuliers. Cette méthode étoit d'autant plus

permiſe dans le ſujet traité par Hippocrate, que toutes les propoſitions qu'il emploie giſſent en faits qui n'ont pas beſoin de démonſtration. Hippocrate ſuppoſe d'ailleurs dans ſes diſciples toutes les connoiſſances phyſiques qui ſervent à lier les cauſes aux effets. En procédant ainſi il mettoit ſa doctrine à l'abri des vaines diſputes des ſophiſtes, & lui aſſuroit l'immortalité dont elle joüit. Ces principes poſés, il nous offre quatre exemples, qui nous montrent l'application la plus vaſte qu'on en puiſſe faire; il nous les offre, dis-je, ſous la forme d'hiſtoires & laiſſe un champ libre à nos réflexions. Semblable au divin Homere qui nous enſeigne les plus grandes vérités de morale par des fables dont il nous laiſſe deviner le ſens; Hippocrate expoſe toute la théorie des épidémies, ſans paroître avoir d'autre objet que de nous inſtruire des faits relatifs à la médecine. Cet artifice commun au prince des Poëtes & des Médecins, a l'avantage d'exciter notre curioſité & de nous faire chercher avec ardeur, ce qu'on a feint de dérober à notre connoiſſance, ou du moins ce qu'on a préſumé que nous devions trouver par nos propres forces. Il nous procure le plaiſir de l'in-

vention, & dès-lors l'inſtruction que nous en retirons eſt plus profonde, & nous devient propre, parce qu'elle eſt le fruit de notre travail.

Les conſtitutions varient d'une infinité de manieres: car les degrés de froid & de chaud, &c. combinés avec les différentes directions des vents & leurs forces préſentent un grand nombre de réſultats. Il y a d'abord quatre conſtituions ſimples & quatre comſtitutions compoſées, & une neuviéme, qui donne la température parfaite. Voyez *les commentaires de Galien, ſur la 3e ſection des Aphoriſmes.* Enſuite ſi vous diviſez chaque intempérie en grande, petite & moyenne, vous formez de nouvelles ſubdiviſions, comme le propoſe Galien, qui ne craint point ici de multiplier les êtres ſans néceſſité. Hippocrate n'ignoroit point toutes les diviſions. Mais il vouloit reſſerrer ſes enſeignements dans de juſtes limites. Il vouloit que ſes diſciples s'exerçaſſent à déduire de ſa doctrine les conſéquences néceſſaires qu'elle preſente. Il a donc réduit toutes les conſtitutions à quatre principales. La premiere ſert d'exemple pour les conſtitutions chaudes & ſeches. La deuxiéme propoſe une

année froide & humide. Dans la troiſiéme le froid & la ſéchereſſe ont dominé. La quatriéme eſt remarquable par la chaleur & l'humidité. Connoître bien ces quatre conſtitutions, c'eſt ſçavoir l'hiſtoire de toutes les épidémies poſſibles. Ces hiſtoires ont été, ſans doute, choiſies parmi un grand nombre d'autres, qui n'étoient point également propres à remplir les vûes que l'auteur ſe propoſoit. Mais d'ailleurs il n'étoit pas facile de trouver dans une ſuite de conſtitutions telle nombreuſe qu'elle fût, quatre modeles qui répondiſſent exactement aux idées que nous pouvons nous en former relativement aux intempéries de l'air; de-là vient que les conſtitutions décrites ne ſont pas également dans toutes leurs parties, chaudes & ſéches, froides & humides, &c.

II.

Chaque conſtitution contient au moins l'hiſtoire de quatre ſaiſons.

Quelquefois Hippocrate fait mention de l'état général des ſaiſons antérieures à la conſtitution qu'il déctit, mais ſes obſervations embraſſent tou-

jours les quatre saisons de l'année, dont il fait un tout. Hippocrate distingue dans ses Aphorismes des constitutions journalieres, καθ' ἡμέρην κατάστασιες, des constitution de saisons ὡρέων κατάστασες, des constitutions d'années κατάστασιες ἐνιαυτοῦ. Il auroit pû, & c'est une suite de sa doctrine, admettre (comme Sydenham & plusieurs modernes l'ont fait) des constitutions de plusieurs années. Nous en parleront dans l'article suivant. Après avoir traité aphoristiquement de toutes les constitutions inférieures, c'est-à-dire des constitutions journalieres, des constitutions d'une ou deux saisons, & suivi la forme synthétique dans les élemens de cette science, il nous donne à analyser quatre constitutions d'année pour nous y faire retrouver les principes généraux établis précedemment & nous mettre sur les voies de connoître les constitutions présentes, & pressentir par l'état des saisons celles qu'on doit attendre.

III.

Hippocrate décrit de suite les quatre saisons de l'année avant d'entrer dans le détail des maladies.

Les Medecins de Breslau, dans leur

hiſtoires des maladies de 1699, 1700 & 1701, ont partagé l'année ſuivant l'uſage des aſtronomes, en quatre parties égales & donné après la deſcription de chaque ſaiſon, l'hiſtoire des maladies qu'ils avoient obſervées dans cette même ſaiſon. Le docteur Huxham, dans ſes annales, ou *Obſervations ſur l'air, & les maladies épidémiques de Plimouth*, diviſe l'année par mois dans ſon premier volume, & par lune dans le ſecond. Il expoſe dans un aſſez grand détail, l'état de l'atmoſphère pendant chaque mois, & indique enſuite ou décrit les maladies courantes. Toutes ces méthodes ſont vicieuſes, & ne peuvent que marquer les cauſes des épidémies en les morcelant & en éloignant leurs diverſes parties les unes des autres; elles ne ſuppoſent aucun principe connu qui puiſſe ſervir de baſe. Elles font abſtraction de toutes les connoiſſances qui nous ont été tranſmiſes ſur cette matiere. Ces auteurs & ceux qui les ont imités, perdent un temps précieux à amaſſer des matériaux pour les ſiécles à venir, ſans deſſein formé, ſans objet déterminé & refuſent de jouïr dès-à-préſent, des travaux des ſiécles précédens. L'amour de la nouveauté nous

ſéduit. Nous ignorons toutes les fauſſes tentatives de ces mêmes anciens que nous voulons ſurpaſſer. L'intervalle, qui nous ſépare, n'a épargné que leurs chefs-d'œuvres, & encore n'ont-ils pas tous évité le ſort commun des choſes humaines.

Les maladies du printemps ne dépendent pas, il eſt vrai, des intempéries de l'été qui le ſuit; & celles de l'été ne ſont point liées avec les excès de l'automne ſuivant. Mais comment jugera-t'on des épidémies qui paroiſſent en automne, à moins de raſſembler les ſaiſons précédentes, & d'établir leurs caracteres? Les quatre ſaiſons devoient donc être décrites ſans interruption. Les fiévres automnales, qui ſont le principal produit des conſtitutions, ſont engendrées par des cauſes qui ont éprouvé des degrés alternatifs d'accroiſſement & de décroiſſement pendant le cours des quatre ſaiſons. Semblables à toutes les productions de la nature dans cette ſaiſons, elles portent l'empreinte des qualités de l'air, qui leur ont donné naiſſance.

IV.

De la durée des conſtitutions épidémiques.

Non-ſeulement il faut connoître les ſaiſons qui accompagnent & précedent l'épidémie ; mais ſouvent il eſt néceſſaire de remonter aux années précedentes. Hippocrate, dans la coſtitution du 3e liv. des *Epidémiques* avant de décrire les quatre ſaiſons de l'année, déclare que les ſaiſons antérieures avoient été ſéches, & Galien expliquant les maladies de la 3e *Conſtitution du* 1er *liv.* & ne trouvant pas de cauſes ſuffiſantes dans les ſaiſons décrites, ſuppoſe des intempéries antérieures, à l'aide deſquelles il donne des raiſons plauſibles des faits rapportés par Hippocrate.

En effet, s'il eſt néceſſaire de connoître dans chaque année l'état des ſaiſons qui ont précédé les maladies d'automne, parce qu'elles influent ſur le nombre, le caractere, la durée de ces maladies, pourquoi négligeroit-on de remonter aux conſtitutions des années précédentes qui peuvent avoir établi le germe de l'épidémie régnante ? Fernel,

Sydenham & Ramazzini ont répandu des doutes ſur la doctrine d'Hippocrate, faute d'avoir mis cette regle en pratique. Les deux premiers ſe ſont contentés d'affirmer que dans des années bien réglées on avoit obſervé des épidémies très-fâcheuſes, & que dans des années mal réglées, ſouvent il n'y avoit point eu d'épidémies. Ramazzini a fait plus. Il a pris ſoin de décrire fort au long les ſaiſons qui précédoient & accompagnoient les maladies, pour porter juſqu'à la démonſtration, les principes avancés par Fernel, & Sydenham.

Dans ſa diſſertation ſur les conſtitutions des années 1692, 93 & 94, il rapporte que durant ces trois années qui n'eurent aucune reſſemblance entr'elles quant à l'état des ſaiſons, il régna à Modene une fievre pourprée qui fit beaucoup de ravages l'année 1692, dont le printemps fut l'époque de cette maladie, n'offre que des ſaiſons bien reglées. L'année ſuivante fut déſordonnée dans toutes ſes ſaiſons, l'hyver ayant été trop doux, le printemps froid & humide, l'été exceſſivement humide, & l'automne très-ſec & très-chaud : enfin l'année 1694 fut fort ſéche dans les quatre ſaiſons, excepté depuis l'équi-

noxe du printemps juſqu'au commencement d'Avril ; l'hyver d'ailleurs fut très-froid & les chaleurs de l'été immodérées. Pendant ces trois années, comme je viens de le dire, régna à Modene une fievre pourprée, que le printemps faiſoit revivre chaque année, qui dans l'été dépoſoit ſa pourpre, pour me ſervir de l'expreſſion de Ramazzini, ſans changer de caractere ; & qui reprenoit tout ſon exterieur, lorſque les chaleurs avoient ceſſé. Voilà un argument puiſſant co tre la doctrine des qualités ſenſibles : & comment le concilier avec le paſſage de Galien, *lorſque les ſaiſons ſont bien réglées, il n'y a ni peſte ni épidémie, mais ſeulement des maladies qui dépendent du régime ?* Ramazzini préſente ces objections dans tout leur jour ; il finit néanmoins par attribuer aux vents du midi les maux de cette conſtitution. Cependant on ne voit pas que dans l'année 1692, qui fut légitime dans toutes ſes ſaiſons, les vents méridionaux aient été dominans ; il n'en étoit pas de même des années 1693 & 94. Mais les cauſes doivent être antérieures aux effets ; & les intempéries de ces deux dernieres années pouvoient tout au plus entretenir l'épidémie commencée dans

l'année précédente. Il étoit dont ſenſible qu'il falloit remonter plus haut pour trouver les ſources de l'épidémie ; & examiner ſi l'année 1691 n'y avoit pas donné lieu. Heureuſement le même Ramazzini nous a laiſſé la deſcription tant des ſaiſons, que des maladies de cette année, qui fut mémorable par une ſéchereſſe exceſſive & conſtante, par le froid immodéré de l'hyver & les chaleurs énormes de l'été : elle fut glorieuſe & lucrative aux Médecins, dit cet auteur, à cauſe du grand nombre des maladies & du ſuccès du traitement. Mais la malignité & les ravages de la petite vérole en automne rabattirent beaucoup de leurs prétentions.

Ainſi l'année 1691 portoit un caractere *automnal*, s'il eſt permis de ſe ſervir de cette expreſſion, & ce caractere commença à ſe manifeſter dans l'automne comme il arriva dans la 3e conſtit. de l'iſle de Thaſe qui étoit d'une température automnale. L'hyver ſuivant, qui fut légitime, ne pouvoit qu'aſſoupir & rallentir les humeurs qui avoient une tendance marquée vers la circonférence, puiſque la petite vérole dominoit à la fin de l'automne; il étoit donc néceſſaire qu'au printemps, qui fut doux & tem-

péré, les effets reſultans des ſaiſons de l'année précédente, paruſſent dans tout leur jour : » *au printemps ſe voient les* » *manies, les mélancholies, les épilep-* » *ſies, les hémorrhagies & toute ſorte d'ef-* » *floreſcences à la peau* » parce que le corps ſe purge des humeurs vicieuſes, *profundum corporis expurgatur vitioſis humoribus à partibus principalibus ad cutem pervenientibus.* Non que cette ſaiſon produiſe des humeurs vicieuſes, lorſqu'elle eſt bien réglée, comme étoit celle de 1692, au rapport de Ramazzini. Elle préſerve au contraire des maladies, en ſéparant les impuretés du ſang. Les fiévres pourprées du printemps de 1692 annonçoient donc ſuffiſamment qu'il étoit reſté dans les corps des germes vicieux, qui devoient leur origine à des temps antérieurs.

L'éruption ceſſoit dans les chaleurs de l'été & reparoiſſoit vers le leverd'Arcturus, diſparoiſſoit derechef aux premiers froids ; & ces retours réglés furent obſervés pendant trois années conſécutives.

Il y a des maladies communes au printemps & à l'automne, telles ſont celles qui dépendent des mouvemens de l'humeur mélancholique. Ces mala-

dies ſe font voir dans l'une & l'autre ſaiſon. Voyez & peſez les Aphoriſmes 20 & 22e. de la 3e ſection, & tout le merveilleux de Ramazzini diſparoîtra.

Nous voyons pareillement dans l'hiſtoire des maladies que nous à laiſſée Sydenham, des conſtitutions générales de deux, trois, à quatre années, dans leſquelles reparoiſſent les mêmes maladies dans les mêmes ſaiſons, malgré l'inégalité & la diſſemblance des années quant aux intempéries de l'air.

Toutes ces obſervations, au lieu de combattre la doctrine ancienne, ſervent à l'éclaircir & à la confirmer, lorſqu'elles ſont approfondies par un lecteur verſé dans les écrits d'Hippocrate.

Sydenham obſerve lui-même que les différentes années des conſtitutions générales ne ſe reſſemblent que dans la maladie principale qui reparoît vers l'automne, & convient que toutes les autres maladies qu'il appelle intercurrentes ſuivent le génie des ſaiſons. Mais ſi cette maladie principale & dominante en automne eſt elle-même une maladie propre à l'automne, ſi c'eſt un produit de l'humeur mélancholique altérée & viciée par des intempéries de longue

durée, qu'y a-t-il d'extraordinaire de la voir reparoître trois ou quatre années consécutives ? Faudra-t-il avoir recours à des causes métaphysiques pour en expliquer le retour ? Je ne m'étendrai pas davantage sur cet article.

V.

Hippocrate commence la description des saisons par l'automne inclusivement & finit à l'automne suivant exclusivement.

On vient de voir que les constitutions génerales établies par Sydenham & Ramazzini découlent naturellement des principes qui servent à expliquer les constitutions annuelles, & que les retours réglés de quelques maladies revêtues de certaines apparences, ne forment point d'exception aux régles générales, & n'autorisent point à supposer d'autres causes annuelles de ces retours réglés. Hippocrate devoit donc se borner à nous donner des histoires de constitutions annuelles, comme il a fait. Galien, qui possédoit parfaitement la doctrine d'Hippocrate, dit que l'histoire des saisons dans les Epidémiques

commence toujours là, où les saisons s'écartent beaucoup de leur température légitime. Mais il est visible que le plan général d'Hippocrate est de mettre l'automne à la tête des quatre saisons, qu'il se propose de décrire. Il suffit de jetter les yeux sur le commencement de chaque constitution. Lorsque l'intempérie à commencé avant le lever d'Arcturus comme dans la deuxiéme & troisiéme constitution, Hippocrate ne manque pas d'en faire la remarque : pareillement dans la quatriéme, il déclare quel avoit été le caractere général des saisons qui avoient précédé l'automne, sans les décrire en particulier. Mais quoique son récit commence toujours au temps où les saisons deviennent intempérées, il ne comprend néanmoins la description particuliere des saisons, que depuis un automne inclusivement, jusqu'à l'automne suivant exclusivement.

Tous les Orientaux au rapport de S. Jérôme, commençoient l'année par le mois que les Hébreux appellent *Tisri*, qui répond à notre mois de Septembre. Le ménologue des Grecs commence pareillement au mois de Septembre. Les Hébreux avant la loi de Moïse sui-

voient en cela la coutume des Orientaux, & croyoient que le monde avoit été créé dans cette ſaiſon. Hippocrate s'eſt donc conformé dans la deſcription des quatre ſaiſons à l'ordre commun.

Une autre queſtion jointe à celle-ci, eſt de ſçavoir d'où vient le ſilence gardé par Hippocrate dans la partie noſologique de chaque conſtitution, ſur les maladies du premier automne, dont il a décrit les intempéries ; tandis qu'il fait connoître celles du ſecond automne de la température duquel il ne fait pas mention ; & quelquefois même celles de l'hyver ſuivant. Mais ce procédé eſt conforme aux Aphoriſmes de la 3e. ſect. dans leſquels il combine les ſaiſons deux à deux, ſuivant les intempéries oppoſées. Car alors il indique les maladies qui doivent arriver l'été, en conſéquence des intempéries d'un hyver & d'un printemps précédens. Pareillement il déclare quelles maladies doivent arriver pendant un hyver, ſur la température duquel il ne fait aucune ſuppoſition en conſéquence des intempéries ſuppoſées dans un été ou un automne précédens. Dans l'un & dans l'autre cas il ne fait aucune mention de maladies dans la premiere des deux ſai-

ſons. Hippocrate exige d'ailleurs que toute l'année ou la plus grande partie de l'année ſoit remarquable par quelques intempéries, pour que les maladies portent les caracteres de l'année : or, lorſque les intempéries ne commencent qu'à l'automne ou peu avant l'automne, les maladies ne peuvent point avoir déjà acquis dans cette ſaiſon les caracteres qui deviennent généraux par la continuation.

Les aphoriſmes de la 3e ſection, qui énoncent les maladies propres à chaque ſaiſon, n'attribuent rien de commun à l'automne & à l'hyver, tandis que l'hyver & le printemps, le printemps & l'été, l'été & l'automne, ont des maladies communes à chacune de ces deux ſaiſons. Sydenham diviſe les épidémies en épidémies de printemps & épidémies d'automne. Parmi les premieres, dit cet auteur, les unes commencent quelquefois vers le mois de Janvier, ſont dans toute leur force vers l'équinoxe, & finiſſent au ſolſtice d'été. Telles ſont la rougeole & les fievres tierces printannieres. Les autres ne commencent qu'au printemps, ſont dans toute leur force vers l'équinoxe d'automne & finiſſent aux premiers froids. La peſte

& la petite vérole ſont de ce nombre. Mais les épidémies d'automne, telles que la dyſſenterie, les fievres tierces & quartes, n'ont qu'un regne de deux mois, & expirent au bords de l'hyver. Donc toutes les épidémies d'automne & de printemps, ſuivant le docteur Sydenham, ſont finies au commencement de l'hyver, & un nouvel ordre de maladies commence.

Suivant ces obſervations l'année noſologique commence au ſolſtice d'hyver & finit au ſolſtice d'hyver de l'année ſuivante, tandis que l'année météorologique va d'un automne à l'autre. Ce qui eſt conforme à l'ordre établi dans les Epidémiques d'Hippocrate. Cependant la troiſiéme conſtitution nous apprend que cette regle eſt ſujette à des exceptions : & nous obſervons quelquefois que les premiers froids de l'hyver ne ſont pas capables de ſuſpendre le cours des épidémies, qui s'étend juſques bien avant dans les ſaiſons ſuivantes. Mais alors les maladies reçoivent différentes modifications, ſuivant le génie des ſaiſons qu'elles parcourent.

VI.

De la maniere dont Hippocrate a décrit les ſaiſons.

Les ſeuls objets conſidérés par Hippocrate dans l'obſervation des ſaiſons, ſont, comme nous l'avons dit, la chaleur, la froidure, la ſéchereſſe, l'humidité, les vents de nord & de ſud, dont les effets ſont déterminés dans les Aphoriſmes. C'étoit les ſeules puiſſances connues. Tout autre objet devoit être écarté de la deſcription des ſaiſons. Mais de quelle maniere convenoit-il de décrire les ſaiſons relativement à ces qualités? Car il ne s'agit ici que des excès. Les ſaiſons, lorſqu'elles ſont dans leur juſte température, ne peuvent être cauſes de maladies épidémiques. Il faut donc bien connoître en quoi conſiſte le bon ordre ou la juſte température des ſaiſons, puiſque c'eſt d'après cette connoiſſance, que nous pouvons eſtimer les excès. Hippocrate s'eſt expliqué là-deſſus en peu de mots. Dans le livre de *l'Eau, de l'Air, &c.* il exige des pluies en automne; un hyver qui ne ſoit ni trop doux & trop humide, ni trop froid;

au printemps & dans l'été des pluies convenables à la ſaiſon. Galien eſt entré dans un plus grand détail. Au lever d'Arcturus, dit-il, les pluies commencent & les vents froids annoncent la fin de l'été & le commencement de l'automne. Enſuite le temps ſe refroidi peu-à-peu : & vers le coucher des Pléiades on s'apperçoit bien de ce changement. De-là juſqu'à l'équinoxe du printemps le froid ſe ſoutient à peu près de même. Vers l'équinoxe la chaleur commence à ſe faire ſentir. Mais depuis le lever des Pléiades juſqu'à la canicule, la chaleur & la ſéchereſſe vont en augmentant, & alors les vents du midi ſoufflent pendant quelques jours & ſont ſuivis de pluies, qui durent autant que les vents étéſiens.

Lors donc que les ſaiſons s'écartent de cette regle, on doit faire attention au dégré & à la durée de ces écarts. S'ils ſont grands, fréquents, de longue durée, ils cauſent des maladies. *Tempeſtatum anni mutationes potiſſimum pariunt morbos & in ipſis anni tempeſtatibus magnæ mutationes frigoris vel caloris, aliaque pro ratione ad hunc modum.* Mais lorſqu'ils ſont rares, médiocres & de peu de durée, ils n'influent que médio-

crement & ne peuvent cauſer des maladies épidémiques. On conçoit donc que dans les deſcriptions des ſaiſons, Hippocrate ne devoit point faire mention des conſtitutions journalieres, c'eſt-à-dire, de ces écarts momentanés. Ces intempéries légeres qui ne ſont pas cauſes, mais élémens des cauſes. Auſſi ne leur attribue-t-il pas des maladies dans ſon aphoriſme ſur les conſtitutions journalieres; mais ſeulement certains ſymptômes qui ſont élémens des maladies, comme ces conſtitutions journalieres ſont elles-mêmes élémens des conſtitutions annuelles. *Status temporum quotidiani, aquilonii quidem corpora denſant, valentiora, expeditiora, bene colorata & melius audientia reddunt, alvos exſiccant, oculos mordent & ſi thoracem dolor aliquis prius habuerit eum magis irritent; auſtrini autem corpora exolvunt & humectant; gravem auditum & capitis gravitatem & vertigines afferunt, oculis & corporibus difficilem motionem inducunt & alvos humectant.* Ces ſymptômes qui ſont auſſi paſſagers, que les cauſes qui les produiſent deviennent communs & ordinaires dans les maladies épidémiques, ſi la conſtitution annuelle ou la plus grande partie de l'année reſ-

ſemble à l'une de ces deux conſtitutions journalieres. *Cùm ſic invaluerit*, dit Hippocrate, *iſta in morbis patiuntur.*

Nous trouvons dans la deuxiéme conſtitution l'hyver décrit comme il ſuit. » Durant l'hyver les vents étoient »ſeptentrionaux. Des pluies fréquentes, »abondantes, grandes. Des neiges. Preſ»que toute cette ſaiſon fut entremêlée »de jours ſereins & pluvieux. Le froid »n'étoit point exceſſif. Mais après le »ſolſtice d'hyver, & lorſque le zé»phyre vint à ſouffler, le froid devint »vif. Les vents continuoient d'être au »ſeptentrion. Il y eut des neiges, des »pluies abondantes, continuelles, un »ciel orageux, couvert, & ce temps dura »ſans intermiſſion, juſqu'à l'équinoxe.» Voilà la plus longue deſcription d'une ſaiſon qui ſe voit dans les conſtitutions. Si toute une ſaiſon eſt ſemblable à elle-même dans toutes ſes parties, il eſt facile de le décrire en peu de mots. Si elle eſt compoſée de parties de température différente, il faut les décrire chacune ſuivant leur caractere particulier.

VII.

VII.

Du ſilence gardé par Hippocrate ſur tous les vents, à l'exception de ceux du midi & du ſeptentrion.

Dans la deſcription de chaque ſaiſon, Hippocrate indique les vents méridionaux & ſeptentrionaux qui ont régnés conformément au 5e aphoriſme de la 3e ſection, dans lequel il dit que *les vents méridionaux lorſqu'ils dominent rendent l'ouie dure, appeſantiſſent la tête, énervent le corps : mais ceux du ſeptentrion excitent la toux, deſſechent la gorge, reſſerrent le ventre, & ſuppriment les urines.* Nous ne voyons pas qu'il ait reconnu dans les vents orientaux & occidentaux aucune puiſſance déterminée, puiſqu'il n'en parle pas dans les Aphoriſmes ni dans les Epidémiques. Mais de même qu'Hippocrate diviſe quelquefois l'année en deux parties, ſçavoir l'hyver & l'été ; pareillement il réduit tous les vents à deux principaux, ſçavoir le vent du ſeptentrion & celui du midi, ſelon que leur direction approche plus ou moins de l'un ou de l'autre de ces deux vents. On lit au 6. chap. du 2e. liv. des

Météorologiques d'Ariſtote, où il l
ne l'énumération & la direction des principaux vents : » que de tous ces »vents les uns étoient appellés *ſeptentrionaux*, les autres *méridionaux*. Les »vents du couchant appartiennent à »ceux du ſeptentrion, parce qu'ils ſont »plus froids. Les vents du levant à ceux »du midi, parce qu'ils ſont plus chauds. »Ces derniers ſuivent le cours du ſoleil, au lieu que les autres ſe meuvent à l'oppoſite de cet aſtre. Ce partage étoit réglé ſur la différence des vents, »par rapport au froid & au chaud».

VIII.

De la maniere d'agir des vents méridionaux & ſeptentrionaux.

Sylvius Delboë a fait de grands efforts pour expliquer l'action de ces deux vents. Après avoir expoſé ce que le ciel ſupérieur, le ciel moyen, les eaux, les entrailles de la terre & ſa ſuperficie communiquent à l'air, il obſerve que l'eſprit volatil, qui abonde dans les végétaux, leur a été communiqué du ciel ſupérieur ; & qu'il eſt une des productions des rayons du ſoleil : mais que tous les eſprits acides ſe trouvent dans les entrailles de la terre concentrés,

non-ſeulement dans le ſel marin, le vitriol, le nitre, l'alun ; mais même dans le ſoufre & dans les métaux. Et parce que les premiers doivent abonder dans les régions de la Zone Torride, où les rayons du ſoleil ſont plus puiſſans, les autres au contraire, dans les régions ſeptentrionales, qui abondent en mines de toute eſpece, il en tire l'explication des différents effets de ces deux vents oppoſés. C'eſt à ce ſel & à cet eſprit volatil qu'il attribue une ſorte d'oppreſſion qu'on reſſent quand il commence à pleuvoir. D'une autre part, il remarque que les vents ſeptentrionaux ſont accompagnés ou d'un froid, qu'il appelle *frigus blandum*, produit par l'acide nitreux & propre à fertiliſer les terres ; ou d'un froid plus âcre *frigus acrius*, qui écorche la peau du viſage & des mains, produit par un acide plus pur, tel que celui qui forme un ſel muriatique ; ou enfin d'un froid qui congele & qu'il fait naître d'un eſprit acide uni à un ſel volatil, d'où réſulte un ſel ammoniac. Il prétend que les vents ſeptentrionaux tranſportent dans nos contrées tous ces différens ſels, par leſquels ils produiſent de grands changemens dans nos corps : & il croit que

les Aphorismes d'Hippocrate sur les maladies produites par les vices des saisons peuvent recevoir un grand jour de toute cette doctrine.

Mais quelque subtile que soit cette théorie, elle me paroît être de peu d'utilité dans la pratique de la médecine. Il suffit de connoître les principaux effets des vents du midi & du septentrion sur le corps humain, & d'établir les affections ou symptômes principaux qui engendrent des maladies ou en font partie, & c'est justement ce qu'Hippocrate a assigné dans ses Aphorismes. Il ne nous présente que ce qu'il est nécessaire de sçavoir. Il évite toute recherche physique ultérieure, qui ne pourroit qu'éloigner du but proposé. Il n'est pas plus nécessaire au Médecin de remonter aux causes supérieures dans l'explication de ces effets, qu'à l'horloger d'étudier la nature des métaux qui compose ses instrumens avant de s'en servir. Les effets produits par les vents du nord & du midi sont aussi diamétralement opposés, que le sont ces deux vents dans leur direction. Toute la teneur des maladies en dépend.

Ramazzini paroît embarrassé entre le sentiment de toute l'antiquité, qui im-

pute à l'humidité des vents méridionaux leur qualités nuiſibles, & l'opinion de Langius qui ſoutient que ce vent en traverſant la Libye, peuplée d'animaux venimeux, ſe charge de vapeurs empoiſonnées. D'ailleurs, il eſt du ſentiment de Sylvius ſur le nitre aërien. On peut voir dans ſes *Ephémérides Barométriques* & dans *ſes Diſputes avec le docteur Schelhamer*, les preuves qu'il en donne.

Le docteur Huxham dans ſes *Prolégomenes* cherche à établir auſſi cette opinion ſur le nitre aërien.

Suivant Galien le principe des nerfs étant affecté par la chaleur & l'humidité des vents du midi, les mouvemens volontaires ſe rallentiſſent. De-là une ſorte d'engourdiſſement avec ſentiment de foibleſſe & de langueur. Mais les effets des vents ſeptentrionaux ſont dûs au froid qui agit immédiatement ſur les organes, & à ſa qualité deſſéchante.

Hippocrate ſeul ne nous propoſe que des faits qui tombent ſous les ſens & qui ſont en même temps propres à ſervir de principes. Il diſcerne parmi la foule des vérités phyſiques & médicales celles qui appartiennent néceſſairement à l'art, & s'abſtient ſcrupuleuſement de

toute oſtentation ſuperflue ; parce que ſon objet n'eſt point de faire des ſçavans, mais de former des Médecins.

La plûpart des théories ont un double inconvénient. Elles accoutument l'eſprit à la perplexité & tiennent la place des connoiſſances ſûres & utiles. Et quel avantage d'expliquer des faits reconnus pour certains par d'autres moins certains ? les principes en médecine ſont certains faits généraux placés à diſtance convenable des faits particuliers qu'ils engendrent. Nous ne pouvons embraſſer les chaînes des cauſes. Il eſt un point d'où nos regards peuvent porter ſur les objets. Hippocrate a établi (& c'eſt au moins ce qui lui appartient inconteſtablement) l'ordre des vérités médicales, qui doivent ſervir d'élémens à cette ſcience. Il a banni ſoigneuſement les vérités tranſcendantes & métaphyſiques pour raſſembler dans le plus petit eſpace poſſible, les objets qui doivent être perpétuellement ſous nos yeux. Sa médecine eſt la médecine réduite à la plus ſimple expreſſion.

§. IX.

Comment Hippocrate observe les vents

Dans la premiere constitution nous lisons, *les vents septentrionaux soufflerent peu ;* & plus bas, *les vents étésiens soufflerent peu de jours, foiblement & par intervalles.* Dans la seconde constitution, *des froids hors de saison se firent sentir tout-à-coup avec de grands vents de midi & de septentrion.* Plus bas, *beaucoup de vents septentrionaux.* Vers la fin, *les vents étésiens soufflerent continuellement.* C'est de la force, de la fréquence & de la durée des vents que dépendent la force, la fréquence & la durée des symptômes qu'ils produisent dans les maladies. Il n'est pas nécessaire d'observer les vents à des heures réglées & d'en tenir un journal avec toute la précision scrupuleuse du docteur Huxham, & de quelques modernes. Cette estimation peut-être faites avec plus de simplicité. Il s'agit ici de sçavoir apprécier les excès, comme dans toutes les autres qualités de l'air ; & non pas de déterminer la force de tel ou tel vent à tel jour ou à telle heure, ou l'espace qu'il parcourt.

X.

Du chaud & du froid, & de la maniere dont Hippocrate les meſure.

Parmi les cauſes épidémiques, la chaleur & la froidure tiennent un rang diſtingué. *Les grandes intempéries en froid ou en chaud ſont les principales cauſes des maladies. Aph.* 1. *ſect.* 3. Galien prétend que les maladies du chaud & du froid ſont compriſes dans les aphoriſmes qui traitent des vents méridionaux & ſeptentrionaux. Car Hippocrate ne fait pas expreſſément mention des maladies produites par ces deux qualités de l'air. *Quia in noſtro tractu*, dit Galien, *aquilo frigidus eſt, auſter calidus, niſi forte id quod rarum eſt ineunte vere frigidus ſit, aut alio quopiam tempore aliquantiſper talis ſpiret, atqui ne tum quidem aquilone frigidior.* Mais il eſt plus naturel de penſer que les aphoriſmes qui expoſent les maladies de l'hyver & de l'été remplacent ceux qui doivent marquer les effets du froid & du chaud. Car ſi les effets des vents méridionaux & ſeptentrionaux étoient préciſément les mêmes que ceux du chaud

& du froid, il auroit été ſuperflu d'indiquer le chaud & le froid des ſaiſons. D'ailleurs Hippocrate déclare que dans les ſaiſons, dans leſquelles il fait dans un même jour froid & chaud alternativement, on doit attendre des maladies d'automne : de même ſi le froid ou le chaud ſont immodérés dans une ſaiſon, on doit attendre des maladies d'hyver ou d'été. *Neque enim appellationes temporum, ſed temperationes cauſæ ſunt morborum.* Hippocrate eſtime la chaleur & la froidure ſuivant le rapport des ſens. Dans la premiere conſtitution, *le printemps fut froid.* Dans la ſeconde conſtitution, *le froid étoit grand.* Dans la troiſiéme, *vents froids, grandes neiges.* Vers l'équinoxe, *froids exceſſifs.* Plus bas, *depuis la canicule juſqu'au lever d'Arcturus chaleurs étouffantes. Elles ne ſe firent pas ſentir par intervalles, & par dégrés, mais ſans diſcontinuer.* Dans la quatriéme, *l'été fut chaud & ſerein, les chaleurs étouffantes.*

A cette maniere ſimple d'exprimer les intempéries en froid & en chaud, les modernes ont ſubſtitué des journaux d'obſervations écrites à différentes heures du jour ſur le thermométre. L'eſpace que parcourt la liqueur du ther-

momètre du plus grand froid au plus grand chaud, eſt de plus de 45 degrés au thermomètre de Reaumur. On peut donc déterminer avec plus de préciſion les dégrés de ces qualités de l'air, que ne faiſoient les anciens, qui n'employoient qu'un petit nombre de diviſions fondées ſur les ſens. Mais dans l'expoſition des cauſes épidémiques, c'eſt le caractere des ſaiſons & non la température journaliere. Ce n'eſt ni le plus haut degré du thermométre, ni le plus bas, ni le moyen, mais la température dominante. En un mot, ce ſont les excès en froid & en chaud, lorſqu'ils ſont grands ou très-grands; lorſqu'ils viennent tout-à-coup; lorſqu'ils continuent long-temps. Alors nos ſens qui jugeroient mal des petites altérations de l'atmoſphére, ſont de ſûrs garands & ne peuvent nous tromper.

XI.

De la maniere d'agir de la chaleur & de la froidure.

Le docteur Pringle dans ſes *Obſervations* ſur les maladies des armées, ayant remarqué que les maladies épidémiques

ne commençoient à régner qu'après les chaleurs de l'été, lorſque la tranſpiration s'arrête par l'humidité des vêtemens, les brouillards, les pluies, les exhalaiſons de la terre, en conclud que la chaleur agit plutôt comme cauſe éloignée que comme cauſe immédiate ou prochaine. Il cite les campagnes de 1740, 47 & 48, remarquables par les grandes chaleurs des étés & dans leſquelles les maladies, telles que la dyſſenterie dans les deux premieres, les fievres ardentes, rémittentes & intermittentes, & les flux dans la troiſiéme, n'eurent lieu que lorſque la tranſpiration fut dérangée par les cauſes ci-deſſus mentionnées. Il convient néanmoins que le ſoldat expoſé à l'ardeur du ſoleil, ſoit lorſqu'il eſt en ſentinelle, ſoit en faiſant l'exercice, peut tomber dans des maladies inflammatoires; mais le froid eſt, ſuivant cet auteur, une cauſe plus immédiate; & produit des toux, des pleuréſies, des péripneumonies, des rhumatiſmes, des conſomptions, qui ſont des ſuites des toux négligées.

Le docteur Pringle ne paroît pas, dans cette occaſion, avoir ſaiſi la doctrine d'Hippocrate. Une ſaiſon im-

modérée ne produira pas ſeule des fievres épidémiques, ſi les ſaiſons précédentes n'ont pas préparés, pour ainſi dire, la naiſſance de ces fievres. Cette ſaiſon ſera à la vérité plus fertile en maladies qui lui ſont propres, que la même ſaiſon légitimement tempérée. Ainſi voulez-vous connoître les maladies d'un été exceſſivement chaud, ayez recours à l'aphoriſme, qui déclare quelles ſont les maladies de l'été. Il n'étoit pas ſurprenant que la dyſſenterie, les fievres ardentes & rémittentes dominaſſent dans les automnes cités par le docteur Pringle ; puiſque la dyſſenterie eſt une maladie d'automne, & que les fievres ardentes & rémittentes ſont communes à l'une & à l'autre ſaiſon. Nos printemps ſont ordinairement froids, & lorſqu'ils ſont ſuivis d'étés forts chauds, on voit peu de maladies pendant les deux premiers mois ; les chaleurs n'ont fait juſqu'alors que rétablir l'équilibre. Mais celles qui ſurviennent lorſque le froid arrête la tranſpiration, ſont des maladies d'automne. *Si le froid & le chaud*, dit Hippocrate, *ſe ſont ſentir dans le même jour, il faut attendre des maladies d'automne.*

Le ſentiment du docteur Pringle ſur

les effets du froid, auquel il attribue des toux, des pleuréſies, des péripneumonies immédiates, & en général toutes les maladies d'hyver citées par Hippocrate, a beſoin auſſi de modification. Il n'eſt pas rare de voir paroître ces maladies après les froids, & lorſque la ſaiſon devient plus humide & moins rigoureuſe. Les toux les plus épidémiques ne commencent guères dans les grands froids accompagnés de ſéchereſſe ; il faut que la fonte des humeurs ſoit provoquée par un relâchement dans l'atmoſphere.

XII.

De la ſéchereſſe & de l'humidité, & de leur maniere d'agir, & comment Hippocrate les meſure.

Les pluies continuelles, dit Hippocrate, donnent naiſſance à des fiévres de longue durée, des *diarrhées*, *des maladies putrides*, *des épilepſies*, *des apoplexies*, *des angines*. *La trop grande ſéchereſſe produit des conſomptions*, *des ophthalmies*, *des douleurs aux articulations*, *ſect. 3. Aphor. 16.* Voilà des faits préſentés dans toute leur ſimplicité, & c'eſt ainſi que toute l'étiologie

épidémique eſt traitée par Hippocrate. Galien ſonge à remplir par des explications, l'intervalle qu'il apperçoit entre les effets & leurs cauſes. La quantité d'humidités ſuperflues exige, ſuivant cet auteur, beaucoup de temps pour la coction. De-là la longueur des fievres dans les ſaiſons humides. Lorſque les humidités prennent leurs cours par le ventre, elles produiſent des flux; & des angines, lorſqu'elles ſe portent à la gorge. D'ailleurs les temps humides & pluvieux cauſent la fonte des humeurs ou les diſtillations du cerveau; mais les fievres aiguës pendant les ſéchereſſes naiſſent des humeurs devenues plus bilieuſes. Voyez ce que dit le même auteur ſur les conſomptions, les ophthalmies, les douleurs aux articulations, la ſtrangurie & la dyſſenterie, attribuées par Hippocrate aux ſaiſons trop ſéches.

On a voulu jetter de l'obſcurité ſur ces principes, quoique conformes à la théorie & à l'obſervation. Le docteur Arbuthnot dans ſon *Eſſay ſur l'Air, chap. 6. art. 39.* dit qu'on a obſervé que les longues ſéchereſſes étoient les plus dangereuſes des autres excès de l'air. Il obſerve que l'année 1708, dont

l'hyver fut peut être le plus froid qu'on eut jamais ſenti en Angleterre, ne fut point accompagné de grande mortalité parmi les hommes ; que l'année ſuivante la plus humide qu'on eut jamais vûe, il n'y eut point de maladies extraordinaires ni de mortalité ; que l'année 1710, la petite vérole fut commune & mortelle (ſans doute que les chaleurs de cette année furent exceſſives). Mais que l'année 1714 fut la plus ſéche qu'on eut encore obſervée, & que les regiſtres mortuaires augmenterent de 5512 morts.

Le docteur Winteringham prétend pareillement que les ſaiſons humides ſont plus ſalubres que les ſaiſons ſéches. D'un autre côté, le docteur Pringle avance que c'eſt ſans raiſon que quelques auteurs ont regardé la trop grande ſéchereſſe de l'air comme cauſe de maladies épidémiques parmi les ſoldats, qui, ſoit en quartier d'hyver, ſoit dans le camp, ſont toujours trop expoſés à l'humidité. Il penſe que cet élément eſt toujours aſſez humide pour la ſanté, tant que les végétaux tranſpirent, & que ce n'eſt que dans les ſables déſerts qu'on peut connoître les maladies de la trop grande ſéchereſſe. A la vûe de cette

contrariété d'opinions on diroit avec Horace.

Dum vitant vitia, in contraria currunt.

Pour réſoudre un pareil problême, il ne ſuffit pas de conſulter les extraits mortuaires d'une ville en telle ou telle année, & comparer avec d'autres années douées d'intempéries oppoſées; on doit encore avoir égard à l'expoſition, au ſol, aux eaux, au régime des habitans. La dyſſenterie de 1750 qui fut produite par une conſtitution ſéche enleva dix fois plus de malades à Montreüil, petite ville ſituée ſur un terrein ſec, élevé & expoſé au ſeptentrion, que dans cette ville de Boulogne, qui n'en eſt diſtanre que de ſept lieuës, & dont l'expoſition & le ſol ſont tout-à-fait différens. Mais les fievres miliaires de 1756, que la trop grande humidité produiſit, furent funeſtes dans cette ville & ſe firent peu remarquer dans les villes voiſines.

Hippocrate meſure la ſéchereſſe & l'humidité à peu près comme il meſure la chaleur & la froidure. Il diſtingue les pluies en petites, grandes, abondantes, continuelles ou interrompues. Dans la ſeconde conſtitution, *durant*

l'hyver les vents étoient ſeptentrionaux : des pluies fréquentes, fort abondantes, & de longue durée : des neiges, & plus bas *des pluies abondantes, continuelles*. Preſque toujours il joint les vents avec la pluie. *Des vents ſeptentrionaux, un temps pluvieux*. Il indique la ſéchereſſe quelquefois par le ſeul mot ἄυχμοι ou ἀνύδριαι; ou bien encore ὕδωρ οὐκ ἐγένετο.

Les modernes ſe ſervent de l'hygrométre par le moyen duquel la ſéchereſſe & l'humidité ſont partagées par degrés, comme le froid & le chaud dans les thermométres. On a imaginé auſſi de recevoir dans un vaiſſeau bien expoſé à tous les vents l'eau de pluie & d'en meſurer la quantité. Mais puiſqu'il ne s'agit que de connoître les excès en ſéchereſſe & en humidité ; & que ces qualités de l'air, lorſqu'elles ſont nuiſibles, ne tombent que trop ſous les ſens, leur témoignage doit ſuffire & les réflexions propoſées ci-deſſus ſur l'uſage des thermométres s'appliquent également aux hygrométres.

XIII.

De l'inutilité des obſervations faites ſur les trois régnes, relativement à l'hiſtoire des maladies épidémiques.

Quelques modernes ont groſſi leurs
ervations météorologiques de dé-
aſtronomiques ; tels que les diver-
oſitions des aſtres, de la lune &
utres planetes ; les éclipſes de ſoleil
e lune ; les cercles autour de la lune,
aurores boréales & autres phéno-
nes qui, s'ils influent ſur les mala-
s, ont une maniere d'agir abſolu-
nt inconnue & des effets indétermi-
nés. Pareillement les ſingularités obſervées dans l'ordre végétal & animal, telles que la morve des chevaux, le claveau des moutons, la rage des chiens, la mue des oiſeaux, les ravages des chenilles, la multiplication ou la rareté des cigales & des papillons, le ſilence des ſauterelles, le coaſſement des grenouilles, l'interruption du travail des abeilles, l'apparition d'oiſeaux étrangers ou de poiſſons rares ſur les côtes, & mille autres ne doivent point trouver place dans la partie météorologique.

La préciſion géométrique étoit eſſentiel en traitant le ſujet qu'Hippocrate s'étoit propoſé dans ſes conſtitutions épidémiques. Lorſqu'on enviſage le concours des cauſes qui produiſent une maladie épidémique dans un ſujet, on conçoit la néceſſité de réduire au plus petit nombre & d'énoncer de la maniere la plus ſimples, les principes qui doivent être préſens à l'eſprit dans cette ſorte de recherche. Il falloit par conſéquent ſupprimer toute la ſuite des effets phyſiques qu'une ſpéculation ſubtile apperçoit entre les cauſes météorologiques & les faits. C'étoit imiter la méthode des mathématiciens qui rapprochent autant qu'il eſt poſſible les objets pour en mieux conſidérer les rapports.

SECONDE PARTIE.

I.

Dénombrement des maladies épidémiques.

LE dénombrement des maladies propres à chaque saison étant donné, tel que nous l'avons dans la 3e. section des Aphorismes fournit le dénombrement de toutes les maladies épidémiques. Ce théorême est évident, puisque les constitutions épidémiques ne deviennent telles que par les vices de l'air qui les rendent plus ou moins semblables à quelqu'une des quatre saisons. Il suit que les maladies des constitutions sont précisément les mêmes que celles des saisons auxquelles ces constitutions ressemblent. En effet, on retrouve dans les constitutions les mêmes maladies indiquées dans les Aphorismes. Il n'y a donc point de maladies épidémiques nouvelles. Sydenham prétend que chaque constitution a sa fievre

particuliere, qui ne ſe retrouve jamais hors de cette conſtitution. *Una quæque harum conſtitutionum propriâ ac peculiari ſibi febris ſpecie funeſtatur quæ extra illam nuſquam apparet.* Sydendam prend ici des variétés pour des eſpeces. On conçoit que chaque conſtitution, chaque année a une fievre réglée ſuivant l'état des ſaiſons. Mais c'eſt la même fievre qui reparut l'année ſuivante, élevée ou abaiſſée de quelques degrés. Ainſi chaque année a ſa fievre ardente & ſa fievre continue. Voyez les ardentes des quatre conſtitutions : le peu de reſſemblance des années produit de la diverſité dans ces fievres par rapport à leur époque, leur durée, leur nombre, leur criſe & la gravité des ſymptômes. Mais n'obſervons-nous pas dans toutes les productions de la nature, des inégalités qui dépendent des ſaiſons. Le docteur Freind a refuté Sydenham ſur ſon opinion de la diverſité des fievres & du traitement qu'il prétendoit néceſſaire. Freind prétend même qu'on peut conclurre des propres écrits de Sydendam, que les fievres décrites par Hippocrate, ont exiſté & exiſteront dans tous les temps. Il blâme ces diſtinctions trop multipliées des eſpe-

ces de fievre, *ita fere ſupervacua eſt omnis quæ nimis curiosè fit diſtinctio, & præſertim medicinæ ſtudioſos adeò parum juvat, ut potius in errorem agat falſo nimirum opinantes, cùm certam quamdam morbo cuilibet notam affectam viderint propriam itidem eſſe omnino ſuam cuique medendi normam.*

II.

De la maniere d'eſtimer les maladies épidémiques.

Nous eſtimons les excès des ſaiſons ſur l'idée que nous avons de la température légitime de ces mêmes ſaiſons. Nous devons de même apprécier les maladies épidémiques ſur l'idée des maladies légitimes. Ces maladies ſont celles qu'Hippocrate appellent εὐπλαδέες καὶ εὐκρινέες ainſi *l'euſtathie & l'eucribie*, ſi on peut ſe ſervir de ces termes, conſtituent la légitimité des maladies. Ce ſont de telles maladies que produiſent les ſaiſons bien réglées, ſuivant l'Aphoriſme 8. de la 3e. ſection. *Temporibus bene & ordinate conſtitutis & tempeſtivam tempeſtivitatem ſervantibus, morbi qui facilè conſiſtant & ſolvantur, fiunt. In malè*

verò conſtitutis qui neque facilè conſiſtant neque ſolvantur. Il eſt donc important d'acquérir une juſte idée de la nature, la conſiſtence & la ſolution légitime des maladies, pour bien juger du déſordre épidémique. Les moyens de parvenir à ces connoiſſances ſont indiqués à la fin de la ſeconde conſtitution. *Dans les cas*, eſt-il dit, *qui ſont ſans danger, il faut conſidérer ſoigneuſement toutes les coctions des humeurs de quelque part qu'elles viennent, ou les métaſtaſes favorables & critiques. Les coctions annoncent une criſe prochaine & une guériſon aſſurée.* L'hiſtoire des conſtitutions épidémiques ſuppoſe donc l'état légitime connu, comme regle d'eſtimation. Ainſi Hippocrate a dû s'abſtenir de décrire les maladies légitimes & bien ordonnées. Les fievres ardentes de la premiére conſtitution étoient d'un bon caractere. Elles ſont ſeulement indiquées ſuivant leur époque, leur nombre, leur durée. Si ces mêmes maladies dégénerent de leur conſtitution légitime; ſi elles ſont au-deſſous de l'état moyen. Comme cette dégénération dépend de cauſes météorologiques, Hippocrate n'oublie pas de marquer en quoi elles différent de l'état légitime. Les fievres ardentes

de la ſeconde conſtitution, offrent un exemple dans l'eſpece dont il s'agit. C'eſt par cette même raiſon que toutes les maladies légéres & non dangéreuſes ſont ſeulement indiquées dans les conſtitutions.

III.

Enumération des fievres épidémiques, & de quelle maniere elles ſont cauſées par les intempéries des ſaiſons.

Les fievres épidémiques ſont intermittentes ou continues. Les tierces, les quartes, les fievres de jour, celles de nuit, les fievres errantes ſont de la premiere claſſe. Les ardentes, les phrénétiques, les hémitritées, & toutes celles qui n'ont point une entiere intermiſſion, auxquelles Hippocrate conſerve le nom générique de continues, forment la ſeconde. La maniere dont Galien explique la génération de ces fievres, eſt ſimple. Chaque fievre reconnoît pour cauſe matérielle une ou pluſieurs humeurs dominantes & viciées. Les quotidiennes ſont cauſées par la pituite ; les tierces par la bile ; les quartes par l'humeur atrabilaire. Quant aux continues, les ardentes ſont cauſées par

la

la bile, lorſque ſes principaux foyers ſont le foie & le ventricule : les phrénéſies, lorſque l'humeur bilieuſe ſe porte vers la tête. Les hémitritées reconnoiſſent diverſes humeurs altérées, dont les mouvemens inégaux cauſent la différence des paroxyſmes. Or connoiſſant les humeurs qui dominent dans chaque ſaiſon, & comment les intempéries de l'air peuvent en augmenter ou diminuer la quantité, en exciter ou ſupprimer l'excrétion ; connoiſſant d'ailleurs les divers tempéramens, le genre de vie, il ne paroît pas difficile de prévoir les fievres qui naîtront, & d'en expliquer les cauſes. Nous voyons que les intermittentes, dont il n'eſt fait mention que dans la ſeconde & quatriéme conſtitution, dûrent leur naiſſance à la tranſpiration ſupprimée par l'humidité de ces conſtitutions. Nous voyons auſſi que les quotidiennes, qui reconnoiſſent la pituite pour cauſe, devoient être plus fréquentes que les autres intermittentes dans cette deuxiéme conſtitution, à cauſe de l'humidité & du froid ; que leur durée devoit être plus grande ; que les tierces devoient être plus nombreuſes que les

ardentes, parce que la tranſpiration long-temps ſupprimée avoit accumulé beaucoup de bile à l'habitude du corps dans les tempéramens bilieux : tandis que les viſceres, tels que le foie & l'eſtomac n'avoient point éprouvé une impreſſion de chaleur aſſez conſidérable pour la production des ardentes.

I V.

Des fievres continues épidémiques.

Les fievres continues des conſtitutions épidémiques peuvent ſe réduire à deux genres principaux ; les ardentes & celles auxquelles Hippocrate a conſervé le nom générique de continues. Il eſt néceſſaire de ſe faire une juſte idée de ces deux genres de fievre. La méthode employée dans leur deſcription n'eſt pas tout-à-fait la même. Elle peut ſervir à en faire connoître les différences. Hippocrate n'a pas jugé convenable d'établir leurs ſymptômes pathognomoniques ; parce que ce ne ſont point les noms des maladies qui doivent guider le Médecin ; mais les mouvemens de l'humeur ſubtile & les ſignes de crudité & de coction. Les maladies ne ſont point

des êtres idéaux auxquels on puiſſe appliquer commodément des définitions qui contiennent le genre & la différence. Galien veut que la ſoif perpétuelle & une chaleur brûlante accompagne néceſſairement les fievres ardentes. Mais celles de la quatriéme conſtitution n'avoient pas ces conditions. Il n'accorde point le nom de fievre ardente à celles de la troiſiéme à cauſe de la légereté de leurs ſymptômes. De pareilles diſtinctions embarraſſent plus qu'elles n'éclairent. Il eſt néceſſaire de réduire à peu d'eſpeces les maladies & de ſimplifier la nomenclature. L'ardeur & l'embraſement ont fait appeller certaines fievres πῦρ feu ou fievre ardente. Hippocrate a conſervé les noms vulgaires, qui ſont toujours fondés ſur les apparences. Dans les continues la marche plus uniforme & plus rallentie a décidé de la dénomination. Nous reviendrons ci-après aux principales différences de ces deux ſortes de fievres.

V.

Diviſion des fievres épidémiques en bénignes & malignes.

Etabliſſons d'abord la ſignification

des termes. Nous avons dit que l'*euſtathie* ou l'*eucriſie* conſtituoient l'état légitime, par conſéquent la bénignité. Les conditions oppoſées forment donc l'état de la malignité. Les fievres, qui enlevent un grand nombre de malades, ſont malignes. Celles qui n'en enlevent aucun ou très-peu ſont ici appellées bénignes. Les fievres ardentes de la premiére & ſeconde conſtitutions furent bénignes. Elles ont été malignes dans la troiſiéme & quatriéme. Ainſi Hippocrate nous donne les occaſions d'obſerver la méthode dans les circonſtances principales.

V I.

Deſcription des fievres ardentes bénignes.

Dans les fievres ardentes de la premiére conſtitution qui furent les plus réguliéres, Hippocrate ſe contente d'obſerver qu'elles étoient en petit nombre & que *l'euſtathie* étoit parfaite πάντη εὐστάθεες, qu'il y eut peu d'hémorrhagies. Dans les ardentes de la 2e conſtit. il obſerve que, de toutes les fievres de cette conſtit. celles-ci furent les plus bénignes; qu'il y eut très-peu de malades; que les hémorrhagies furent rares & mo-

diques; qu'il n'y eut point de délire; & que tous les ſymptômes étoient modérés; qu'elles ſe terminoient au dix-ſeptiéme en comptant les jours d'intermiſſion; que perſonne n'en mourut; & qu'il n'y eut point de phrénétique. Il n'obſerve point dans ces derniéres quoique bénignes une parfaite *euſtathie*, ſans doute à cauſe que ces fievres ſe décompoſoient vers la fin en intermittentes. Elles dégénéroient, pour ainſi dire, & leur nature étoit altérée par la conſtitution. Ainſi la rareté, la modicité des hémorrhagies, point de délire & tous ſimptômes modérés caractériſent les fievres ardentes épidémiques les plus bénignes.

VII.

Deſcription des fievres continues bénignes.

Dans les ardentes bénignes Hippocrate conſidére les hémorrhagies, le délire, les jours de criſe ſans faire mention des déjections, des urines; dans les continues bénignes il conſidére les déjections, les urines, les ſueurs, les jours de jugement, & nullement le délire ni les hémorrhagies. Les ardentes aux-

quelles il faut joindre les phrénétiques renferment tout ce qu'il y a de plus aigu dans les fievres & manifeſtent davantage la violence des efforts de la nature. Dans les continues ces efforts ſont plus rallentis & ſe font à plus de repriſes. Dans les unes l'humeur morbifique plus active gagne les parties ſupérieures : dans les autres elle eſt plus lourde, plus froide, plus réfractaire; l'orgaſme eſt moins ſenſible. Ici la violence des criſes eſt plus à craindre, là le défaut de criſes eſt plus ordinaire. En un mot, les fievres ardentes contraſtent avec les continues & toutes deux réunies, comprennent toutes les fievres épidémiques.

VIII.

Deſcription des fievres ardentes malignes.

Dans les fievres ardentes bénignes de la troiſiéme conſtitution, ſans entrer dans une deſcription détaillée, & ſuppoſant toujours l'état légitime connu, Hippocrate obſerve ſeulement la variété des mouvemens de l'humeur morbifique ſuivant le tempérament, l'âge & le ſexe. Il remarque, par exemple, que tous ceux qui eurent des hémorrhagies

avec les conditions requiſes furent guéris ; que ceux qui n'en avoient point furent attaqués de friſſon vers le temps du jugement & ſuerent ; que quelques-uns devinrent ictériques le ſixiéme jour ; & qu'ils furent enſuite purgés par les urines ou le flux de ventre, ou des hémorrhagies ; & que la plûpart de ceux qui n'eurent point d'hémorrhagies, périrent ; que quelquefois au lieu d'hémorrhagie il ſe formoit des parotides, dont la diſparition étoit ſuivie de douleurs aux hanches, d'urines tenues, & enfin d'hémorrhagie du nez. Il détaille enſuite les différentes criſes, auxquelles les perſonnes du ſexe étoient ſujettes, les accidens qui ſurvenoient aux femmes enceintes, enfin les qualités des urines & des déjections dans la plûpart de ces maladies. Mais lorſqu'il s'agit des fievres ardentes malignes, il n'oublie aucun des ſymptômes pernicieux dont elles étoient accompagnées. » On reconnoiſſoit aux ſignes ſuivans » celles qui devoient être funeſtes. Il y » avoit fievre aiguë, petit friſſon, in- » ſomnie, anxiété, ſoif, nauſée, petite » ſueur au front & aux clavicules. Au- » cun ne ſua de tout le corps. Ils extra- » vaguoient beaucoup. La frayeur & le

» découragement s'emparoient d'eux.
» Les extrémités étoient froides : les
» mains encore plus que les pieds. Les
» redoublemens arrivoient à jours pairs.
» le quatriéme étoit le plus fâcheux.
» Beaucoup de ſueurs froides. La cha-
» leur ne revenoit point aux extrémités,
» elles étoient livides & froides. Point
» de ſoif, des urines noires, modiques
» & tenues : les déjections ſupprimées :
» point d'hémorrhagie ; ſeulement il
» tomboit quelques gouttes de ſang des
» narines. Il n'y avoit point de rechûtes
» dans ces maladies. Ils mourroient le
» ſixiéme jour dans les ſueurs. Dans
» la quatriéme conſtitution, ils étoient
» comateux dès le commencement avec
» nauſée, horreur, fievre aiguë, peu
» de ſoif, point de délire. Les hémor-
» rhagies étoient trop modiques. La
» plûpart avoient des redoublemens en
» jours pairs. Ces redoublemens étoient
» remarquables par l'oubli, la défail-
» lance, l'aphonie. Les extrémités des
» pieds & des mains toujours froides,
» ſur-tout dans les redoublemens. La
» chaleur ne revenoit que lentement
» & imparfaitement. Ils recouvroient
» alors la connoiſſance & la parole. Ils
» étoient ou perpétuellement aſſoupis

» ſans un vrai ſommeil ou dans des
» inſomnies laborieuſes. La plûpart
» avoient un flux d'humeurs crues, te-
» nues. Les déjections étoient fréquen-
» tes. Les urines copieuſes, crues, te-
» nues, ſans rien de critique ni d'avan-
» tageux. D'ailleurs on n'obſervoit au-
» cun autre ſigne décrétoire. Point d'hé-
» morrhagie convenable ni aucun autre
» ſorte de métaſtaſe critique. Ils mour-
» roient à jours incertains, communé-
» ment vers le jour du jugement, quel-
» ques-uns après une aphonie de longue
» durée. Beaucoup dans les ſueurs. »

Les continues de la deuxiéme conſti-tution n'offroient point de ſubdiviſions par leur maniere de ſe terminer heu-reuſement. La ſtrangurie étoit le ſeul ſigne de guériſon. Le défaut d'appétit & même l'averſion conſtante pour tou-tes ſortes d'alimens étoit le ſigne le plus funeſte. Mais la longue durée de ces fie-vres, dans des ſujets de tempérament différent, emportoit néceſſairement une grande inégalité dans les ſymptô-mes & dans la maniere dont ils ſe ſuc-cédoient. Les diverſes métaſtaſes aux-qu'elles ces fievres étoient ſujettes en ſont une preuve. Il n'étoit donc pas poſ-ſible de les décrire de la même maniere

que les ardentes. L'artifice dont Hippocrate s'eſt ſervi, & qui ſe retrouve dans toutes ſes deſcriptions de continues, conſiſte à donner l'hiſtoire de chaque ſymptôme, au lieu que dans les ardentes c'eſt l'hiſtoire de la maladie. *Voyez* la deſcription ſuivante.

IX.

Deſcription des fievres continues malignes.

» Il y avoit auſſi des fievres tout-à-
» fait continues. Leurs paroxyſmes ſui-
» voient l'ordre des tierces : un jour foi-
» ble & rallenti, celui du lendemain
» étoit beaucoup plus fort. Ces fievres
» étoient les plus violentes, les plus
» longues & les plus fâcheuſes de tou-
» tes celles de cette conſtitution. Modé-
» rées dans le commencement elles al-
» loient toujours en augmentant, re-
» doublant aux jours critiques & deve-
» noient pires qu'auparavant. Elles di-
» minuoient un peu, & de rechef la
» rémiſſion étoit ſuivie de plus violens
» redoublemens à jours critiques, &
» d'un danger plus manifeſte. Dans
» toutes ces fievres les friſſons étoient

» vagues & irréguliers, mais moins fré-
» quens & plus petits que dans les au-
» tres. Beaucoup de ſueurs mais très-
» modiques en comparaiſon des autres
» fievres : & loin de ſoulager elles
» étoient préjudiciables. Le froid des
» extrémités étoit conſidérable. La cha-
» leur revenoit difficilement. L'inſom-
» nie n'étoit pas complette. Mais il y
» avoit ſur-tout dans ces fievres-ci de l'aſ-
» ſoupiſſement. Le flux de ventre, qui
» étoit commun dans toutes les maladies,
» étoit beaucoup plus fâcheux dans celles-
» ci. Les urines étoient ou tenues, crues,
» ſans couleur & parvenoient après un
» long temps à quelque dégré de coc-
» tion ; ou elles étoient épaiſſes, mais
» troubles ſans ſédiment & ſans coc-
» tion, ou modiques, vicieuſes & avec
» un ſédiment crud. La toux ſurvenoit
» & n'apportoit aucun changement à
» l'état du malade. La plûpart de ces
» ſymptômes étoient de longue durée,
» fâcheux, irréguliers, erratiques, &
» ne ſe jugeoient pas tant dans les cas
» mortels que dans ceux qui ſe termi-
» noient par la guériſon. Lorſqu'ils ceſ-
» ſoient, ce n'étoit que pour peu de
» temps. Quelques-uns néanmoins fu-
» rent jugés, mais en petit nombre : &

» la criſe la plus prompte arriva au
» quatre-vingtiéme. Quelques-uns de
» ces derniers eurent des rechûtes &
» pluſieurs d'entr'eux étoient encore
» malades durant l'hyver. Dans la plû-
» part la maladie ſe termina ſans criſe.
» Et cet état fut commun à ceux qui eu-
» rent le bonheur de guérir, & à ceux
» qui moururent.

» Ces maladies étoient ſujettes à
» beaucoup d'*acriſies* & de pluſieurs ſor-
» tes. Le ſigne le plus grave & le plus
» mauvais étoit l'averſion pour toute
» ſorte d'alimens. Ce ſigne avoit lieu,
» ſur-tout dans ceux dont les autres
» ſymptômes étoient mauvais. La ſoif
» n'étoit point conſidérable. En conſé-
» quence de la longue durée des ſouf-
» frances & de l'exténuation, il ſe for-
» moit des apoſtaſes, ou trop grandes re-
» lativement aux forces des malades, ou
» trop modiques pour être de quelque
» utilité, & le prompt reflux des hu-
» meurs rendoit la maladie pire qu'au-
» paravant. Ces apoſtaſes étoient des
» dyſſenteries, des teneſmes, des lien-
» teries, des flux. Quelques-uns devin-
» rent hydropiques avec ou ſans les af-
» fections ſuſdites. Lorſque quelqu'une
» de ces apoſtaſes ſe faiſoit avec violen-

» ce, le malade étoit enlevé tout-à-
» coup. Lorſqu'elle étoit trop modique,
» elle n'étoit d'aucune utilité. Tels fu-
» rent de petits exanthêmes qui ne for-
» moient point de dépôts proportion-
» nés à la grandeur du mal, & qui diſ-
» paroiſſoient tout auſſi-tôt, ou des paro-
» tides qui diſparoiſſoient ſans ſignes
» de ſolution. Dans quelques-uns l'hu-
» meur ſe dépoſoit aux articulations &
» ſur-tout à l'iſchion. Rarement le dépôt
» étoit critique. Les malades retom-
» boient dans leur premier état. Ces ma-
» ladies étoient funeſtes à beaucoup de
» perſonnes; mais ſur-tout aux enfans ſe-
» vrés, à ceux de l'âge de huit à dix ans
» & juſqu'à l'âge de puberté. On obſer-
» voit dans ceux de cette claſſe une com-
» plication des derniers ſymptômes
» avec les précédens, qui eurent ſou-
» vent lieu dans les autres âges, ſans être
» compliqués avec ces derniers. La
» ſtrangurie étoit l'unique ſigne ſalu-
» taire, celui auquel beaucoup de ceux
» qui étoient dans le plus grand péril
» dûrent leur ſalut, lorſque l'apoſtaſe
» ſe fit par cette voie. Elle fut obſervée
» dans la plûpart des malades & ſur-
» tout dans ceux des âges que je viens
» d'indiquer. Il ſe faiſoit alors tout-à-

» coup un grand changement. Les flux » du plus mauvais caractere ceſſoient » incontinent. Les malades recouvroient » l'appétit pour toute ſorte d'alimens » & la fievre ſe calmoit. Mais la ſtran- » gurie duroit long-temps & faiſoit » beaucoup ſouffrir. Les urines étoient » copieuſes, épaiſſes, variées, rouges, » purulentes & cauſoient de grandes » douleurs. Tous ceux qui furent dans » ce cas guérirent, & je ne ſçache pas » qu'il en ſoit mort un ſeul.

Dans les fievres ardentes malignes, l'évenement eſt annoncé dès les premiers jours par le concours & la ſucceſſion rapide des ſignes funeſtes. Dans les continues c'eſt plutôt la perſévérance d'un ou de pluſieurs ſignes funeſtes; les autres étant également communs aux maladies ſuivies de la guériſon & à celles qui ſont terminées par la mort.

X.

Des principaux pathêmes ou ſymptômes des fievres ardentes & continues.

Suivant les deſcriptions que je viens d'extraire des conſtitutions épidémiques, il eſt viſible que les principaux

ſymptômes obſervés dans les fievres par Hippocrate, ſe réduiſent aux ſuivans.

1°. Les paroxyſmes.

2°. Le froid, l'horreur, le friſſon, la chaleur & les ſueurs.

3°. Le ſommeil & la veille.

4°. Les déjections & les urines.

5°. La toux & les crachats.

6°. Le dégoût, la naufée, la ſoif & l'*adipſie*.

7°. Le délire & la fureur.

8°. Les apoſtaſes.

9°. Les criſes ou *acriſies*.

10°. Les rechûtes.

11°. Les ſignes funeſtes & les ſignes ſalutaires.

1°.

Des Paroxyſmes.

Dans les fiévres ardentes & continues malignes des conſtitutions épidémiques, ainſi que dans les quarante-deux hiſtoires, Hippocrate obſerve les paroxyſmes & les ſymptômes qui les accompagnent. Ce n'eſt point ici le lieu d'expliquer les cauſes de ces périodes & de leurs différences. Galien en a traité au chapitre II. *des differences des fie-*

vres. Je ne me propoſe que d'indiquer la maniere d'obſerver d'Hippocrate & la liaiſon des faits avec les cauſes météorologiques. Les ardentes ont leurs paroxyſmes à jours pairs ou impairs. Lorſque le premier accès eſt dans toute ſa force dès le 1 r jour & qu'il finit dans le ſecond, le ſecond redoublement ou paroxyſme arrive dans le troiſiéme, & ainſi de ſuite : & alors les paroxyſmes ſont à jours impairs. Si le premier accès n'arrive à ſon plus haut dégré que le ſecond jour, ce qui dénote une humeur plus tenace & plus réfractaire, les paroxyſmes arrivent à jours pairs & ainſi de ſuite. Ainſi deux conſtitutions, quoique douées d'intempéries oppoſées produiſent des ardentes avec des paroxyſmes ſemblables quant au retour. Telles étoient les ardentes de la troiſiéme & de la quatriéme, dont les paroxyſmes revenoient à jours pairs. Pareillement deux conſtitutions oppoſées, telles que la premiére & la ſeconde, ont produit des hémitritées, dont les accès étoient alternativement modérés & violens. Il n'en eſt pas de même du nombre des paroxyſmes & de leurs rapports entr'eux. Ceux des ardentes de la troiſiéme, enlevoient les malades dès

le ſixiéme jour, c'eſt à-dire, au troiſiéme paroxyſme. La ſéchereſſe avoit été grande pendant la plus grande partie de l'année. Mais ceux de la quatriéme n'avoient point un nombre déterminé de paroxyſmes. La mort arrivoit à jours incertains. Pluſieurs étoient longtemps malades. L'humidité de cette conſtitution augmentoit la durée des fiévres & par conſéquent le nombre des paroxyſmes. *Imbribus aſſiduis febres longæ ..... per ſqualores morbi acuti.* Les paroxyſmes ont des rapports de grandeur entr'eux. Dans les ardentes de la troiſiéme, le paroxyſme du quatriéme étoit fort laborieux & la mort arrivoit le ſixiéme. Il n'y avoit que trois paroxyſmes qui formoient une progeſſion en croiſſant. Dans la quatriéme point de rapport manifeſte entre les paroxyſmes; la mort arrivoit à jours incertains. Dans les continues de la ſeconde, les accès étoient alternativement modérés & violens. Ils alloient en augmentant aux jours critiques. Il y avoit enſuite quelque rémiſſion. Et derechef ils étoient beaucoup plus conſidérables ; & le malade empiroit. Les continues des conſtitutions froides & humides étant néceſſairement de longue durée, l'alter-

native des accès eſt néceſſaire à cauſe de la durée, *l'acuité* d'une fievre mortelle eſt en raiſon inverſe de ſa durée, *cæteris paribus*.

Les principaux ſymptômes des paroxyſmes reſſortiſſent de même aux vices des conſtitutions. Dans les paroxyſmes des ardentes de la troiſieme, la crainte, la triſteſſe, le découragement étoient conformes au caractere mélancholique de cette conſtitution. L'oubli, la défaillance, l'aphonie des ardentes de la quatrieme, quadrent avec les aphoriſmes ſur les conſtitutions méridionales.

2°.

Le réfroidiſſement, l'horreur, le friſſon, la chaleur & la ſueur.

Hippocrate obſerve le refroidiſſement des extrêmités, ſon degré, ſa durée. Le rétabliſſement imparfait ou nul de la chaleur. Et ces ſymptômes ſe retrouvent dans les fievres ardentes & continues des quatre conſtitutions.

Il y a pareillement horreur ou friſſon dans toutes les fievres malignes des conſtitutions. Le premier eut lieu dans les fievres de la premiere & qua-

trieme conſtitutions, dans leſquelles les vents méridionaux avoient dominé : le ſecond, dans celles de la ſeconde & troiſieme, qui étoient boréales. Galien dit que l'horreur eſt un degré de friſſon. *Horroris affectus cum in motum agitur concutientem rigorem efficiet. Hæc namque omnia ex mordacibus excrementis oriuntur. Differunt inter ſe tum excrementorum multitudine tum motu. Præterea quod excrementorum aliâ fine magis mordacia, alia minus.* Hippocrate dit que les vents du nord cauſent des horreurs, Φρικώδεες : & il ajoûte que lorſqu'ils auront dominé, on obſervera ce ſymptôme dans les maladies. Dans les conſtitutions boréales au lieu d'horreurs, il y a des friſſons. Mais dans celles qui ſont méridionales, il n'y a qu'une ſimple horreur, dont il n'aſſigne pas le degré, puiſqu'elle eſt elle-même un premier degré de friſſon. Mais il indique la multitude & les rapports des friſſons, ſur-tout dans les fievres de la ſeconde conſtitution.

Les ſueurs ne reſſortiſſent pas moins aux intempéries des conſtitutions. Dans les conſtitutions ſéches les fievres n'ont que de petites ſueurs, (*voyez* les continues de la premiere) ou des ſueurs

partielles. (*Voyez* les fievres des phthiſiques de la même conſtitution.) Les ardentes malignes de la troiſieme n'avoient pareillement que des ſueurs modiques dans le commencement, & des ſueurs froides vers la fin. Mais dans les continues de la ſeconde les ſueurs étoient fréquentes. Il y avoit dans tous les corps une humidité conſidérable, πᾶσι ταὐτόθεν πίλυς ὁ πλάδος. Dans les ardentes de la quatrieme beaucoup mouroient dans les ſueurs. Dans les autres tant intermittentes que continues, il y avoit des ſueurs non critiques; mais dans les ſueurs des phthiſiques, il y avoit quantité de ſueurs hors de ſaiſon, ἀκαιροι, froides & continuelles. Mais il faut remarquer que chaque ſymptôme peut avoir plus ou moins de conformité avec les intempéries des ſaiſons, ſuivant les routes que prennent les humeurs. Ainſi dans les ardentes & dans toutes les maladies dangereuſes de la quatrieme, le flux de ventre étoit la principale voie par laquelle ſe précipitoient les humeurs. Les ſueurs par conſéquent, portoient moins que les déjections, les caracteres de la conſtitution.

3°.

L'insomnie, l'assoupissement, la léthargie.

On conçoit aisément comment ces symptômes sont produits par les constitutions. Galien à l'aphor. iij, sect. ij, dit *somnus fit refrigerato cerebro, quæ refrigeratio, si ipsa vehemens cum humiditate mista fuerit, morbos lethargicos; si cum siccitate vocatas καταλήψεις, id est, vigilantem sensûs stuporem committere solet. Similiter vigiliæ fiunt propter sensificæ partis caliditatem, quæ vel solâ intemperie vel bilioso redundante humore orta nataque sit.* Il est donc nécessaire que ces fonctions soient lésées par les intempéries des saisons.

4°.

Les urines & les déjections.

Dans les ardentes de la troisieme, les urines étoient noires, tenues, & en petite quantité; le ventre resserré. *Aquilonia tempestas alvos indurat, urinam supprimit.... cum sic invaluerit, ejusmodi in morbis expectanda sunt.* Mais

dans la quatrieme les déjections étoient crues, tenues, copieuſes, les urines abondantes & ſurpaſſoient beaucoup la boiſſon. *Status auſtrini alvos humectant.* Pareillement dans la premiere, dans laquelle la ſéchereſſe & les vents du ſud dominoient, les urines des phthiſiques étoient tenues, crues, décolorées & en petite quantité ; ou épaiſſes avec peu de ſédiment, mal conditionné, crud & hors de ſaiſon. Il y avoit en même temps flux d'humeurs bilieuſes, modiques, pures, tenues & mordicantes. Dans la deuxieme le flux de ventre qui étoit commun & fâcheux dans toutes les maladies de cette conſtitution, l'étoit beaucoup davantage dans les fievres continues. La plûpart avoient des urines ou tenues, crues & décolorées, & qui ne parvenoient que fort tard à quelque degré de coction ; ou elles étoient épaiſſes mais troubles, ſans ſédiment & ſans coction ; ou modiques, vitieuſes & avec un ſédiment crud. Il faut obſerver encore ici premierement, que le flux de ventre enlevoit la plus grande partie des humidités. En ſecond lieu, que durant cette conſtitution, quoiqu'humide, les vents ſeptentrionaux avoient dominé; *aquilonia tempeſtas uri-*

nam ſupprimit. Cette conſtitution n'étoit donc pas auſſi propre que la quatrieme à procurer tout à la fois des déjections copieuſes & des urines abondantes.

5°.

La toux & les crachats.

Ces ſymptômes eurent lieu dans les fievres des phthiſiques & dans les continues de la premiere & ſeconde conſtitution. Il n'en eſt pas queſtion dans les ardentes & les phrénéſies. Si les conſtitutions ſont chaudes & ſeches comme la premiere, l'humeur qui cauſe la toux ſera en petite quantité, âcre & mordicante. Les crachats petits, épais & difficiles à expectorer ; la gorge douloureuſe avec rougeur & inflammation. Mais l'humidité jointe à la chaleur, produit des phthiſies dans leſquelles la toux & les crachats ſont copieux & liquides, l'expectoration peu pénible, le mal de gorge médiocre, la diſtillation de cerveau peu âcre & peu ſalée, les humeurs viſqueuſes, blanches, liquides & écumeuſes. *Voyez* la quatrieme conſtitution.

6°.

Le dégoût, la nauſée, la ſoif & l'adipſie.

Le dégoût, ou l'averſion générale pour toute ſorte d'alimens, eſt regardé par Hippocrate comme le ſigne le plus funeſte des continues de la ſeconde conſtitution & des phthiſies de la quatrieme. Galien fait mention dans ſes épidémies d'une peſte qui arriva de ſon temps, dans laquelle grand nombre de malades aimoient mieux mourir que de prendre des alimens. Les plus vigoureux ſe ſauverent en ſurmontant cette averſion. C'eſt ſur-tout dans la ſeconde & dans la quatrieme conſtitution que ce ſymptôme eut lieu. Plus les conſtitutions ſont oppoſées à la coction des humeurs plus elles favoriſent ce dangereux ſymptôme dans les continues. Les conſtitutions trop humides ſont donc les plus propres à entretenir l'*apoſitie* ou à cauſer la *ſitophobie*. Il eſt vrai que dans les phthiſies de la premiere conſtitution, ce ſymptôme fut obſervé. Mais Galien l'attribue à une partie de l'humeur qui deſcend dans l'eſtomac. Car les autres fievres de cette

conſtitution

conſtitution n'ôtoient point l'appétit aux malades, & les alimens ne leur faiſoient aucun préjudice.

Dans les ardentes l'aſſodie ou les nauſées tiennent lieu de dégoût ou d'averſion pour les alimens.

La ſoif paroît plus propre aux maladies des conſtitutions ſéches. Hippocrate l'obſerve dans le premier période des ardentes de la troiſieme conſtitution. Dans les conſtitutions humides elle eſt ordinairement médiocre.

7°.

Le délire & la fureur.

Delirium febrium ardentium peculiare eſt, dit Galien dans ſon commentaire ſur le premier livre des Maladies Populaires, & nous remarquons qu'Hippocrate ne fait jamais mention de fievres ardentes, qu'il ne déclare s'il y avoit délire & la grandeur de ce ſymptôme. Les ſucs chauds & bilieux, âcres & mordicans, tels que la bile jaune l'humeur atrabilaire, lorſqu'ils abondent dans le ſang, & ſe portent à la tête, excitent le délire dont les différences ſont marquées dans les quarante-

deux hiſtoires. Dans les conſtitutions froides & humides, il n'eſt point queſtion de délire, ni dans les ardentes, ni dans les continues. Hippocrate dit même expreſſément, qu'il n'y en avoit point dans les ardentes de la ſeconde, quoique ce ſymptôme leur ſoit propre. Il ne dit pas la même choſe des ardentes de la premiere ; mais ſeulement qu'elles étoient bien réglées & légitimes. Ce qui n'exclud point, mais ſuppoſe au contraire un délire modéré. Mais dans celles de la troiſieme, il déclare qu'il y avoit du délire qui conſiſtoit en propos extravagans, frayeurs, découragement. Cette conſtitution fut froide & ſéche juſqu'à la canicule, & enſuite très-brûlante juſqu'au lever d'Arcturus. Dans la quatrieme Hippocrate obſerve encore qu'il n'y avoit point de délire dans les ardentes, quoique ces fievres fuſſent très-malignes. C'étoit un état comateux, de l'oubli & de la défaillance dans les paroxyſmes. Le délire dans les maladies épidémiques a donc un rapport néceſſaire avec les cauſes météorologiques. Nous voyons que les phrénéſies ſe moulent pareillement ſur les conſtitutions. Hippocrate obſerve dans celles de la qua-

trieme, qu'au lieu de manie ou fureur, les malades tomboient dans un état léthargique.

8°.

Les Apoſtaſes.

Le changement d'une maladie en une autre, lorſqu'une fievre continue, par exemple, ſe change en fievre quarte, eſt appellée *apoſtaſe*. Voyez la ſeconde conſtitution. Le même auteur appelle encore apoſtaſe le déplacement de l'humeur morbifique, ſoit qu'il produiſe des évacuations comme la diarrhée, la dyſenterie, les hémorrhagies & la ſuppuration ; ſoit qu'il ſoit ſuivi de tumeurs, douleurs, exanthêmes, parotides, &c. Ces apoſtaſes ſont bénignes ou malignes : bénignes, lorſqu'elles jugent la maladie : malignes, lorſqu'elles rendent la maladie pire qu'auparavant. Dans ce dernier cas, elles ſont ou trop fortes pour être ſupportées facilement, ou trop modiques, vû la grandeur du mal. Les conſtitutions froides & humides cauſent des apoſtaſes malignes, l'humidité & le froid ſont oppoſés à la coction des humeurs ; d'où ſuit la

longueur des maladies & des ſouffrances, la fonte ou la colliquation des corps, auxquelles Hippocrate rapporte les apoſtaſes de la ſeconde conſtitution. La quatrieme, dont la chaleur & l'humidité étoient exceſſives, produiſoit auſſi des apoſtaſes malignes. Les maladies étoient longues, dit Hippocrate, parce que les apoſtaſes n'étoient point critiques. Il n'y eut point d'apoſtaſes malignes dans les maladies de la premiere & de la troiſieme par des raiſons oppoſées.

9°.

Les criſes, l'acriſie ou la dyſcriſie.

Il y a différentes ſortes de criſes, des criſes complettes, des criſes incomplettes ou imparfaites. Les quarante-deux hiſtoires ſont pleines de ces criſes, dans leſquelles la fievre ceſſe & reparoît quelques jours après. Hippocrate donne encore le nom de criſe à la ceſſation d'un ou de pluſieurs ſymptômes ou accidents graves. Car tout ce qui conſtitue les fievres peut être jugé ſucceſſivement juſqu'à la criſe finale, & c'eſt une ſuite de ce que les criſes ſe

ſont par apoſtaſes, comme nous venons de voir. L'attention d'Hippocrate ſur les criſes eſt ſoutenue dans toutes les conſtitutions. Elles eurent lieu dans les continues de la premiere qui ſe terminoient au vingtiéme, au quarantiéme ou au quatre-vingtiéme : dans les ardentes de la deuxiéme qui ſe terminoient au dix-ſeptiéme ; & dans les tierces de cette même conſtitution qui ne paſſoient pas ſept accès ; dans les ardentes de la troiſiéme, qui ſe jugeoient d'abord au dix-ſeptiéme, puis au onziéme ; enfin, dans quelques continues de la quatriéme, qui duroient juſqu'au quatre-vingtiéme. Mais les continues de la deuxiéme, & preſque toutes les maladies de la quatriéme étoient *acritiques ou dyſcritiques*. L'humidité, dominant dans ces deux conſtitutions, s'oppoſoit à la coction préalablement néceſſaire dans la criſe complette. Ainſi les faits conſignés dans les écrits d'Hippoctate ſont tout à fait conformes aux cauſes météorologiques. Et les *acriſies & dyſcriſies* ſi fréquentes dans nos climats, ſont une ſuite de l'inconſtance des ſaiſons, de la grande humidité, de la diverſité des tempéramens.

10°.

Les Rechûtes.

L'euſtathie & *l'eucriſie* des maladies excluent les rechûtes. Elles doivent donc être fréquentes dans les conſtitutions épidémiques. Effectivement elles furent communes dans les trois premieres. Cependant elles ſuppoſent un jugement qui précéde la rechûte, c'eſt pourquoi elles n'eurent pas lieu dans la quatriéme & moins dans la deuxiéme que dans les deux autres.

11°.

Les ſignes funeſtes & les ſignes favorables.

L'averſion conſtante pour toute ſorte d'alimens étoit le plus mauvais ſymptôme des continues de la deuxiéme conſtitution. Ainſi que des phthiſies & en général des maladies de la quatriéme. La ſtrangurie étoit au contraire le meilleur & le plus ſûr. Dans les ardentes de la troiſiéme, Hippocrate compte quatre ſignes favorables, l'hémorrhagie avec les conditions requiſes, l'urine

abondante avec un ſédiment louable & copieux, un flux bilieux & la dyſenterie. Dans les érésipeles de la quatriéme, la ſuppuration étoit le ſigne le plus avantageux. Enſuite le flux de ventre & les urines louables. Il n'eſt pas néceſſaire de s'arrêter plus long-temps à démontrer les rapports de ces phénomenes avec les intempéries des ſaiſons. Ce que nous avons dit dans les articles précédens eſt plus que ſuffiſant.

12°.

Réflexion.

Hippocrate ne fait entrer dans les deſcriptions des fievres que les *pathémes* ou ſymptômes qui portent plus ſpécialement l'empreinte des ſaiſons. Les cauſes météorologies combinées avec l'âge, le tempérament, les diſpoſitions, le régime &c. multiplient les accidens des maladies. Il étoit donc néceſſaire d'exclure quantité de ſymptômes qui auroient rejetté dans les cas particuliers. Les conſtitutions épidémiques ne contiennent que l'hiſtoire générale des maladies. Ainſi il n'eſt point fait mention dans les deſ-

criptions des fievres, de l'état du pouls, de la reſpiration, de la tenſion des hypochondres, d'aucunes douleurs locales & mille autres accidens qui ſont rapportés dans les quarante-deux hiſtoires.

LES QUARANTE-DEUX *HISTOIRES* D'HIPPOCRATE.

INTRODUCTION.

» ON parvient à connoître les mala-
» dies en étudiant bien la nature
» humaine en général, & le tempéra-
» ment de chacun en particulier. La
» nature de la maladie, le malade, les
» choſes qu'on lui préſente, celui qui
» les lui préſente, doivent être pareille-
» ment connus. Nous devons encore
» obſerver la conſtitution générale de
» l'année, de l'état particulier de la
» ſaiſon, le lieu de l'habitation, les
» habitudes du malade, le régime, le
» genre de vie, l'âge, les diſcours, les
» mœurs, la taciturnité, l'imagination, le
» ſommeil, l'inſomnie, les rêves, quelque-
» fois les picotemens, le prurit & les lar-
» mes, les paroxyſmes, les déjections,
» les urines, les crachats, les vomiſſe-

» mens. On doit encore faire attention
» aux changemens qui ſe font d'une
» maladie en une autre, & les métaſta-
» ſes bonnes ou mauvaiſes, la ſueur,
» le réfroidiſſement, le friſſon, la
» toux, les éternuemens, les hoquets,
» la reſpiration, les rots, les vents, les
» hémorrhagies, les hémorrhoïdes.
» Tous ces ſignes & ce qui arrive en
» conſéquence de chacun d'eux doivent
» être examinés attentivement.

» Il y a des fievres continues. Il y en
» a dont les accès arrivent le jour &
» ceſſent la nuit. D'autres ſe font ſen-
» tir la nuit & ceſſent le jour. Il y a des
» fievres hémitritées, des tierces, des
» quartes, des quintes, des *ſepténaires*,
» des *novénaires*. Les maladies les plus
» graves ſont accompagnées de fievre
» continue. La quarte eſt de toute les
» fievres la moins dangereuſe. C'eſt
» auſſi la plus bénigne & la plus lon-
» gue. Elle préſerve de plus grandes ma-
» ladies. L'hémitritée eſt ſouvent com-
» pliquée avec les maladies aiguës, &
» cette fievre eſt la plus funeſte; elle ſe
» joint ſouvent à la phthiſie & aux ma-
» ladies longues. La fievre de nuit n'eſt
» pas fort dangereuſe, mais elle dure
» long-temps. Celle de jour eſt plus lon-

» gue encore, & ſe tourne quelquefois
» en phthiſie. La fievre dont les accès
» arrive tous les ſept jours eſt longue,
» mais n'eſt pas mortelle. Celle qui ne
» revient qu'au neuviéme eſt encore
» plus longue & ſans danger. La tierce
» exquiſe eſt jugée plus promptement
» & n'eſt pas mortelle. Celle dont les
» accès reviennent tous les cinquiémes
» jours eſt la pire de toutes, & ſoit
» qu'elle paroiſſe avant la phthiſie ou
» qu'elle ſurvienne à ceux qui en ſont
» attaqués, elle rend la maladie mor-
» telle.

» Toutes les fiévres tant continues
» qu'intermittentes ont leurs caracte-
» res, leurs états, & leurs paroxyſmes.
» La fievre continue, par exemple, eſt
» quelquefois dès ſon commencement
» dans toute ſa vigueur ; & alors c'eſt
» le temps le plus fâcheux de la mala-
» die. Mais vers la criſe & lors de la
» criſe elle s'affoiblit, quelquefois ſes
» commencemens ſont foibles & ſes
» progrès imperceptibles ; mais elle
» s'accroît chaque jour & redouble ; &
» à l'approche de la criſe, & lors de la
» criſe elle eſt à ſon plus haut période.
» Quelquefois enfin modérée dans ſon
» commencement, elle augmente &

» redouble juſqu'à ce qu'elle ſoit parve-
» nue à ſon plus haut dégré ; & ſe rallen-
» tit enſuite vers la criſe & dans le
» temps de la criſe. Toutes les fievres
» & toutes les maladies ſont ſujettes à
» ces divers mouvemens. Il faut ſçavoir
» les diſcerner pour preſcrire le régime.
» Il y a encore beaucoup d'autres ſignes
» ſemblables. Nous en avons parlé ail-
» leurs & nous en traiterons encore.
» C'eſt en ſçachant apprécier ces diffé-
» rentes choſes qu'on diſtingue les ma-
» ladies aiguës & mortelles de celles qui
» ne le ſont pas ; les cas où on peut
» donner des alimens, le temps, la
» quantité & la qualité.

» Les fievres, dont les redoublemens
» arrivent en jours pairs, ont leurs cri-
» ſes en jours pairs. Celles dont les re-
» doublemens ſe font ſentir en jours
» impairs ſont jugées dans les impairs.
» Le quatriéme jour eſt le premier des
» jours critiques pairs, puis le ſixiéme,
» le huitiéme & le dixiéme ; le quator-
» ziéme, le vingt-huitiéme, le tren-
» tiéme, le trente-quatriéme, le qua-
» rante-huitiéme, le ſoixantiéme, le
» quatre-vingtiéme & le centiéme. Par-
» mi les jours critiques impairs, le
» troiſiéme, le cinquiéme, le ſeptié-

» me, le neuviéme, le onziéme, le
» dix-ſeptiéme, le vingt-troiſiéme, le
» vingt-ſeptiéme, & le trente-uniéme.
» Les criſes, qui ſe font dans d'autres
» jours, annoncent des rechûtes & un
» état dangereux ; mais celles qui arri-
» vent aux jours indiqués, procure la
» ſanté ou la mort : & ſi ce ſont des
» métaſtaſes, elles ſont ou ſalutaires,
» ou funeſtes. Quant aux fievres errati-
» ques, quartes, quintes, &c. il faut
» compter leurs périodes.

PREMIER MALADE.

» Philiſcus s'allita dès le premier
» jour de ſa maladie ; il avoit une fie-
» vre aiguë avec ſueur ; la nuit fut la-
» borieuſe ; le deuxiéme jour il eut un
» redoublement ; un lavement le fit
» aller à la ſelle ; la nuit ſuivante
» fut tranquille ; le troiſiéme jour au
» matin & juſqu'à midi il paroiſſoit
» ſans fievre ; vers le ſoir il eut une
» fievre aiguë avec ſueur, ſoif, lan-
» gue ſéche, il rendit des urines
» noires. La nuit fut mauvaiſe ; il ne
» repoſa point ; l'eſprit fut tout-à-fait
» égaré. Au quatriéme jour il y eut re-

» doublement, les urines furent noi-
» res ; la nuit meilleure, les urines de
» meilleure couleur. Le cinquiéme vers
» le milieu du jour il coula des narines
» quelques gouttes de ſang noir. Les
» urines étoient inégales & variées ; on
» obſervoit des ſuſpenſions rondes, diſ-
» perſées, ſemblables à de l'humeur ſé-
» minale & qui ne dépoſoit point ; on lui
» mit un ſuppoſitoire qui fit ſortir des
» vents & peu d'excrémens ; la nuit fut
» fort laborieuſe ; il ne dormit preſque
» point, il parla beaucoup & avec dé-
» lire. Toutes les extrémités devinrent
» froides, la chaleur ne revenoit plus.
» Il rendit des urines noires, enſuite
» repoſa un peu. Vers le commence-
» ment du jour la parole lui manquant
» il eut des ſueurs froides ; les extrémi-
» tés devinrent livides, & le ſixiéme
» vers le milieu du jour il mourut ; du-
» rant tout le cours de ſa maladie la
» reſpiration avoit été entre-coupée, ra-
» re & grande ; la rate enflée & cir-
» conſcrite ; des ſueurs froides ; & des
» redoublemeus en jours pairs.

Commentaire de Galien.

La ſueur du premier jour ne fit point

ceſſer la fievre ; le redoublement arriva au deuxiéme, & le troiſiéme les urines étoient noires ; il y avoit donc lieu de juger dès le troiſiéme que la maladie ſeroit mortelle ſuivant cette regle, que *les décretoires qui ne jugent point, annoncent une maladie mortelle, ou d'un jugement difficile* ; mortelle, s'il ſurvient un ſigne funeſte ; d'un jugement difficile, ſi, au lieu d'un ſigne funeſte, il n'y a que des ſignes de crudité. Or, la ſoif, la ſéchereſſe de la langue, l'agitation, l'inſomnie, le délire, venoient à l'appui du prognoſtique... Dans les fievres aiguës, ſi le quatriéme a des ſignes auſſi graves que le troiſiéme, le jugement n'eſt pas éloigné. Il arrive à jours pairs ou impairs ſuivant l'ordre des redoublemens. Le ſang, qui coula des narines le cinquiéme & les ſueurs froides de la nuit ſuivante, déterminerent la criſe pour le ſixiéme.

DEUXIÉME MALADE.

» Après bien des fatigues, des excès
» de vin & des exercices immodérés,
» Silene fut attaqué de la fievre. Il eut
» d'abord mal aux reins avec peſanteur
» de tête & tenſion au cou. Le premier

» jour il rendit par les ſelles beaucoup
» de bile pure, écumeuſe, forte en
» couleur. Les urines furent noires, &
» dépoſerent un ſédiment noir. Il fut
» altéré. Sa langue devint ſéche : point
» de repos pendant la nuit. Le deuxié-
» me fievre aiguë : déjections plus abon-
» dantes, plus tenues, écumeuſes : uri-
» nes noires. La nuit fut mauvaiſe. Il
» n'avoit pas toute ſa connoiſſance. Le
» troiſiéme jour redoublement : tenſion
» aux hypochondres droit & gauche juſ-
» qu'à l'ombilic ſans dureté : déjections
» tenues & noirâtres : urines troubles &
» noirâtres : agitation pendant la nuit.
» Il parloit beaucoup, rioit, chantoit,
» & n'étoit plus maître de lui-même. Le
» quatriéme même état. Le cinquiéme
» excrémens purement bilieux, lui-
» ſans, gras, urines tenues, tranſpa-
» rentes. Il eut quelque connoiſſance.
» Le ſixiéme il ſua un peu de la tête. Les
» extrémités devinrent froides, livides :
» beaucoup d'agitation : il n'alla point à
» la ſelle : les urines s'arrêterent : la fie-
» vre étoit aiguë. Le ſeptiéme il étoit
» ſans parole : les extrémités reſterent
» froides, il n'urina point. Le huitiéme
» ſueur froide, univerſelle, ſuivie d'e-
» xanthêmes rouges, ronds, petits,

» puſtuleux qui ne vinrent point à ſup-
» puration : un ſuppoſitoire lui fit ren-
» dre avec effort quantité d'excrémens
» tenus, cruds : il urina avec douleur
» & cuiſſon : les extrémités recouvrerent
» un peu de chaleur : il eut des aſſoupiſ-
» ſemens momentanés & fut ſans pa-
» role : ſes urines furent tenues & tranſ-
» parentes. Le neuviéme même état. Le
» dixiéme on ne put lui faire prendre
» aucune boiſſon. Il étoit aſſoupi. Son
» ſommeil étoit fort léger : ſes déjec-
» tions comme les précédentes : ſes uri-
» nes copieuſes, épaiſſes avec un ſédi-
» ment blanc, ſemblable à de l'orge
» groſſiérement moulu. Les extrémités
» redevinrent froides. Le onziéme il
» mourut. Depuis le commencement
» juſqu'à la fin la reſpiration avoit été
» grande & rare : il éprouvoit des pal-
» pitations continuelles à l'hypochon-
» dre. Il étoit âgé d'environ vingt ans.

Commentaire de Galien.

Les ſymptômes du troiſiéme & du quatriéme jours indiquoient la mort au ſeptiéme, puiſque les redoublemens arrivoient en jours impairs ; auſſi s'en fallut-il peu que ce jour ne fût le

terme fatal. *Il perdit la parole*, dit Hippocrate, *la chaleur ne revint point aux extrémités ; il n'urina point.* Il auroit péri le neuviéme, ſi l'éruption qui parut au huitiéme, n'eût procuré l'expulſion d'une certaine quantité d'humeurs vicieuſes, & remis la criſe au jour décrétoire ſuivant ; nous devons donc imputer aux forces du ſujet, qui n'avoit que vingt ans, la réſiſtance juſqu'au onziéme.

La maladie étoit une inflammation au diaphragme, il y avoit, dit Hippocrate, *tenſion aux hypochondres ſans tumeur & ſans dureté*, parce que le diaphragme ſeul étoit enflammé. Car l'inflammation aux hypochondres eſt néceſſairement avec tumeur & tenſion.

La peſanteur de la tête ſignifioit l'abondance d'humeurs, dont elle étoit chargée, qui n'étoient que médiocrement chaudes & bilieuſes, puiſque le malade étoit aſſoupi ; s'il y avoit eu inſomnie jointe à la douleur des lombes & à la tenſion du cou, le malade ſeroit devenu phrénétique.

Silene devoit avoir acquis de longue main des diſpoſitions à la maladie qui le fit périr. Les cauſes indiquées au commencement de cette hiſtoire ne

pouvoient que produire une fievre éphémere, à moins qu'elles n'euſſent été long-temps continuées ; car alors les laſſitudes auroient accumulé des humeurs bilieuſes, & l'excès du vin, des crudités, qui jointes enſemble rendent les maladies très-graves.

TROISIÉME MALADE.

» Hérophon fut attaqué de fievre » aiguë. Dans les premiers jours de la » maladie il alloit difficilement à la » ſelle & ſes déjections étoient fort » modiques, enſuite elles devinrent » tenues, bilieuſes, abondantes ; il ne » dormoit point. Les urines étoient » noires & tenues. Le cinquiéme au » matin il éprouva de la ſurdité, il » eut un redoublement ; la rate s'en- » fla ; l'hypochondre fut tendu ; les » déjections modiques & noires : l'i- » magination bleſſée. Le ſixiéme il eut » du délire : il ſua pendant la nuit ; il » eut froid ; le délire perſiſta. Le ſep- » tiéme il eut un refroidiſſement ; il » fut altéré ; ſa connoiſſance n'étoit » pas entiere. Vers la nuit la connoiſ- » ſance lui revint ; il repoſa. Le hui- » tiéme la fievre augmenta ; la rate

» diminua ; la connoiſſance parfaite-
» ment rétablie ; il ſentit de la douleur
» à l'aîne gauche ; il s'y forma une tu-
» meur ; enſuite les douleurs deſcen-
» dirent dans les deux jambes ; la nuit
» fut bonne ; les urines mieux colorées,
» avec un ſédiment modique, blanc.
» Le neuviéme il ſua & fut jugé ; la
» fievre ceſſa. Cinq jours après la rate
» s'enfla de nouveau, la ſurdité revint.
» Le troiſiéme jour de la rechûte la
» tumeur de la rate diminua ; la ſur-
» dité pareillement : les douleurs ſe
» firent ſentir aux jambes ; il ſua pen-
» dant la nuit & fut jugé le dix-ſep-
» tiéme. Pendant tout le temps de la
» rechûte la connoiſſance fut bonne.

Commentaire de Galien.

Les urines noires des premiers jours, ainſi que la ſurdité & le délire, ſuites de la ſuppreſſion des humeurs bilieuſes qui s'étoient portées vers la tête, laiſſoient peu d'eſpérance. La tumeur de la rate pouvoit ſeule compenſer ces mauvais ſymptômes en recevant une portion des humeurs vicieuſes. Vers le huitiéme l'humeur deſcendit aux jambes, la tumeur de la rate diminua, &

l'aîne gauche qui eſt dans la même direction, devint douloureuſe. En conſéquence la nuit fut meilleure, les urines de meilleure couleur avec un peu de ſédiment blanc, & le jour ſuivant qui étoit critique, le malade ſua & fut jugé. Cependant la portion d'humeurs morbifiques qui reſtoit, cauſa une rechûte au quatorziéme, & le jugement ne fut complet qu'au dix-ſeptiéme.

QUATRIÉME MALADE.

» A Thaſe, la femme de Philiſcus
» étoit accouchée d'une fille aſſez heu-
» reuſement, & tout alloit bien juſ-
» qu'au quatorziéme. Ce jour-là elle
» fut attaquée de fievre avec friſſon,
» mal au cœur & à l'hypochondre droit.
» Elle ſentit des douleurs de matrice.
» Les purgations s'arrêterent. Un peſ-
» ſaire lui procura quelque ſoulage-
» ment, mais les douleurs de la tête,
» du cou & des lombes continuoient,
» elle ne dormoit point; les extrémités
» étoient froides; elle avoit de la ſoif;
» les excrémens étoient brûlés, modi-
» ques; les urines tenues, claires dès
» le commencement. Le ſixiéme jour
» dans la nuit elle eut beaucoup d'ab-

» ſences, puis revint à elle-même. Le
» ſeptiéme elle eut ſoif; ſes déjections
» furent bilieuſes, hautes en couleur.
» Le huitiéme elle eut un nouveau
» friſſon avec fievre aiguë; des convul-
» ſions fréquentes & laborieuſes; elle
» déraiſonna beaucoup; elle ſe leva;
» un ſuppoſitoire fut ſuivi de déjec-
» tions copieuſes avec beaucoup de
» bile. Elle ne dormit point. Le neu-
» viéme elle eut des convulſions. Le
» dixiéme elle eut un peu de connoiſ-
» ſance. Le onziéme elle repoſa, ſe
» reſſouvint de tout. Peu après ſes ab-
» ſences recommencerent. Elle uri-
» noit rarement & avec convulſion,
» rendoit beaucoup d'urine tout-à-la-
» fois, il falloit l'en faire ſouvenir. Son
» urine étoit épaiſſe, blanche comme
» celle dont on trouble le ſédiment;
» elle ne dépoſoit point, & reſſembloit
» en couleur & en conſiſtance à de l'u-
» rine de jument. Vers le quatorziéme
» elle eut des palpitations univerſelles.
» Elle parloit beaucoup. Elle avoit un
» peu de connoiſſance Peu après elle
» retomba dans les mêmes abſences.
» Vers le dix-ſeptiéme elle étoit ſans
» parole. Le vingtiéme elle mourut.

Commentaire de Galien.

Les ſuppreſſions, qui arrivent aux femmes après l'accouchement, cauſent preſque toujours des maladies très-graves, à cauſe de l'inflammation de la matrice. Le ſang des purgations eſt toujours vicieux ; il eſt bilieux ou mélancholique, ou virulent, ou pituiteux, jamais de bonne qualité ; parce que le fœtus attire les meilleurs ſucs pour ſa nourriture. On en connoît les vices par les ſymptômes qui ſuivent la ſuppreſſion. Dans le cas préſent le friſſon, la fievre aiguë, la ſoif, l'affluence de bile, le délire, l'inſomnie, annoncent une bile dominante. Les convulſions, les palpitations, l'urine ſemblable à celle de jument ſont des ſignes d'épaiſiſſement & de crudité. La trop grande abondance de ces ſucs donne naiſſance à de très-fâcheuſes maladies, telles que l'hémitritée.

Quant au prognoſtique, Galien établit que les ſymptômes & ſignes du commencement de la maladie ſuffiſoient pour décider du ſort de la malade ; & voici ſon raiſonnement. La fievre ardente avec friſſon, cardialgie,

douleurs à la matrice & à l'hypochondre droit n'étoient point des ſignes abſolument funeſtes. L'inſomnie qui s'y joignoit augmentoit la malignité de la fievre, mais ne ſuffiſoit pas pour pronoſtiquer avec certitude la mort de la malade ; non-plus que la ſoif ni la ténuité des urines ; mais le froid des extrémités au commencement d'une fievre très-ardente eſt un ſigne pernicieux. En connoiſſant les forces de la malade on pouvoit prévoir quelle ſeroit la durée de la maladie, & s'il reſtoit encore quelque lueur d'eſpérance... L'eſtimation des forces eſt néceſſaire pour prononcer avec fondement ſur la durée & le terme des maladies funeſtes... Les douleurs univerſelles dont cette malade fut attaquée le quatorziéme & le délire qui s'y joignoit, annonçoient qu'elle périroit le dix-ſeptiéme ou le vingtiéme. L'un & l'autre eurent lieu en quelque maniere. Le dix-ſeptiéme elle perdit la parole & mourut le vingtiéme.

CINQUIÉME MALADE.

» La femme d'Epicrate, qui demeu-
» roit chez Archigete, fut ſaiſie peu
» avant

» avant d'accoucher, d'un friſſon vio-
» lent, qui ne fut pas, diſoit-on, ſuivi
» de chaleur. Le lendemain elle étoit
» dans le même état. Le troiſiéme elle ac-
» coucha aſſez heureuſement d'une fille.
» Le deuxiéme jour de ſa couche elle
» fut attaquée de fievre aiguë avec dou-
» leur à l'orifice du ventricule & à la
» matrice. Un peſſaire procura du
» ſoulagement ; mais elle continua d'a-
» voir mal à la tête, au cou & aux lom-
» bes. Point de ſommeil ; des déjec-
» tions modiques, bilieuſes, tenues,
» pures ; des urines tenues & noirâtres.
» Le ſixiéme jour de la fievre elle eut
» des abſences pendant la nuit. Le ſep-
» tiéme il y eut redoublement, de l'in-
» ſomnie, des abſences, de la ſoif, des
» déjections bilieuſes, & fort colorées.
» Le huitiéme nouveau friſſon, la ma-
» lade fut plus tranquille. Le neuviéme
» elle étoit dans le même état. Le dixié-
» me grandes douleurs aux jambes. La
» douleur à l'orifice de l'eſtomac ſe fit
» ſentir derechef. La tête fut peſante.
» La malade étoit bien à elle-même.
» Elle repoſa mieux. Les déjections ceſ-
» ſerent. Le onziéme les urines étoient
» mieux colorées. Elles dépoſerent
» beaucoup. La malade ſe trouva mieux.

» Le quatorziéme nouveau friſſon, fie-
» vre aiguë. Le quinziéme elle vomit
» des matieres bilieuſes, jaunes, en
» abondance ; elle ſua. La fievre ceſſa ;
» mais vers la nuit elle eut une fievre
» aiguë ; ſes urines furent épaiſſes ;
» elles contenoient un ſédiment blanc.
» Le ſeiziéme redoublement pendant
» la nuit ; agitation ; point de ſom-
» meil ; des abſences. Le dix-huitiéme,
» ſoif, langue torréfiée, point de ſom-
» meil, beaucoup d'abſences. Ses jam-
» bes furent douloureuſes. Le ving-
» tiéme au matin petit friſſon, aſſou-
» piſſement, ſommeil tranquille, vo-
» miſſement d'humeurs bilieuſes, noires
» & en petite quantité ; ſurdité pendant
» la nuit. Le vingt-huitiéme peſanteur
» douloureuſe dans tout le côté gauche.
» Elle touſſa un peu. Les urines étoient
» épaiſſes, troubles, rougeâtres. Elles ne
» dépoſoient point. Le reſte alloit aſſez
» bien. Elle n'étoit pas ſans fievre. Dès
» les premiers jours de la maladie elle
» avoit mal à la gorge avec rougeur,
» gonflement de la luette, fluxion âcre,
» mordicante & ſalée, qui dura juſ-
» qu'à la fin. Le vingt-neuviéme point
» de fievre ; ſédiment dans les urines ;
» douleur de côté. Le trente-quatriéme

» la fievre la reprit avec un flux bilieux.
» Le quarantiéme elle vomit quelques
» humeurs bilieuſes. Le quatre-ving-
» tiéme elle fut jugée finalement &
» n'eut point de fievre.

Commentaire de Galien.

La femme d'Épicrate fut ſaiſie peu avant d'accoucher d'un violent friſſon qui ne fut pas, diſoit-on, ſuivi de fievre Galien diſtingue deux ſortes de friſſons. Le premier qui étoit le ſeul connu des anciens, étoit toujours ſuivi de fievre. Le ſecond étoit cauſé par une abondance de ſucs froids & cruds accumulés par l'intempérance, & n'étoit pas toujours ſuivi de fievre. Dans le détail des ſymptômes de cette maladie, outre les douleurs de la tête, du cou & des lombes, il eſt fait mention d'inſomnies & de déjections bilieuſes, d'où il ſuit que la bile étoit de la partie. Les humeurs tenues annonçoient bien la longueur de la maladie ; mais comme elles tiroient ſur le noir, il y avoit lieu de craindre pour la vie de la malade. En effet, juſqu'au onziéme ſon ſort fut fort incertain. Mais enfin ce jour-là même il y eut quelques ſignes favorables. Les urines

furent mieux colorées & le sédiment fut abondant. Cette coction des humeurs, qui ne parut que le onziéme, préfageoit une maladie de longue durée. La malade eut d'abord une premiere crise le quatorziéme, qui la mit hors de péril ; ensuite la fievre continua à diverses reprises jusqu'au quarantiéme, & ne fut jugée entiérement que le quatre-vingtiéme. D'où l'on voit que le quarantiéme & le quatre-vingtiéme sont des jours décrétoires, & qu'on ne doit pas compter par semaines ; car alors le quarante-deuxiéme, le soixante-troisiéme & le quatre-vingt-quatriéme seroient décrétoires, & non les quarantiéme, soixantiéme & quatre-vingtiéme.

Sixiéme Malade.

» Cléonactis qui habitoit au-dessus
» du temple d'Hercule, fut attaqué
» de fievre irréguliere. Il eut mal à la
» tête dès le commencement & au côté
» gauche. Il avoit des lassitudes dans
» tous les membres. Les redoublemens
» n'observoient aucun ordre : il suoit
» quelquefois, d'autres fois il ne suoit
» pas. Ils se faisoient sentir principale-

» ment aux jours décrétoires. Le vingt-
» quatriéme les doigts des mains ſe
» refroidirent. Il vomit quantité d'hu-
» meurs bilieuſes, jaunes, & peu après
» virulentes. Il fut beaucoup ſoulagé.
» Vers le trentiéme il ſaigna des deux
» narines. L'hémorrhagie revint à plu-
» ſieurs repriſes irréguliérement & en
» petite quantité juſqu'à la criſe. Il n'a-
» voit point d'averſion pour les alimens,
» il étoit ſans ſoif. Pendant tout ce
» temps-là il dormoit. Ses urines étoient
» tenues, mais colorées. Au quaran-
» tiéme jour les urines étoient rougeâ-
» tres avec beaucoup de ſédiment rou-
» ge. Le malade ſe trouva mieux. De-
» puis ce jour-là les urines étoient
» tantôt avec un ſédiment, tantôt
» ſans ſédiment. Au ſoixantiéme, le
» ſédiment étoit abondant, blanc &
» égal. Tout fut calme. La fievre le
» quitta. Les urines furent derechef te-
» nues, mais bien colorées. Le ſoixante-
» dixiéme il étoit ſans fievre, l'inter-
» miſſion fut de dix jours. Au quatre-
» vingtiéme il eut un friſſon ſuivi de
» fievre aiguë, il ſua copieuſement. Ses
» urines avoient un ſédiment rouge,
» égal. Il fut jugé parfaitement.

Commentaire de Galien.

Le malade avoit des ſignes favorables, tels que l'appétit, point de ſoif, ni d'inſomnie ; ainſi les ſucs viciés n'étoient ni trop chauds ni trop bilieux. Si les urines, qui furent toujours de bonne couleur, avoient eu un bon ſédiment, la maladie auroit été de plus courte durée. Elle auroit pu être jugée le quarantiéme. Pareillement ſi la nubécule avoit eu les conditions requiſes, le terme auroit été plus court. Mais parce-qu'elles étoient toujours tenues, il falloit beaucoup de temps pour la coction. Le quarantiéme elles étoient rougeâtres, avec beaucoup de ſédiment de même couleur. Cette ſorte d'urine annonce une maladie qui n'eſt point dangereuſe, mais beaucoup plus longue que celle dans laquelle le ſédiment eſt blanc. Depuis le quarantiéme l'urine étoit fort variable, tantôt avec ſédiment, tantôt ſans ſédiment, ſuivant l'irrégularité des accès qui a pour cauſe la diverſité des humeurs morbifiques. Mais la coction & la crudité alternatives des urines ſignifient que parmi ces humeurs les unes ſont parvenues à coction, tandis

que les autres reſtent encore crues. Le ſoixantiéme jour l'urine contenoit beaucoup de ſédiment blanc & égal. Les urines devenues derechef tenues quoique de bonne couleur dénotoient un reliquat d'humeurs crues, dont la parfaite coction n'arriva qu'au quatre-vingtiéme, lorſqu'après une ſueur précédée de friſſon, elles offrirent un ſédiment rouge & égal. Ici Galien obſerve que la forme du ſédiment doit être ſoigneuſement obſervée. Il rapporte à ce ſujet l'exemple de Silene qui avoit rendu la veille de ſa mort une urine abondante avec un ſédiment blanc ſemblable à de la farine groſſiere. Le même Galien fait remarquer encore ici les jours décrétoires qui furent le ſoixantiéme & non le ſoixante-troiſiéme, le quatre-vingtiéme & non le quatre-vingt-quatriéme.

SEPTIÉME MALADE.

» Méton fut attaqué de la fievre avec
» peſanteur & douleur aux lombes. Le
» deuxiéme jour il but beaucoup d'eau,
» & alla bien à la ſelle. Le troiſiéme
» peſanteur de tête, déjections tenues,
» bilieuſes, rougeâtres. Le quatriéme
» redoublement. Le ſang coula en très-

» petite quantité & à deux repriſes de la
» narine droite. La nuit fut fâcheuſe.
» Les déjections pareilles à celles du
» troiſiéme jour : les urines noirâtres
» avec ſuſpenſion noirâtre inégalement
» raſſemblée & qui ne tomboit point
» au fond du vaſe. Le cinquiéme il
» coula du ſang abondamment de la
» narine gauche. Il ſua, il fut jugé.
» Après la criſe il eut des inſomnies,
» & déraiſonna. Ses urines furent te-
» nues & noirâtres. On lui baigna la
» tête, il repoſa. La connoiſſance fut
» bonne. Il n'y eut point de rechûte.
» Mais les hémorrhagies du nez revin-
» rent pluſieurs fois, même avant le
» jugement.

Commentaire de Galien.

Cette hiſtoire fournit la preuve de la vérité du paſſage du deuxiéme livre des Épidémiques. *Les hémorrhagies copieuſes du nez ſuffiſent ſouvent pour purger la maladie.* Méton fut guéri uniquement par l'hémorrhagie du nez. Il y avoit des ſignes fâcheux. Le quatriéme les urines étoient noirâtres avec ſuſpenſions noirâtres qui ne ſe précipiterent point ; & après le jugement qui arriva au cin-

quiéme, les urines étoient encore tenues & noirâtres. Le malade ne dormoit point. Il déraiſonnoit. On voit ici en paſſant le meilleur remede, dont on puiſſe ſe ſervir en pareil cas, ſçavoir le bain de la tête. Car il eſt dit au livre de la diéte dans les maladies aiguës, qu'on ne doit point faire de lotion à la tête dans les hémorrhagies par les narines, excepté lorſque le ſang coule en trop petite quantité. Or dans ce cas l'inſomnie & le délire prouvoient ſuffiſamment que l'hémorrhagie étoit trop modique. Ce même remede étoit pareillement indiqué par l'aphoriſme qui preſcrit de conduire & d'attirer les humeurs par les voies qu'elles affectent, ſur-tout lorſque ces voies ſont propres à l'évacuation qu'on ſe propoſe. D'ailleurs la peſanteur de la tête au troiſiéme jour annonçoit qu'elle ſe rempliſſoit. Il faut encore obſerver que ce fut au quatriéme jour qui eſt un des critiques, que l'hémorrhagie commença & que le jugement n'arriva que le jour ſuivant après l'hémorrhagie & la ſueur. Hippocrate nous dit à la fin de l'hiſtoire qu'il *n'y eut point de rechûte, & qu'après le jugement l'hemorrhagie reparut à pluſieurs repriſes*, parce qu'il n'y

avoit point eu de ſignes de coction dans les urines. Il eſt dit à la fin de la ſeconde conſtitution. Les coctions annoncent une criſe prochaine & une guériſon aſſurée. Mais les crudités qui ne ſont pas ſuſceptibles de coction & qui dégénerent en mauvaiſes apoſtaſes annoncent des défauts de criſes ou des ſouffrances, ou la mort, ou une longue durée de la maladie, ou enfin des rechûtes. Il y avoit ici crudité, mais l'apoſtaſe étoit bonne.

HUITIÉME MALADE.

» Eraſinus qui demeuroit près du
» torrent de Bootas, fut attaqué de
» fievre après avoir mangé, & fort
» agité la nuit ſuivante. Le lendemain
» qui étoit le premier jour de ſa mala-
» die ſe paſſa aſſez bien. La nuit fut
» laborieuſe. Le deuxiéme jour redou-
» blement, il eut des abſences pendant
» la nuit. Le troiſiéme fut très-fâcheux
» beaucoup d'abſences. Le quatriéme il
» fut fort travaillé ; point de repos
» pendant la nuit ; il eut d'abord des
» rêveries & diſcourut beaucoup, puis
» le mal augmentant par dégrés il fut
» agité d'idées grandes, funeſtes

» effrayantes. Le cinquiéme au matin
» le calme revint, la connoiſſance fut
» bonne. Mais dans la matinée il devint
» furieux & ne ſe poſſédoit plus. Les
» extrémités froides, livides ; les uri-
» nes ſupprimées. Il mourut au ſoleil
» couchant. La fievre avoit été accom-
» pagnée de ſueurs juſqu'à la fin. Les
» hypochondres enflés avec tenſion dou-
» loureuſe. Les urines noires avec des
» ſuſpenſions rondes, qui ne ſe précipi-
» toient pas au fond du vaſe. Le ventre
» fit ſes fonctions. La ſoif fut toujours
» médiocre. Il mourut dans la ſueur &
» dans les convulſions.

Commentaire de Galien.

Eraſinus eut une ſueur continuelle non critique mais ſymptomatique. La région des hypochondres affectée, & des urines noires. Il n'y avoit donc aucune eſpérance ; & il ſemble qu'Hippocrate a voulu propoſer ce cas comme un exemple de mort prompte. Nous liſons dans le livre du Prognoſtique. *Les fievres ſont jugées en pareil nombre de jours ſoit pour la guériſon, ſoit pour la mort. Les plus bénignes & celles dans leſquelles on obſerve les ſignes les plus favorables,*

ſont jugées au quatriéme ou même auparavant. Les plus malignes & celles qui préſentent les ſignes les plus funeſtes au quatriéme pareillement ou même auparavant. Eraſinus malgré les plus fâcheux ſymptômes parvint juſqu'au cinquiéme, parce qu'il étoit aſſez bien le premier jour. Ainſi le cinquiéme deviendra le quatriéme ſi on commence à compter du deuxiéme.

NEUVIÉME MALADE.

» A Thaſe Criton fut attaqué tout-
» à-coup en marchant, d'une douleur
» vive à l'orteil. Le même jour il ſe
» mit au lit. Il avoit de l'*horreur*, des
» nauſées, du dégoût & un peu de cha-
» leur. La nuit il extravagua. Le deu-
» xiéme tout le pied fut enflé avec rou-
» geur & tenſion autour du talon. On
» apperçut des phlyctênes noires. La
» fievre étoit aiguë. Il eut un délire
» furieux & mourut le deuxiéme jour.

Commentaire de Galien.

Cette hiſtoire nous fournit un exemple mémorable des morts ſubites. On doit inférer du récit d'Hippocrate que

le malade péchoit par une abondante cacochymie. La nature la pouſſoit vers les parties inférieures qui ne purent la contenir, & le reflux ſe fit vers la tête. La malignité, ſuffiſamment prouvée par les phlyctênes noires qui parurent au talon, excita un délire furieux.

DIXIÉME MALADE.

» Clazomene, qui demeuroit près le » puits de Phrynichidas, fut attaqué de » la fievre, avec mal à la tête, au cou » & aux reins. La ſurdité ſe joignit à ces » ſymptômes. Il ne dormoit point, la » fievre étoit aiguë. L'hypochondre » droit étoit enflé avec une médiocre » tenſion. La langue ſéche. Le quatrié- » me il extravagua pendant la nuit. Le » cinquiéme jour fut fort laborieux. Il » eut un redoublement. Vers le » neuviéme il fut un peu mieux. De- » puis le commencement de la maladie » juſqu'au quatorziéme, les déjections » avoient été copieuſes, tenues & » aqueuſes avec ſoulagement. Enſuite » le ventre fut reſſerré. Les urines tou- » jours tenues, mais de bonne couleur » avec ſuſpenſion abondante, épaiſſe, » ſans ſédiment. Vers le ſeiziéme jour

» elles furent plus épaiſſes : il y eut
» quelque ſédiment. Le malade ſe trou-
» va mieux. La connoiſſance fut meil-
» leure. Le dix-ſeptiéme, urines tenues
» derechef. Il ſe forma une parotide
» douloureuſe à chaque oreille: point de
» ſommeil, du délire, de grandes dou-
» leurs aux jambes. Le vingtiéme la fie-
» vre ceſſa. Il fut jugé. La connoiſſance
» étoit bonne. Il ne ſua pas. Le vingt-
» ſeptiéme il eut une douleur violente
» à la cuiſſe droite qui fut appaiſée preſ-
» qu'auſſi-tôt. Mais les parotides ne ſe
» réſolvoient point & ne venoient point
» à ſuppuration. Elles étoient toujours
» douloureuſes. Le trente-uniéme il
» eut un flux abondant, aqueux & dy-
» ſenterique. Des urines épaiſſes. Les
» parotides s'affaiſſerent. Le quaran-
» tiéme, l'œil droit fut douloureux.
» La vue devint obſcure. Il reſta dans
» cet état.

Commentaire de Galien.

Juſqu'au ſeiziéme les urines avoient été tenues, mais de bonne couleur, avec beaucoup de ſuſpenſion diſperſée, & qui ne ſe précipitoit point en forme de ſédiment. De telles urines exigent du

temps pour la coction. Mais elles ſont d'ailleurs d'un bon préſage, parce que la couleur en eſt bonne. Le ſeiziéme elles furent plus épaiſſes, avec un peu de ſédiment. Le dix-ſeptiéme elles étoient tenues derechef. Le même jour les parotides parurent. Ce qui dénotoit la diverſité des humeurs viciées. Si les urines avoient été épaiſſes en même temps, le jugement du vingtiéme auroit été complet, parce que le dix-ſeptiéme eſt indice du vingtiéme ; ainſi il y eut un jugement le vingtiéme. Mais il n'exempta pas de rechûte, & les parotides reſterent dans le même état. Il ſurvint enſuite des ſelles dyſenteriques & des urines épaiſſes. Les parotides s'affaiſſerent, & le malade fut entiérement jugé le quarantiéme. Ici Galien recommande l'obſervation non-ſeulement du dernier jour critique ou de la criſe abſolue, mais encore des jours critiques intermédiaires, dans leſquels la nature produit des changemens tels qu'on voit dans le cas préſent, où les parotides parurent au dix-ſeptiéme. Les douleurs ſe firent ſentir dans la cuiſſe le vingt-ſeptiéme, & le flux ſurvint quatre jours après. Il eſt donc viſible que

l'établiſſement des jours décrétoires eſt fondé ſur l'obſervation.

ONZIÉME MALADE.

» La femme de Dromeades étant ac-
» couchée heureuſement d'une fille, fut
» attaquée le lendemain de friſſon, ſuivi
» de fievre aiguë. Ce jour-là même elle
» ſentit des douleurs à l'hypochondre
» droit. Elle eut du dégoût, de l'horreur,
» & beaucoup d'agitation. Elle ne dormit
» point, ni les jours ſuivans. Sa reſpiration
» étoit rare, grande, & ſoudainement en-
» trecoupée. Le deuxiéme jour de la fie-
» vre le ventre fut libre, les urines épaiſ-
» ſes, blanches, troubles, telles que celles
» qu'on agite après qu'elles ont formé un
» ſédiment. Elles ne dépoſerent point. La
» nuit ſuivante point de repos. Le troi-
» ſiéme vers le milieu du jour elle eut
» derechef un friſſon ſuivi de fievre ai-
» guë. Urines ſemblables aux précé-
» dentes, douleurs à l'hypochondre
» droit ; dégoût ; mauvaiſe nuit ; elle
» ne repoſa point, elle eut une ſueur
» froide, univerſelle ; mais la chaleur
» revint preſqu'auſſi-tôt. Le quatriéme la
» douleur des hypochondres fut un peu
» calmée, mais la tête étoit peſante avec

» douleur, aſſoupiſſement. Quelques
» gouttes de ſang coulerent des narines.
» La langue étoit ſéche, la malade avoit
» ſoif. Les urines tenues, huileuſes ;
» elle repoſa un peu. Le cinquiéme ſoif,
» nauſée, urines telles que les précé-
» dentes ; elle n'alla point à la ſelle.
» Vers le milieu du jour l'eſprit fut
» égaré ; la connoiſſance revint preſ-
» qu'auſſi-tôt. Elle ſe leva & tomba dans
» un aſſoupiſſement profond ; elle eut
» un petit refroidiſſement. La nuit elle
» repoſa ; elle eut des abſences. Le
» ſixiéme au matin nouveau friſſon ſui-
» vi preſqu'auſſi-tôt de chaleur & de
» ſueur univerſelle. Les extrémités de-
» vinrent froides ; elle perdit l'intelli-
» gence. La reſpiration étoit rare &
» grande. Peu après elle eut des convul-
» ſions qui attaquerent d'abord la tête ;
» & elle mourut ſur le champ.

Commentaire de Galien.

Il étoit viſible dès le premier jour que la maladie étoit aiguë. On pouvoit dès le deuxiéme, à l'inſpection des urines & en conſéquence des ſymptômes énoncés, prédire une mort prompte. Ces mêmes ſymptômes & les mêmes

urines qui continuerent le troiſiéme confirmoient le fâcheux prognoſtique ; les gouttes de ſang qui coulerent du nez le quatriéme, & les urines huileuſes, déterminerent enfin la mort de la malade au ſixiéme.

DOUZIÉME MALADE.

» Un homme qui avoit déjà un peu
» de fievre ſoupa & but largement.
» Pendant la nuit il vomit tout ce qu'il
» avoit pris. La fievre devint aiguë &
» accompagnée de douleurs à l'hypo-
» chondre droit, avec inflammation
» interne, ſans dureté. La nuit fut
» mauvaiſe. Les urines étoient dès le
» commencement épaiſſes, rouges, ſans
» ſédiment. La langue ſéche, peu de
» ſoif. Le quatriéme il eut une fievre
» aiguë & des douleurs univerſelles. Le
» cinquiéme l'urine étoit huileuſe &
» abondante. La fievre aiguë. Le ſixiéme
» vers le ſoir beaucoup d'abſences ;
» point de repos dans la nuit. Le ſep-
» tiéme redoublement ; urines ſembla-
» blables aux précédentes. Il parloit
» beaucoup & ne ſe poſſédoit plus. Un
» ſuppoſitoire lui fit rendre des vers
» avec des matieres liquides. La nuit

» ſuivante fut très-laborieuſe. Le matin
» il eut un friſſon ſuivie de fievre aiguë
» & d'une ſueur chaude. Il parut ſans
» fievre ; il repoſa peu. A ſon réveil il
» eut un refroidiſſement ; il cracha
» beaucoup. Le ſoir ſon eſprit étoit fort
» égaré ; enſuite il vomit un peu d'hu-
» meurs noires & bilieuſes. Le neu-
» viéme refroidiſſement, délire conſi-
» dérable, point de ſommeil. Le dixié-
» me grandes douleurs aux jambes ; re-
» doublement, délire. Le onziéme il
» mourut.

Commentaire de Galien.

On doit être fort attentif à l'invaſion des maladies & uſer d'une grande circonſpection en adminiſtrant des alimens dans le commencement, quoiqu'elles paroiſſent légeres. Celle-ci devint très-grave par l'intempérance du malade. Le vomiſſement ſuivit, & la fievre ſe montra avec des ſymptômes violents. Les urines étoient épaiſſes & ſans ſédiment. Le cinquiéme il étoit manifeſte que le malade mourroit à cauſe des urines huileuſes qu'il rendit ce jour-là ainſi qu'au ſeptiéme, indépendamment des autres mauvais ſymp-

tômes. La mort arriva le onziéme qui eſt un des jours critiques.

TREIZIÉME MALADE.

» Une femme enceinte de trois mois
» qui demeuroit ſur le rivage, fut atta-
» quée tout à-la fois de la fievre & d'un
» mal de reins. Le troiſiéme jour le cou,
» la tête, la clavicule & la main droite
» douloureux. Elle devint muette preſ-
» qu'auſſi-tôt, & perclue de la main droi-
» te avec convulſion. Elle eut un délire
» complet. Elle paſſa une mauvaiſe nuit,
» ne repoſa pas & fut tourmentée par
» un flux de bile toute pure, qui ne ſor-
» toit qu'en petite quantité. Le qua-
» triéme elle ne proféroit aucune pa-
» role ; les convulſions ſubſiſtoient &
» les mêmes douleurs. L'hypochondre
» droit devint enflé & douloureux ; elle
» ne repoſa point ; ſon eſprit fut tout-à-
» fait égaré ; ſes déjections étoient bi-
» lieuſes ; elle ſua pendant la nuit ; la
» fievre ceſſa. Le ſixiéme la connoiſ-
» ſance étoit rétablie & tout alloit
» mieux. La douleur perſiſta à la clavi-
» cule gauche. Il y avoit ſoif, urines te-
» nues, point de repos Le ſeptiéme
» tremblement, aſſoupiſſement, égare-

» ment d'eſprit ; les douleurs de la cla-
» vicule & du bras gauche continuerent.
» Le reſte alloit mieux. La connoiſſan-
» ce étoit bonne Elle fut trois jours
» ſans fievre. Le onziéme la fievre la
» reprit avec friſſon Vers le quator-
» ziéme elle vomit beaucoup de ma-
» tieres bilieuſes, jaunes ; elle ſua ; la
» fiévre ceſſa ; elle fut jugée.

Commentaire de Galien.

Il eſt rare que les femmes enceintes eſſuient de pareilles maladies ſans faire de fauſſes couches Celle-ci à la vérité étoit dans des circonſtances aſſez favorables, parce que vers le quatriéme mois les femmes riſquent moins de perdre leur fruit. C'eſt pourquoi Hippocrate permet de purger depuis le quatriéme mois juſqu'au ſeptiéme, lorſque le cas le requiert. La raiſon en eſt ſimple. Dans les premiers mois le fœtus ſe détache facilement de l'utérus ; près du terme de l'accouchement l'enfant exige plus de nourriture, il périt promptement, lorſqu'elle lui manque. Alors il eſt difficile de preſcrire une diéte convenable aux femmes attaquées de fievre aiguë. Si la diéte eſt trop rigide, l'en-

fant périt faute de nourriture ; ſi les alimens ſont abondants, la vie de la mere eſt en danger. Ainſi les fœtus de trois à quatre mois courrent moins de riſque. La femme, dont il s'agit dans cette hiſtoire, dût ſon ſalut à la force de ſon tempérament, qui lui procura au cinquiéme un premier jugement, quoique ſes urines fuſſent tenues & de mauvaiſe couleur ; la maladie ſe rallentit enſuite juſqu'au onziéme jour, auquel la fievre revint avec friſſon. Elle fut entiérement jugée au quatorziéme par la ſueur & le vomiſſement. Les ſymptômes, qui eurent lieu depuis le cinquiéme juſqu'au onziéme, appartenoient au genre nerveux & non au ſyſtême vaſculeux. Car nous liſons, *le ſeptiéme tremblement, aſſoupiſſement, abſences légeres.* Ce qui reſtoit dans les urines après le cinquiéme acquéroit plus aiſément de la maturité. Auſſi eſt-il dit au ſixiéme jour, *les urines étoient tenues*, ſans ajoûter comme précédemment, qu'elles n'étoient pas de bonne couleur. Voilà ce qui mérite d'être obſervé dans cette hiſtoire. D'ailleurs nous voyons que le jugement du cinquiéme eſt préſenté ici comme un jugement laborieux & difficile. C'eſt ainſi

que nous avons vu dans les hiſtoires précédentes un jugement au cinquiéme jour procuré par une hémorrhagie du nez. Ce jugement-ci arriva par une ſueur. Mais dans l'un & dans l'autre cas il n'y eut pas de ſignes de coction & le jugement ne fut point abſolu.

QUATORZIÉME MALADE.

» Mélidie, qui demeuroit près du » temple de Junon, fut attaquée d'a- » bord d'un violent mal à la tête, au » cou & à la poitrine. La fievre la prit » preſqu'en même temps, les purgations » menſtruelles parurent médiocrement, » & néanmoins les douleurs continue- » rent. Le ſixiéme, elle étoit aſſoupie, » elle avoit des nauſées, des horreurs, » de la rougeur aux joues, & quelques » abſences. Le ſeptiéme, elle ſua, la » fievre la quitta. Les douleurs perſi- » ſtoient. La fievre revint. Elle dormoit » peu. Ses urines dans le cours de la ma- » ladie avoient été d'aſſez bonne cou- » leur, mais tenues. Ses déjections » tenues, bilieuſes, mordicantes, » modiques, noires & très-fétides. » Enfin on obſerva dans les urines » un ſédiment blanc & égal, la ma-

» lade ſua & fut jugée parfaitement le » onziéme.

Commentaire de Galien.

Hippocrate ne fait pas mention de l'état des urines à chaque jour de la maladie. Il dit dans la derniere partie de cette hiſtoire qu'elles avoient été toujours tenues, mais de bonne couleur, c'eſt-à-dire, qu'elles étoient d'un jaune pâle. Car les urines ſimplement tenues ſont blanches. Cette femme dût ſon ſalut à la bonté de ſon tempérament.

HISTOIRES

Tirées du troiſiéme livre des Épidémiques.

PREMIER MALADE.

» PYTHION qui demeuroit dans le tem-
» ple de Cérès éprouva d'abord un
» tremblement des mains. Le premier
» jour, il eut une fiévre aiguë & du dé-
» lire. Le deuxiéme, la fievre redoubla.
» Le troiſiéme, les choſes étoient dans
» le même état. Le quatriéme, les dé-
» jections furent modiques, pures, bi-
» lieuſes. Le cinquiéme, redoublement,
» ſommeil léger & interrompu, le ven-
» tre fut reſſerré. Le ſixiéme, crachats
» variés, rougeâtres. Le ſeptiéme, ſa
» bouche étoit de travers. Le huitiéme,
» redoublement. Les tremblements des
» mains continuoient. Les urines, depuis
» le commencement juſqu'au huitié-
» me, étoient tenues, ſans couleur,
» avec ſuſpenſion nébuleuſe. Le dixié-
» me, il ſua, les crachats commen-
» çoient à mûrir. Il fut jugé. Les urines

» étoient blanchâtres vers le temps du » jugement. Après le jugement environ » le quarantiéme jour de la maladie, » il eut un abſcès au fondement & » la maladie fut convertie en ſtrangu- » rie.

Commentaire de Galien.

On obſerve dès le premier jour deux ſymptômes joints à la fievre aiguë, ſçavoir le tremblement des mains & un léger délire. Le premier de ces deux ſymptômes vient de la foibleſſe des muſcles; le ſecond, d'inflammation au cerveau ou de l'affluence d'un ſuc bilieux. Hippocrate n'ayant point fait mention de cauſes procatarctiques, on doit attribuer cette maladie à l'abondance des ſucs accumulés inſenſiblement. Ainſi la diminution des forces, & par conſéquent les tremblemens procédoient de la trop grande plénitude. Car cette diminution s'obſervoit dès le premier jour.

Les crachats variés du ſixiéme jour ne prouvent pas que le malade étoit pleurétique ou péripneumonique, mais ſeulement qu'il y avoit des humeurs viciées dans le poulmon; elles y étoient en petite quantité, puiſqu'il n'y avoit

pas difficulté de reſpirer, ni d'autres ſymptômes pleurétiques ou péripneumoniques ; tels que la douleur de côté. Il eſt donc probable qu'il s'étoit accumulé quelqu'humeur dans la région ſupérieure du thorax vers les dernieres vertebres du cou. La reſpiration étoit peu léſée, parce que le premier intercoſtal, qui donne naiſſance aux muſcles des mains, contribue médiocrement à cette fonction Le vice réſidant dans les racines des nerfs produiſit donc le tremblement, qui continua après l'apparition des crachats, & ne ceſſa que lorſque la coction fut achevée. Alors la maladie fut jugée par les ſueurs, quoique les urines fuſſent encore crues ; & le jugement fut tel que l'un & l'autre ſigne eurent leur valeur compétente. En effet il y avoit dans ce cas-ci deux affections différentes : l'une qui étoit fébrile réſidoit dans les ſucs veineux, l'autre avoit ſon ſiége dans le thorax. Les ſueurs n'enleverent pas tout-à-fait la premiere, puiſqu'il y avoit encore après crudité dans les urines. Mais l'autre fut tout-à-fait diſſipée, parce qu'il ne reſta rien de vicié dans le poulmon.

Le dixiéme jour, il ſua. Les crachats commençoient à mûrir, il fut jugé. Les

urines étoient tenues vers le temps du jugement. Il eſt fait mention dans le livre du Prognoſtique de deux ſortes d'urines tenues, ſçavoir, les rouſſes & les blanches. *Tant que l'urine eſt rouſſe & ténue*, dit Hippocrate, *la maladie eſt dans un état de crudité.* Et dans un autre endroit: *ſi le malade rend pendant long-temps des urines tenues, il faut attendre quelques apoſtaſes vers les parties qui ſont au-deſſous du diaphragme.* Auſſi voyons-nous que le quarantiéme jour après le jugement il y eut ſuppuration au fondement avec ſtrangurie.

Quant au jugement arrivé le dixiéme jour, Galien conjecture qu'il y a erreur de copiſte, & que probablement le jugement eſt arrivé le onziéme. Nous ne voyons aucun malade jugé le dixiéme jour dans les livres des Epidémiques: & ce jour n'eſt mis au nombre des jours décrétoires dans aucun des autres livres d'Hippocrate. Ce n'eſt pas lever la difficulté que d'alléguer que le malade fut jugé imparfaitement, parce que les jugemens même imparfaits arrivent en jours critiques & ſe font reconnoître à la ſeule crudité de l'urine, comme Hippocrate en fournit pluſieurs exemples.

Les urines depuis le commencement

juſqu'au huitieme étoient tenues, ſans couleur, avec ſuſpenſion nébuleuſe. On lit, dans le livre du Prognoſtique, *les nubécules des urines ſont bonnes lorſqu'elles ſont blanches, & mauvaiſes lorſqu'elles ſont noires.* Dans le cas dont il s'agit, ſi la ſuſpenſion eût été blanche, le jugement n'auroit point été incomplet; mais ſi elle eût été noire, le jugement ne pouvoit être que fatal. Elle étoit donc d'une couleur moyenne entre le blanc & le noir; enſorte que le jugement fut bon mais incomplet, & ce qui reſtoit d'humeurs produiſit, quarante jours après le commencement de la maladie, une double apoſtaſe, ſçavoir, une au fondement, & l'autre à la veſſie. Il eſt dit dans la ſeconde conſtitution; *le ſeul ſigne ſalutaire dans ces maladies, celui auquel dûrent leur ſalut grand nombre de malades qui ſe trouvoient dans le plus grand danger, étoit la ſtrangurie, lorſque l'apoſtaſe ſe fit par cette voie.* Hippocrate donne le nom d'apoſtaſe à l'évacuation des humeurs viciées, ainſi qu'à la collection de ces humeurs dans quelque partie du corps que ce ſoit. C'eſt ainſi que dans un autre endroit il dit que l'apoſtaſe ſe fit par dyſſenterie.

DEUXIEME MALADE.

» La fievre prit Hermocrate qui de-
» meuroit près du nouveau mur, avec
» douleur à la tête & aux reins, tenſion
» à l'hypochondre droit ſans dureté. Dès
» les premiers jours ſa langue fut riſſo-
» lée, il devint ſourd : il ne dormoit
» point; il avoit peu de ſoif. Ses urines
» étoient épaiſſes, rouges, ſans ſédi-
» ment; ſes déjections abondantes, re-
» cuites. Le cinquiéme, les urines fu-
» rent tenues avec nubécule. Elles ne dé-
» poſerent point. Vers la nuit il eut des
» abſences. Le ſixiéme, il parut ictéri-
» que : il eut un redoublement, & fut
» ſans connoiſſance. Le ſeptiéme jour
» fut mauvais : les urines tenues, ſem-
» blables aux précédentes. Les jours
» ſuivants ſe paſſerent de même. Mais
» vers le onziéme jour, tout parut aller
» mieux. Il fut aſſoupi, les urines fu-
» rent épaiſſes, rougeâtres, tenues vers
» le fond du vaſe, ſans ſédiment; il eut
» un peu de connoiſſance. Le quator-
» ziéme, il étoit ſans fievre. Il ne ſua
» pas. Il repoſa. La connoiſſance fut bien
» rétablie. Les urines étoient les mêmes.
» Le dix-ſeptiéme, la fievre le reprit &

» devint aiguë les jours ſuivants ; les
» urines tenues. Le vingtiéme, il fut
» jugé une ſeconde fois. La fievre ceſſa.
» Il ne ſua point. Pendant tout ce temps
» le dégoût ſubſiſtoit, la connoiſſance
» étoit bonne : il ne pouvoit parler : ſa
» langue étoit féche . il étoit ſans ſoif &
» fort aſſoupi. Vers le vingt-quatriéme,
» il fut pris de nouveau de chaleur fé-
» brile. Il eut des ſelles abondantes, li-
» quides, & tenues, beaucoup de fie-
» vre les jours ſuivants, & la langue
» riſſolée. Il mourut le vingt-ſeptiéme.
» La ſurdité perſiſta durant toute la
» maladie. Les urines épaiſſes, rouges,
» ſans ſédiment, ou blanches, ſans
» couleur & avec ſuſpenſion ; il avoit
» du dégoût pour toute nourriture.

Commentaire de Galien.

La douleur de tête accompagnée de ſurdité, prouve que les humeurs gagnent le cerveau. Le délire arrivé au cinquiéme, dénote que les humeurs ſont mordicantes, & non froides & pituiteuſes. Ces dernieres produiſent le ſommeil & la léthargie. La langue féche & noire eſt encore une preuve de chaleur & d'âcreté d'humeurs. Si le ma-

lade n'éprouve point de ſoif, ou l'imagination eſt dérangée, ou l'eſtomac ne fait plus de fonctions. L'hypochondre (c'eſt toujours le droit, lorſqu'il ne détermine pas lequel des deux) médiocrement tendu indique le foyer de l'affection fébrile. L'inflammation réſidoit plutôt dans la partie interne du foie qui embraſſe l'eſtomac, puiſqu'il n'y avoit point de tumeur ni de dureté bien ſenſible. Les excréments aduſtes étoient encore une preuve de l'inflammation de ce viſcère. Ainſi des urines abſolument mauvaiſes jointes à ces ſignes auroient annoncé une mort prochaine. Mais celles-ci étoient de qualité moyenne, & on pouvoit juger que la maladie ſe prolongeroit. Car on ne pouvoit eſpérer qu'elles changeroient en mieux. Les urines rouges annoncent une longue durée de la maladie, mais d'ailleurs peu de danger, parce que le ſang qui les colore, lorſqu'il eſt trop ſéreux & qu'il n'a pas une coction ſuffiſante eſt de toutes les humeurs la plus douce & la moins nuiſible. Hippocrate dit encore que *les urines étoient épaiſſes & ne dépoſoient point.* Elles étoient par conſéquent troubles & flatueuſes ; les maux de tête accompagnent ſouvent de telles urines, lorſque

l'air gagne la tête avec les ſucs les plus chauds ; d'où naiſſent les veilles & le délire, quand il y a de l'acrimoine. Cet état dura juſqu'au cinquiéme jour, auquel Hermocrate *rendit des urines tenues, ſans ſuſpenſion & ſans ſédiment. La nuit ſuivante il eut du délire.* Les urines tenues ſont encore ſigne de crudité, ainſi que les urines épaiſſes qui ne dépoſent point. Lorſqu'il y a quelque ſédiment dans les urines épaiſſes, elles annoncent un commencement de coction. S'il n'y a point de ſédiment, elles dénotent l'épaiſſiſſement des humeurs joint à la crudité. Il étoit donc ſenſible que cette maladie auroit quelque durée. Mais d'ailleurs le danger ſe manifeſta par le délire de la nuit ſuivante. Dans ces circonſtances, *l'ictère parut, il y eut un redoublement, le malade perdit la connoiſſance.* L'ictère, qui étoit une ſuite de l'affection du foie, ne pouvoit être avantageux, parce qu'il arrivoit avant le ſeptiéme jour, & que toute métaſtaſe avant la coction eſt nuiſible, ſur-tout lorſqu'elle ſe fait par ictère, qui empêche que la bile ne ſoit purgée par le foie & vuidée par les ſelles ; au lieu que la coction achevée, la nature chaſſe ſouvent vers la peau les humeurs nuiſi-

bles & même la bile jaune. D'ailleurs cette métaſtaſe ſe fit le jour du redoublement, & fut ſuivie de délire.

Le ſeptiéme, il fut mal. Les urines étoient toujours tenues. Pareillement les jours ſuivans. Vers le onziéme, il ſe trouva beaucoup mieux. Après des ſignes auſſi funeſtes, la crudité des humeurs perſévéroit & ne permettoit pas de juger que l'état du malade fût changé en mieux, d'autant plus qu'il n'y avoit eu aucun ſigne décrétoire le onziéme, tel qu'une hémorrhagie du nez ou un flux de ventre, ou des vomiſſements ou des ſueurs ou des parotides, &c.

Le onziéme, le malade étoit aſſoupi. Les urines étoient épaiſſes, rougeâtres, ſans ſédiment. Il eut un peu de connoiſſance. L'aſſoupiſſement reconnoît trois cauſes : l'humidité exceſſive de la partie du cerveau qui reçoit le ſentiment ; le ſimple refroidiſſement de cette partie (de ces deux qualités réunies, naît l'aſſoupiſſement profond) ; enfin l'épuiſement des forces, tel qu'on l'obſerve dans ceux qui n'ont que peu de momens à vivre & qui ne peuvent tenir leurs paupieres ouvertes. La langueur, la lenteur, la rareté & la petiteſſe du pouls diſtinguent cet aſſoupiſſement des deux précédents.

La nature de cette maladie, dans laquelle on obſerve une langue brûlée, de l'inſomnie, une fievre violente, un ictere au ſixiéme jour, des excréments recuits, ne permet pas d'attribuer à des ſucs trop humides, introduits dans le cerveau l'aſſoupiſſement dont il s'agit. C'étoit donc l'épuiſement des forces ou un refroidiſſement inſigne dans le cerveau qui cauſoit l'aſſoupiſſement. L'un & l'autre ſont très-pernicieux dans les maladies chaudes & ſéches. Et ſi les urines avoient été en même temps d'un mauvais préſage, la mort n'auroit pas tardé. Mais elles furent épaiſſes, rougeâtres, en un mot moyennes entre les bonnes & les mauvaiſes.

Le quatorziéme, la fievre ceſſa. Il ne ſua point. Il repoſa. Il avoit bonne connoiſſance. Les urines étoient ſemblables aux précédentes. La ceſſation de la fievre, qui arriva le quatorziéme, ne préſageoit rien de bon. Pour le faire ſentir, Hippocrate obſerve qu'il n'y eut point de ſueur, conformément à cette maxime que *les apparences de mieux ſont infideles, à moins qu'elles ne ſoient fondées ſur des cauſes réelles.* Ainſi dans ce malade le mieux apparent après des ſymptômes auſſi pernicieux, ſans coction précéden-

te, ſans ſignes décrétoires, annonçoit la malignité de la maladie. C'eſt ainſi que dans les tumeurs cauſées par des humeurs malignes, ſi la nature eſt trop foible pour opérer la coction, la douleur & la fievre ceſſent. Mais alors faute de ſuppuration, de douleur & de fievre, la partie chargée de ces humeurs ſe putréfie, de maniere qu'on eſt quelquefois obligé d'en faire l'amputation. On pouvoit donc établir à coup ſûr qu'il y auroit une rechûte & que le malade périroit. Mais par la connoiſſance de ce qui étoit arrivé le onziéme & le quatorziéme, il étoit naturel de penſer que le dix-ſeptiéme ſeroit le jour de la rechûte. Car les changements dans les maladies arrivent dans les jours décrétoires. Ainſi le retour de la maladie au dix-ſeptiéme & le changement ſurvenu au vingtiéme ſont conformes aux loix établies par Hippocrate, qui enſeigne que le onziéme eſt indice du quatorziéme, & le dix-ſeptiéme du vingtiéme. Il eſt difficile d'aſſigner quel devoit être le changement, parce que nous ignorons les forces du malade qui ne peuvent bien être appréciées que par la connoiſſance du pouls.

Le dix-ſeptiéme, rechûte, chaleur fébri-

le, les jours ſuivants fievre aiguë, urines tenues, délire. Quoique ces ſignes ne fuſſent point abſolument pernicieux, on ne pouvoit faire eſpérer la guériſon. Il étoit à craindre que le malade ne pût ſupporter la longeur de la maladie.

Le vingtiéme, il fut jugé de nouveau, la fievre ceſſa, il ne ſua point.

Ce même jour il y auroit eu redoublement, ſi la nature eût tenté la coction des humeurs morbifiques dont la crudité étoit annoncée par celle des urines qui conſervoient toujours le même caractere. Au lieu de redoublement la fievre ceſſa; elle ne s'étoit point allumée le dix-ſeptiéme par l'effet de la chaleur naturelle, mais par la ſeule pourriture des humeurs. Elle ceſſa donc lorſque cette chaleur étrangere fut diſſipée. La mort du malade n'étoit pas moins certaine à cauſe de la perſévérance des ſignes funeſtes, dont Hippocrate fait l'énumération en diſant, *pendant tout ce temps il avoit de l'averſion pour les aliments. Il jouïſſoit de toute ſa raiſon. Il ne pouvoit parler. Sa langue étoit ſéche. Il n'avoit point ſoif. Il étoit fort aſſoupi.* Tous ſignes d'extinction de la faculté vitale. Remarquez l'attention d'Hippo-

crate : après avoir fait obſerver le dégoût du malade pour tout aliment, il dit qu'*il jouïſſoit de toute ſa raiſon*, enſuite qu'*il ne pouvoit parler* : après le ſymptôme d'aridité de la langue, il dit que le malade n'avoit point de ſoif. Ainſi l'éloignement pour tout aliment & pour la boiſſon ne procédoit point de délire ou d'inadvertance, mais de l'extinction des facultés. D'où il ſuit que la ceſſation de la fievre au vingtiéme jour étoit dûe à l'extinction de la chaleur naturelle : ce qui s'accorde avec l'aſſoupiſſement profond produit, non par l'exceſſive humidité du cerveau, mais par l'épuiſement total des forces. La mort d'Hermocrate n'eût donc rien de ſurprenant ; mais la durée de cette maladie juſqu'au vingt-ſeptiéme paroît extraordinaire. Ce qui donne lieu de croire que le malade étoit jeune & d'une forte conſtitution.

Vers le vingt-quatriéme, la fievre le reprit encore. Il rendit par les ſelles beaucoup de matieres liquides & tenues. Les jours ſuivans la fievre fut aiguë, la langue riſſolée. Il mourut le vingt-ſeptiéme.

Dans cette maladie les jours décrétoires apporterent de grands changements.

Tels étoient le vingt-quatriéme & ſurtout le vingt-ſeptiéme qui fut fatal. Le dix-ſeptiéme la fievre reprit le malade. Le vingtiéme, il parut mieux, quoiqu'en effet il fut très-mal, puiſque la fievre ne ceſſoit qu'à cauſe de l'extinction de la chaleur naturelle. Ainſi au vingt-quatriéme la pourriture des humeurs ayant excité une nouvelle chaleur, & les déjections ayant été abondantes & tenues, il mourut au vingt-ſeptiéme.

TROISIEME MALADE.

» Le malade, qui habitoit le jardin
» de Déalces, reſſentoit depuis long-
» temps une peſanteur de tête & une
» douleur à la tempe droite, lorſqu'il
» fut attaqué d'une forte fievre à la ſui-
» te de quelque dérangement, & obli-
» gé de garder le lit. Le deuxiéme jour,
» il coula de la narine gauche quelques
» gouttes de ſang. Il alla à la ſelle. Les
» urines furent tenues, variées avec
» quelques ſuſpenſions ſemblables à des
» parties d'orge mal moulu ou à de la
» ſemence. Le troiſiéme, la fievre fut ai-
» guë. Les ſelles noires, tenues & mouſ-
» ſeuſes. Une matiere livide ſe précipi-

» toit au fond du vaſe. Il étoit dans un
» aſſoupiſſement profond & ne ſe le-
» voit qu'avec beaucoup de difficulté.
» Les urines dépoſoient un ſédiment livi-
» de & viſqueux. Le quatriéme, il vomit
» d'abord un peu de bile jaune, enſuite
» de la bile verte. Quelques gouttes de
» ſang coulerent de la narine gauche.
» Les déjections & les urines furent
» ſemblables aux précédentes. Il eût une
» petite ſueur à la tête & aux clavicules.
» La rate s'enfla. Il ſenti des dou-
» leurs à la cuiſſe du même côté. L'hypo-
» chondre droit fut tendu ſans dureté.
» Il ne repoſa point. Durant la nuit il
» eût des abſences. Le cinquiéme, les
» ſelles furent plus abondantes, noires,
» mouſſeuſes. Une matiére noire ſe préci-
» pita au fond du vaſe. Il ne dormit point.
» Son eſprit fut égaré. Le ſixiéme,
» déjections noires, graſſes, gluantes,
» fétides. Il dormit. La connoiſſance
» fut bonne. Le ſeptiéme, langue fort
» ſéche; altération : point de repos;
» des abſences. Les urines furent te-
» nues, mal colorées. Le huitiéme, dé-
» jections noires, modiques & com-
» pactes. Il dormit; il avoit bonne con-
» noiſſance & peu d'altération. Le neu-
» viéme, il eut un friſſon ſuivi de fievre

» aiguë ; il ſua, puis ſe refroidit ; ſon
» eſprit fut égaré ; il devint louche de
» l'œil droit ; ſa langue fut fort ſéche. Il
» étoit fort altéré, il ne dormit point.
» Le dixiéme, même état. Le onziéme,
» connoiſſance parfaite, point de fievre :
» il ſua : ſes urines furent tenues, la fie-
» vre ceſſa pendant deux jours. Le qua-
» torziéme, elle revint. Il n'eût point de
» repos pendant la nuit : ſon eſprit fut
» tout-à-fait égaré. Le quinziéme, urines
» troubles, ſemblables à celles qu'on agi-
» te après qu'elles ont dépoſé : fievre ai-
» guë : abſences continuelles : point de
» repos. Les genoux & les jambes furent
» douloureux. Un ſuppoſitoire fit ſortir
» des excréments noirs. Le ſeiziéme,
» urines tenues avec ſuſpenſion nébu-
» leuſe : des abſences. Le dix-ſeptiéme
» au matin, extrémités froides : on le
» couvrit, il eut une fievre aiguë & une
» ſueur univerſelle. La connoiſſance fut
» meilleure, il ſe trouva mieux. Il avoit
» encore de la fievre & de l'altération ; il
» vomit un peu de bile jaune, alla à la
» ſelle, & peu après il vomit encore
» un peu d'humeurs noires tenues : les
» urines furent tenues, décolorées. Le
» dix-huitiéme, il n'eût pas de connoiſ-
» ſance : il étoit aſſoupi. Le dix-neuvié-

» me, même état; urines tenues. Le ving-
» tiéme il dormit, la connoiſſance fut
» bonne : il ſua & la fievre le quitta. Il
» n'eût point de ſoif, mais les urines
» étoient tenues. Le vingt-uniéme, lé-
» géres abſences, un peu de ſoif; dou-
» leurs à l'hypochondre droit & palpita-
» tions continuelles au nombril. Le
» vingt-quatriéme, ſédiment dans les
» urines. La connoiſſance fut parfaite.
» Le vingt-ſeptiéme, douleurs à la han-
» che droite; urines tenues avec ſédi-
» ment. Tout alloit aſſez bien. Le vingt-
» neuviéme, douleurs à l'œil droit, uri-
» nes tenues. Le quarantiéme, il eût un
» flux de ventre pituiteux, blanc, co-
» pieux. Il ſua abondamment & de tout
» le corps. Il fut jugé entierement.

Commentaire de Galien.

Le malade reſſentoit depuis long-temps de la peſanteur à la tête & de la douleur à la tempe droite. Il fut attaqué d'une forte fievre à la ſuite de quelque dérangement. La peſanteur de tête, & la douleur à la tempe droite, prouvent que le malade avoit déjà des diſpoſitions à tomber dans quelqu'accident. Le dérangement qui ſurvint n'auroit pas été capable de pro-

duire ſeul une maladie, mais il ſe joignit aux diſpoſitions précédentes & rendit la cauſe complette.

Le deuxiéme jour, il coula de la narine gauche un peu de ſang pur.

Cette hémorrhagie ne ſe fit point dans la direction convenable, puiſque la douleur occupoit la tempe droite.

Les urines furent tenues, variées, avec quelques ſuſpenſions ſemblables à des parties d'orge mal moulu ou à de la ſemence. Le troiſiéme jour, la fievre fut aiguë, les ſelles noires, tenues & mouſſeuſes. Une matiére livide ſe précipitoit au fond du vaſe. Il étoit dans un aſſoupiſſement profond & ne ſe levoit qu'avec beaucoup de difficultés; les urines dépoſoient un ſédiment livide & viſqueux. Tous ces ſymptômes ſont mauvais ſuivant le livre du Prognoſtique.

Le quatriéme, il vomit un peu de bile jaune & quelques momens après de la bile verte. Quelques gouttes de ſang coulerent de la narine gauche. Les déjections & les urines furent ſemblables aux précédentes, il eut une petite ſueur à la tête & aux clavicules. La rate s'enfla. La cuiſſe du même côté devint douloureuſe. L'hypochondre droit fut tendu ſans dureté. Il ne repoſa point. Durant la nuit ſon eſprit fut égaré. Tous ſymptômes encore mauvais, à l'excep-

tion de l'enflure de la rate & des douleurs de la cuiſſe gauche qui annonçoient une métaſtaſe de l'humeur morbifique.

Le cinquiéme, les ſelles furent plus abondantes, noires & mouſſeuſes. Il ſe précipitoit un ſédiment noir au fond du vaſe. Il ne dormit point dans la nuit. Son eſprit fut égaré. Autres ſymptômes de mauvais préſage.

Le ſixiéme, déjections noires, graſſes, gluantes, fetides. Il dormit. La connoiſſance fut bonne. Parmi ceux-ci le ſommeil & la préſence d'eſprit ſont les ſeuls favorables. Les autres ſont encore mauvais.

Le ſeptiéme, langue fort aride, altération, point de repos, des abſences. Les urines furent tenues, mal colorées. Le huitiéme, déjections noires, modiques & compactes. Il dormit. Il avoit bonne connoiſſance & peu d'altération. Juſqu'ici tout étoit fort ſuſpect.

Le neuviéme, il eut un friſſon ſuivi de fievre aiguë : il ſua, puis il eut froid. Son eſprit fut égaré. Il devint louche de l'œil droit : ſa langue fut fort ſéche. Il étoit fort altéré. Il ne dormit point. Le dixiéme, même état. Le onziéme, connoiſſance parfaite. Point de fievre. Il ſua : ſes urines furent tenues. Ce malade devoit être d'u-

ne forte conſtitution pour avoir ſurmonté une maladie auſſi grave que celle-ci. On ne voit aucun ſymptôme avantageux juſqu'au neuviéme, qui fut remarquable par un friſſon décrétoire ſuivi de fievre aiguë, puis de ſueur & enfin d'apyrexie. Le délire & le ſtrabiſme qui ſe manifeſterent au neuviéme, ſont aſſez ordinaires dans les criſes. La fievre ne ceſſa pas dès le neuviéme à cauſe de la grandeur de la maladie : & le dixiéme les choſes reſterent dans le même état. Mais le onziéme, il y eût apyrexie. Le jugement ne fut pas complet. Hippocrate nous fait attendre le retour de la fievre en diſant que les urines étoient tenues.

La fievre ceſſa pendant deux jours. Le quatorziéme, elle revint. Il n'eût point de repos pendant la nuit. Son eſprit fut tout-à-fait égaré. Le jugement ayant été incomplet, il y eut deux jours d'intermiſſion. Le quatorziéme, la fievre revint accompagnée des mêmes ſymptômes.

Le quinziéme, urines troubles, ſemblables à celles qu'on agite après qu'elles ont dépoſé : fievre aiguë, abſences continuelles : point de repos. Les genoux & les jambes furent douloureux. Un ſuppoſitoire fit ſortir des excrémens noirs.

Les douleurs des genoux & des jambes étoient un ſigne favorable, parce qu'elles annonçoient le mouvement des humeurs morbifiques vers les parties inférieures. Mais les excrémens noirs n'étoient pas d'un bon préſage.

Le ſeiziéme, urines tenues avec ſuſpenſion nébuleuſe. Des abſences. Le dix-ſeptiéme au matin, extrémités froides : on le couvrit. Il eut une fievre aiguë & une ſueur univerſelle. La connoiſſance fut meilleure. Il ſe trouva mieux. Il avoit encore de la fievre & de l'altération. Il vomit un peu de bile jaune, alla à la ſelle, & peu après il vomit encore un peu d'humeurs noires & tenues. Les urines furent tenues, ſans couleur.

La ſueur du dix-ſeptiéme ne fut pas ſuffiſante pour enlever la maladie à cauſe de la crudité des humeurs.

Le dix-huitiéme, il n'eût pas de connoiſſance. Il étoit aſſoupi. Le dix-neuviéme, même état.

Le dix-ſeptiéme n'avoit pas produit un changement fort avantageux dans cette maladie. Cependant on apperçoit que la nature faiſoit des efforts & il n'y avoit point à déſeſpérer qu'elle remporteroit la victoire.

Le vingtiéme, il dormit. La connoiſſance

fut bonne, il ſua & la fievre le quitta Il n'eût point de ſoif. Mais les urines étoient tenues. Le vingt-uniéme, légeres abſences, un peu de ſoif. Douleurs à l'hypochondre droit & palpitations continuelles au nombril. Le vingt-quatriéme, ſédiment dans les urines. La connoiſſance fut parfaite. Le vingt-ſeptiéme, douleurs à la hanche droite: urines tenues avec ſédiment. Tout alloit aſſez bien. Le vingt-neuvieme, douleurs à l'œil droit: urines tenues. Le quarantiéme, il eut un flux de ventre pituiteux, blanc & copieux. Il ſua abondamment & de tout le corps. Il fut jugé entiérement.

C'eſt la troiſiéme fois que la nature tente l'expulſion de l'humeur morbifique par les ſueurs. Ce jour-ci, comme les autres, étoient décrétoires.

Quatriéme Malade.

» A Thaſe, Philiſte étoit incommo-
» dé depuis long-temps du mal de tête.
» Enfin il tomba dans un aſſoupiſſement
» profond, & ſe mit au lit. Il avoit fait
» des excès de vin, à la ſuite deſquels
» il fut attaqué de fievre continue, &
» le mal de tête devint plus aigu. D'a-
» bord il ſentit une très-grande chaleur
» pendant la nuit, & le premier jour il

» vomit un peu d'humeurs bilieuſes,
» jaunes ; enſuite beaucoup de bile
» verte. Il alla à la ſelle & fut fort agi-
» té pendant la nuit. Le deuxiéme,
» ſurdité, fievre aiguë, l'hypochondre
» droit fut tendu,& tiré vers les parties
» internes. Les urines étoient tenues,
» tranſparentes, & contenoient une
» ſuſpenſion modique, ſemblable à de
» l'humeur ſéminale. Vers le milieu du
» jour il eut un délire furieux. Le troi-
» ſiéme, il fut fort agité. Le quatriéme,
» convulſion, redoublement. Le cin-
» quiéme au matin, il mourut. »

Commentaire de Galien.

Galien renvoie à ſes commentaires ſur le livre du Prognoſtique, les Aphoriſmes, les Prorrhétiques, le premier & le ſecond livre des Épidémiques, pour l'explication des ſignes de cette maladie. Il obſerve ſeulement que le malade précédent & celui-ci, étoient également attaqués de mal de tête. Mais l'aſſoupiſſement de ce dernier étoit un ſymptôme de plus, qui méritoit attention. Il y eut encore une grande différence dans les cauſes procatarctiques. Dans le premier, le cerveau n'étoit point léſé depuis long-

temps.

temps ; il y avoit ſeulement abondance d'humeurs dans la tête, & la maladie ſe déclara par quelqu'accident. Dans celui-ci la léſion du cerveau, qui ſubſiſtoit déjà, reçut un accroiſſement ſi conſidérable par les excès du vin, que le malade fut enlevé le cinquiéme jour. Il y a une diſtinction à faire entre les ſymptômes de cette maladie. Les uns appartiennent à la fievre aiguë ; tels ſont les vomiſſemens & la qualité des urines. Ils ſont indépendans de l'affection du cerveau. Les autres ſont une ſuite de la léſion de cet organe. La ſurdité, la convulſion & la fureur, ſont de ce nombre. La tenſion de l'hypochondre droit & ſa rétraction vers les parties internes arrivent lorſque le diaphragme attire à ſoi les parties voiſines. Cette tenſion du diaphragme a lieu dans l'inflammation de la plévre, lorſqu'elle eſt conſidérable. Quelquefois elle dépend de l'action des nerfs qui ſe portent au diaphragme & qui l'attirent vers leur origine. Enfin l'inflammation même du diaphragme opere cet effet. Dans ce cas-ci il eſt vraiſemblable que la tenſion du diaphragme fut cauſée par l'action des nerfs, qui l'attiroient vers leur origine. Souvent

dans ces affections l'un & l'autre hypochondres ſe portent vers les parties internes. Quelquefois auſſi il n'y en a qu'un ſeul, ſelon la partie des nerfs affectés & le dégré de l'affection.

CINQUIÉME MALADE.

» Chœrion, qui demeuroit chez Dæ-
» ménete, après bien des excès de vin
» fut attaqué de la fievre avec peſan-
» teur & douleur à la tête, point de
» repos & un flux d'humeurs tenues &
» bilieuſes. Le troiſiéme jour, il eut une
» fievre aiguë avec tremblement de la
» tête, & ſur-tout de la lévre inférieu-
» re ; peu après un friſſon, des con-
» vulſions. Son eſprit fut tout-à-fait
» égaré. La nuit fut mauvaiſe. Le qua-
» triéme, il fut tranquille : il repoſa un
» peu. Il déraiſonnoit. Le cinquiéme
» fut fort laborieux. Il y eut redouble-
» ment, délire, mauvaiſe nuit, point
» de repos. Le ſixiéme, il étoit dans le
» même état. Le ſeptiéme, nouveau
» friſſon, fievre aiguë. Il ſua de tout le
» corps. Il fut jugé. Et depuis le com-
» mencement de ſa maladie, ſes déjec-
» tions étoient de la bile toute pure,
» fort liquide, & en petite quantité.

» Ses urines étoient pareillement te-
» nues, de bonne couleur, avec ſuſ-
» penſion nébuleuſe. Le huitiéme, l'u-
» rine étoit mieux colorée & fit voir
» un peu de ſédiment blanc. La con-
» noiſſance fut bonne. La fievre ceſſa.
» Le neuviéme, elle revint. Vers le
» quatorziéme, il eût une fievre aiguë:
» il ſua. Le ſeiziéme, il vomit beau-
» coup d'humeurs jaunes, bilieuſes. Le
» dix-ſeptiéme, nouveau friſſon, fievre
» aiguë. Il ſua, la fievre le quitta. Il
» fut jugé. Depuis la rechûte & le ju-
» gement, les urines étoient de bonne
» couleur & dépoſoient. La connoiſſan-
» ce étoit bonne. Le dix-huitiéme, il
» eut de la chaleur & de la ſoif. Les
» urines furent tenues avec ſuſpenſion
» nébuleuſe. Il eût quelques abſences.
» Le dix-neuviéme, il n'eut point de
» fievre. Le cou devint douloureux, il
» y eût du ſédiment dans les urines.
» Le vingtiéme, il fut jugé parfaite-
» ment ».

Commentaire de Galien.

Ce malade péchoit par une abon-
dance d'humeurs, & ſur-tout d'hu-
meurs bilieuſes; la doctrine des jours

critiques & des urines eſt encore confirmée par cet exemple.

Sixiéme Malade.

» La fille d'Euryanax fut attaquée de » fievre ardente. Elle n'avoit point de » ſoif pendant toute ſa maladie, & ne » prenoit aucun aliment. Elle alloit peu » à la ſelle. Son urine étoit modique, » tenue & de mauvaiſe couleur. Elle » eût dès les premiers jours de la dou- » leur au fondement. Le ſixiéme, la » fievre manqua ; elle ne ſua pas. Elle » fut jugée. Il s'étoit formé un petit » abſcès au fondement, qui s'ouvrit lors » du jugement. Sept jours après elle eut » un friſſon, puis ſentit de la chaleur » & ſua. Le lendemain elle eût encore » un peu de friſſon, & depuis, les ex- » trémités reſterent froides. Le dixiéme » jour après la ſueur précédente, elle » eût des abſences. La connoiſſance re- » vint peu après. On diſoit que ces ac- » cidens étoient ſurvenus, parce qu'el- » le avoit mangé du raiſin. Mais après » douze jours d'intermiſſion, elle eût » de rechef un grand délire, & fut tour- » mentée d'un flux d'humeurs bilieuſes, « modiques, pures, tenues & mordican-

» tes. Elle alloit ſouvent à la ſelle. Elle
» mourut ſept jours après le délire,
» qu'elle avoit eu en dernier lieu. Dès
» le commencement & durant toute ſa
» maladie elle avoit mal à la gorge avec
» rougeur & inflammation, cauſée par
» une humeur modique, tenue, âcre.
» elle touſſoit & rejettoit des crachats
» cruds. Elle avoit une averſion con-
» ſtante pour toute ſorte d'alimens. Elle
» n'avoit point de ſoif & ne buvoit preſ-
» que pas. Elle étoit taciturne, triſte,
» abattue. Cette fille avoit des diſpoſi-
» tions à la phthiſie ».

Commentaire de Galien.

Galien ne croit pas qu'il faille s'appliquer à rechercher ici l'ordre des jours critiques, ni à diſcuter les différentes leçons des exemplaires, parce qu'il eſt évident que cette mort a été cauſée par la diſtillation des humeurs du cerveau ſur la poitrine, & qu'elle n'a été ſi prompte qu'à cauſe de l'extinction de la faculté naturelle, ſuffiſamment prouvée par le dégoût général pour tout aliment & pour toute boiſſon.

SEPTIÉME MALADE.

» L'extinction de la voix, la rougeur
» & la séchereſſe de la langue furent
» les premiers ſymptômes qui ſe ma-
» nifeſterent dans la ſquinancie, dont
» étoit attaquée une femme, qui de-
» meuroit chez Ariſtion. Le premier
» jour elle eût un friſſon qui fut ſuivi de
» chaleur. Le troiſiéme, elle eût en-
» core un friſſon ſuivi de fievre aiguë.
» Le cou & la poitrine parurent enflés
» des deux côtés avec rougeur & ten-
» ſion. Les extrémités devinrent froides
» & livides : la reſpiration haute : la
» boiſſon ſortoit par les narines. Elle
» ne pouvoit point avaler. Les ſelles &
» les urines furent ſupprimées. Le qua-
» triéme, elle eût un redoublement.
» Le cinquiéme, elle mourut.

Commentaire de Galien.

Galien explique ces mots, *la reſpiration haute*, en diſant qu'il s'agit ici des mouvemens de la partie ſupérieure du thorax, lorſque les malades élevent les omoplates, comme il arrive dans l'angine, dans la péripneumonie &

dans les ſuppurations du poulmon. Cette reſpiration haute s'obſerve auſſi dans l'orthopnée & l'aſthme. Hippocrate dit dans le livre du Prognoſtique. *Les angines qui ne font rien appercevoir à la gorge ni au cou, & cauſent beaucoup de travail & de l'orthopnée, ſont dangereuſes & enlevent les malades très-promptement.* Dans l'état de ſanté & de repos, la reſpiration ne s'exerce que par les parties inférieures du thorax, qui ſont voiſines du diaphragme. Si nous avons beſoin d'une plus grande inſpiration, nous élevons les côtes moyennes. Voulons-nous une reſpiration encore plus grande, nous élevons juſqu'aux omoplates, & nous employons toutes les forces du thorax. Lorſque nous courrons & que nous nous agitons beaucoup, nous ſommes obligés de faire de grandes inſpirations, parce qu'alors une grande quantité d'air nous eſt néceſſaire. Mais dans les péripneumonies, les ſuppurations & l'orthopnée avec fievre, c'eſt le défaut des organes qui ne peuvent recevoir la quantité d'air néceſſaire pour la vie : & la reſpiration étant incomplette, nous ſommes forcés d'agiter continuellement le thorax en entier pour y ſuppléer. Dans l'angine

les organes, qui doivent recevoir l'air, ſont libres & dégagés. Mais l'inflammation des muſcles de la gorge reſſerre le paſſage & la reſpiration ne s'exécute qu'imparfaitement, comme dans les péripneumonies. Il pourroit encore ſe faire que la reſpiration dans l'angine eût été appellée *reſpiration haute*, parce que les malades veulent ſe lever comme dans l'orthopnée.

La boiſſon ſortoit par les narines. Le reſſerrement du paſſage cauſé par l'inflammation ou la paralyſie de la partie, deux ſymptômes également pernicieux, pouvoient produire cet effet. *Les extrémités froides & livides au troiſiéme jour* annonçoient l'extinction de la chaleur naturelle, d'où ſuivit la ſuppreſſion des ſelles & des urines, par l'abolition des fonctions. De tout ceci, on peut conclure que cette femme n'eſt morte ni le ſeptiéme ni le neuviéme jour, comme l'ont écrit quelques interprêtes, qui, au lieu du cinquiéme jour, ont écrit le ſeptiéme ; d'autres le neuviéme : car il n'étoit pas poſſible qu'elle vécut ſi long-temps, vû les ſymptômes du troiſiéme jour. D'ailleurs Hippocrate n'auroit pas omis les ſymptômes du cinquiéme & du ſep-

tiéme. Lors donc qu'il dit qu'au troiſiéme les extrémités étoient froides avec fievre aiguë & ſuppreſſion d'urines, il eſt clair que, quand même il n'y auroit point eu au quatriéme de redoublement, la malade ne pouvoit manquer de mourir le cinquiéme.

HUITIÉME MALADE.

» Le jeune homme, qui demeuroit » ſur la place des menteurs, fut attaqué de fievre ardente, après des travaux, des fatigues & des courſes extraordinaires. Il fut tourmenté dès » le premier jour d'un flux de ventre » & rendit beaucoup de matieres bilieuſes & tenues. Ses urines étoient » tenues & noirâtres. Il ne dormit point. » Il étoit altéré. Le deuxiéme jour, il » eut un redoublement, des déjections plus abondantes & pires que les » précédentes : point de ſommeil : l'eſprit troublé : petite ſueur. Le troiſiéme, de l'impatience, de la ſoif, des » nauſées, de l'agitation : ſon eſprit » étoit égaré : les extrémités étoient » livides & froides : les hypochondres » étoient tendus ſans dureté. Le quatriéme, point de ſommeil : il étoit

» plus mal. Le ſeptiéme, il mourut. Il » étoit âgé d'environ vingt ans ».

Commentaire de Galien.

Le premier jour, les urines étoient noirâtres. Le deuxiéme, il y eut une petite ſueur. Le troiſiéme, beaucoup d'agitation. Durant tout ce temps point de ſommeil. Ces ſymptômes ſont mauvais, mais la lividité & le froid des extrémités au troiſiéme jour d'une fievre aiguë ſont des ſignes mortels, ſur-tout à l'âge de ce malade, puiſqu'ils ſuppoſent ou une grande inflammation des viſcères ou l'extinction de la chaleur naturelle. La tenſion des hypochondres ſans dureté ſignifioit que le diaphragme, le foie ou la rate, & non les parties externes, étoient enflammés. Tous ces cas ſont dangereux. Mais la lividité & le froid des extrémités au troiſiéme jour d'une fievre aiguë, & dans un ſujet âgé de vingt ans, annonçoient, encore un coup, une mort certaine. L'âge & peut-être la bonne conſtitution du malade lui ont fait atteindre le ſeptiéme jour ? Héraclite de Tarente, s'imaginant que les redoublemens étoient arrivés à jours pairs, eſt ſurpris que la

maladie ait été terminée le ſeptiéme ; mais il n'a pas fait réflexion que les ſymptômes du troiſiéme enchériſſoient ſur ceux du deuxiéme, & qu'au lieu de ſimple inſomnie & de confuſion des idées, il y avoit agitation, ſoif, dégoût, impatience ; tous ſymptômes, qui chacun en particulier, rendoient le troiſiéme pire que le deuxiéme. D'ailleurs les fonctions du cerveau étoient plus dérangées au troiſiéme jour qu'au deuxiéme, où il eſt dit ſimplement que les idées du malade étoient confuſes. Mais au troiſiéme l'eſprit étoit égaré. Ajoûtez la tenſion de l'hypochondre qui ſe manifeſta ce jour-la. Ainſi que le froid & la lividité des extrémités. On doit donc s'étonner plutôt de ce que le jeune homme ne mourut pas le cinquiéme. Si, pour défendre Héraclite, on fait obſerver que l'état du malade empiroit au quatriéme, on répondra que le quatriéme eſt indicateur du ſeptiéme, parce que le bien ou le mal, qu'il annonce, arrive plutôt au ſeptiéme qu'au ſixiéme. Ainſi le redoublement étant arrivé au deuxiéme jour, relativement à l'état du premier jour, le troiſiéme fut pire que le deuxiéme ; le quatriéme plus mauvais encore que le troiſiéme. La ma-

ladie ſe ſoutint les jours ſuivants dans le même état ; & le malade réſiſta juſqu'au ſeptiéme, à cauſe de ſes forces ou de ſon âge. Autrement il ſeroit mort le cinquiéme.

NEUVIÉME MALADE.

» Une femme, qui demeuroit chez » Tiſamene, fut attaquée de paſſion » iliaque avec des douleurs inſupporta- » bles, des vomiſſemens continuels. » Elle ne pouvoit garder la boiſſon. Elle » reſſentoit des douleurs aux hypochon- » dres & dans toute la région hypoga- » ſtrique. Elle avoit des tranchées con- » tinuelles : point de ſoif. Elle ſe plai- » gnoit d'une chaleur extrême, tandis » que les extrémités étoient froides. » Ajoûtez des nauſées ; de l'inſomnie ; » des urines modiques & tenues ; des » déjections crues, tenues, modiques. » Tous les remedes qu'on employa fu- » rent inutiles. Elle mourut.

Commentaire de Galien.

Les vomiſſemens continuels, l'impoſſibilité de garder la boiſſon, les douleurs des hypochondres & les tranchées

dans les inteſtins, ſont les ſymptômes de la paſſion iliaque. Le froid perpétuel des extrémités, s'il ſe joint aux ſymptômes précédens, rend la maladie funeſte. Hippocrate obſerve quelles étoient les urines, quoique la maladie ne fut pas dans les veines, & nous devons à ſon exemple, ne point négliger l'inſpection des urines dans les affections du ventre, du thorax, du poulmon, des nerfs. Car lorſqu'elles ſont bonnes elles ne décident point de la guériſon : mais lorſqu'elles ſont mauvaiſes, elles annoncent un danger plus preſſant. Les paſſions iliaques, qui occupent les inteſtins voiſins du foie & de la rate, ſont plus pernicieuſes que celles qui ont leur ſiége dans les gros inteſtins. On les diſtingue par la fréquence & la violence des vomiſſemens, l'impoſſibilité de garder la boiſſon & ſur-tout la ſuppreſſion des déjections. D'ailleurs les douleurs font diſcerner le ſiége de cette maladie. S'il y a vomiſſement de matieres fécales, c'eſt une preuve que les inteſtins grêles ſont affectés.

DIXIÉME MALADE.

» Une des ſuivantes de Pantimides

» ayant fait une fauſſe couche dans les
» premiers mois de ſa groſſeſſe fut atta-
» quée d'une fievre violente avec lan-
» gue très-féche, ſoif, nauſées, inſom-
» nie, flux de ventre tenu, crud &
» abondant. Le deuxiéme, elle eût un
» nouveau friſſon, ſuivi de fievre aiguë;
» des déjections copieuſes. Elle ne dor-
» mit pas. Le troiſiéme, les douleurs
» augmenterent. Le quatriéme, ſon eſ-
» prit fut égaré. Le ſeptiéme, elle mou-
» rut. Le flux de ventre avoit continué
» durant toute la maladie. Les déjec-
» tions étoient abondantes, tenues &
» crues. Les urines modiques & crues.

Commentaire de Galien.

Hippocrate n'ayant indiqué aucune cauſe externe, qui ait occaſionné la fauſſe couche de cette femme, on doit l'attribuer à un amas d'humeurs viciées. La fievre étoit aiguë & très-forte. La ſéchereſſe de la langue & la ſoif le prouvent ſuffiſamment. Elle étoit par conſéquent cauſée par des humeurs bilieuſes. D'ailleurs le dégoût & la nauſée indiquent la malignité de cette fievre. Cependant il y avoit flux d'humeurs, tenues, abondantes & crues; il falloit

donc que l'humeur bilieuſe fût contenue dans tous les vaiſſeaux, tandis que les premieres voies & les parties caves du foie fourniſſoient des crudités aux déjections. La crudité des urines prouve en même temps la crudité des humeurs des premieres voies.

ONZIÉME MALADE.

» Une autre femme après une fauſſe
» couche, au cinquiéme mois de ſa groſ-
» ſeſſe, fut attaquée d'une fievre vio-
» lente avec un grand aſſoupiſſement,
» auquel ſuccéderent de l'inſomnie, des
» douleurs aux lombes, & de la peſan-
» teur à la tête. Le deuxiéme jour, elle
» fut tourmentée d'un flux, & rendit un
» peu de bile pure & tenue. Le troi-
» ſiéme, le flux étoit plus abondant &
» de plus mauvaiſe qualité. La nuit
» ſuivante elle n'eut point de repos.
» Le quatriéme, ſon eſprit étoit égaré;
» elle avoit des frayeurs, du découra-
» ment. Elle devint louche de l'œil
» droit. Elle eût une petite ſueur froide
» à la tête. Les extrémités devinrent
« froides. Le cinquiéme, elle eut un re-
» doublement. Elle déraiſonna beau-
» coup. La connoiſſance revint preſ-

» qu'auſſi-tôt. Elle avoit de la ſoif. Elle » ne dormit point. Le flux continuoit & » dura juſqu'à la fin. Elle rendoit beaucoup de matieres de mauvaiſe qualité: » les urines étoient modiques, tenues » & noirâtres : les extrémités froides » & livides. Le ſixiéme, elle reſta dans » le même état. Le ſeptiéme, elle » mourut ».

Commentaire de Galien.

Les ſauts violents, les frayeurs ſoudaines, les grandes douleurs, les indigeſtions, quelquefois les médicamens, les ſaignées, les hémorrhagies qui ſurviennent aux bleſſures, les hémorrhoïdes cauſent des fauſſes couches. Quelques femmes perdent leur fruit à la ſuite des hémorrhagies du col de la matrice. Hippocrate n'ayant fait aucune mention de ces accidens, nous devons juger que la fievre n'étoit pas une ſuite de la fauſſe couche, mais plutôt que la fauſſe couche étoit cauſée par la fievre. Le flux de ventre du deuxiéme jour étoit un flux d'humeurs bilieuſes jaunes. Lorſqu'Hippocrate n'indique point la couleur des humeurs, il faut entendre la couleur naturelle. Cet auteur a ſoin de ſpécifier

les couleurs vertes & noires, parce qu'elles s'obſervent moins communément dans la bile, qui ſort par le vomiſſement ou par les ſelles. *Le troiſiéme jour, la malade ne dormit point dans la nuit.* Il n'eſt plus queſtion, comme au premier jour, d'aſſoupiſſement. L'inſomnie du troiſiéme annonce le délire du quatriéme. D'ailleurs la ſueur froide à la tête eſt un ſigne de phrénéſie & montre un état fort dangereux. Si vous ajoûtez le froid des extrémités, il y aura encore plus de certitude dans le prognoſtique fâcheux qu'on pouvoit tirer. L'état du cinquiéme & ſixiéme jours fut tel qu'on pouvoit l'attendre en conſéquence des ſymptômes précédents.

DOUZIÉME MALADE.

» Une femme, qui demeuroit ſur la » place des menteurs, eut un accouche- » ment fort laborieux, & mit au mon- » de un garçon qui étoit ſon premier » enfant. Peu après elle fut attaquée de » la fievre avec ſoif, nauſées, cardial- » gie, langue ſéche. Le flux de ventre » ſurvint. Elle rendit peu d'humeurs » qui étoient tenues. Le deuxiéme jour, » elle eut un léger friſſon ſuivi de fievre

» aiguë & de petite ſueur froide à la
» tête. Le troiſiéme, elle fut fort tra-
» vaillée. Elle alla ſouvent à la ſelle
» & ne rendit que des matieres crues &
» tenues. Le quatriéme, nouveau friſſon,
» redoublement, inſomnie. Le cin-
» quiéme fut fort laborieux. Le ſixiéme,
» pareillement. Elle alla beaucoup à la
» ſelle & rendit des matieres fort liqui-
» des. Le ſeptiéme, nouveau friſſon,
» fievre aiguë, grande ſoif, agitation.
» Vers le ſoir, ſueur froide univerſelle.
» Les extrémités furent froides & elles
» ne recouvroient pas leur chaleur na-
» turelle. Vers la nuit, elle eut un friſ-
» ſon; les extrémités reſterent froides:
» elle ne dormit point: elle eut quel-
» ques abſences. La connoiſſance reve-
» noit auſſi-tôt. Le huitiéme jour, à
» l'heure de midi, elle ſentit de la cha-
» leur & de la ſoif. Elle fût aſſoupie,
» eût des nauſées, & vomit un peu
» de bile jaunâtre. La nuit fut mau-
» vaiſe; elle ne repoſa point. Elle ren-
» dit tout à la fois beaucoup d'urine
» involontairement. Le neuviéme, ſon
» état étoit meilleur. Vers le ſoir elle
» fût aſſoupie; elle eut un petit friſſon,
» & vomit un peu de bile. Le dixiéme,
» elle eut encore un friſſon: la fievre re-

» doubla. Elle ne dormit point du tout.
» Le lendemain matin, elle rendit beau-
» coup d'urine tout à la fois, dans la-
» quelle il n'y avoit point de ſédiment.
» Les extrémités ſe réchaufferent. Le
» onziéme, elle vomit des matieres
» érugineuſes, bilieuſes : peu après elle
» friſſonna & le froid revint aux extré-
» mités. Vers le ſoir, elle eut une ſueur,
» un friſſon & un vomiſſement copieux.
» La nuit ſuivante fut laborieuſe. Le dou-
» ziéme, elle vomit beaucoup d'humeurs
» noires & fœtides. Le friſſon ſe fit en-
» core ſentir. Vers le milieu du jour, la
» parole lui manqua. Le quatorziéme,
» elle eut une hémorrhagie du nez. Elle
» mourut. Durant toute ſa maladie elle
» avoit eu un flux de ventre, des friſ-
» ſons. Elle étoit âgée d'environ dix-
» ſept ans ».

Commentaire de Galien.

Tous les ſignes étoient mortels dès le commencement. Et il eſt ſurprenant que la maladie ait duré juſqu'au quatorziéme jour. Hippocrate a donc eu ſoin d'indiquer l'âge de la malade Mais il falloit en outre qu'elle fût d'une bonne conſtitution, puiſqu'il n'y eut aucun

ſigne ſalutaire. Le friſſon du deuxiéme jour ayant été ſuivi de fievre aiguë & de ſueur froide à la tête, il y eut redoublement au quatriéme. Enſuite le friſſon du ſeptiéme fut ſuivi de fievre aiguë, de ſéchereſſe de langue, & de froid aux extrémités, qui ne recouvroient plus leur chaleur naturelle. Le terme fatal étoit donc annoncé pour le neuviéme ou le onziéme jour. C'eſt donc à l'âge de la malade & à ſa forte conſtitution, que le délai de la criſe juſqu'au quatorziéme doit être attribué; l'hémorrhagie du nez, qui arriva ce jour-là même, en étoit encore une preuve. Mais elle ne ſuffiſoit pas pour diſſiper une maladie auſſi grave. Parmi les mauvais ſymptômes qui ſe préſentent, on doit compter ſur-tout les vomiſſemens noirs & fœtides, ſuivant ce paſſage du livre du Prognoſtique. *Les vomiſſemens putrides & d'une odeur très-fœtide ſont d'un mauvais préſage.*

HISTOIRES

Qui ſuivent la conſtitution du troiſiéme livre.

PREMIER MALADE.

» AThaſe, le fils de Parion, qui
» habitoit au-deſſus du temple de
» Diane, fut attaqué de fievre aiguë,
» ardente & continue dans le commen-
» ment avec altération, & aſſoupiſſe-
» ment ſuivi d'inſomnie. Il étoit tour-
» menté d'un flux de ventre dès les pre-
» miers jours : ſes urines étoient blan-
» ches. Le ſixiéme, ſon urine étoit hui-
» leuſe : les déjections bilieuſes, graſ-
» ſes : il eut des abſences. Le ſeptiéme,
» redoublement, point de repos. Ses uri-
» nes furent ſemblables à celles du jour
» précédent : ſon eſprit fut troublé :
» les ſelles furent bilieuſes, graſſes. Le
» huitiéme, il rendit quelques gouttes
» de ſang par le nez. Il vomit un peu
» d'humeur verdâtre, il eut quelque
» repos. Le neuviéme même état. Le
» dixiéme, il fut mieux. Le onziéme,

» il ſua. La ſueur ne fut pas univerſelle.
» Il eût un refroidiſſement. Mais preſ-
» qu'auſſi-tôt la chaleur revint. Le dou-
» ziéme, fievre aiguë, déjections bilieu-
» ſes, tenues copieuſes : ſuſpenſions
» dans les urines. Il eut des abſences.
» Le dix-ſeptiéme fut mauvais : point
» de ſommeil, la fievre n'augmenta
» pas. Le vingtiéme, il ſua de tout le
» corps : il ne dormit point. Ses déjec-
» tions furent bilieuſes : point d'appétit:
» aſſoupiſſement. Le vingt-quatriéme,
» la fievre le reprit. Le trente-quatrié-
» me, il étoit ſans fievre. Le flux conti-
» nuoit. Il fut pris de rechef de chaleur
» fébrile. Le quarantiéme, il étoit ſans
» fievre. Le ventre fut reſſerré pour un
» peu de temps. Il n'avoit point d'appétit.
» Il eut de rechef un peu de fievre : mais
» toujours irrégulierement, tantôt elle
» le quittoit, puis elle le reprenoit, &
» ſoit qu'elle le quitta, ſoit qu'elle di-
» minua, elle ne manquoit pas de re-
» venir peu après. Il prenoit auſſi beau-
» coup d'alimens de mauvaiſe qualité.
» Dans les rechûtes le ſommeil étoit
» mauvais, l'eſprit égaré ; il rendoit
» alors des urines épaiſſes. Il étoit tour-
» menté de douleurs de ventre. Les
» ſelles s'arrêtoient & devenoient com-

» pactes, & de rechef le flux ſe rétabliſ-
» ſoit. Toujours des mouvemens de
» fievre. Beaucoup de déjections te-
» nues. Le cent vingtiéme, il mourut.
» Dès les premiers jours & durant tou-
» te ſa maladie il avoit un flux bilieux
» & abondant, & lorſque le ventre ſe
» reſſerroit il rendoit des matieres brû-
» lées & crues. Les urines toujours mau-
» vaiſes. Un aſſoupiſſement laborieux &
» preſque continuel. De l'inſomnie,
» du dégoût.

Commentaire de Galien.

Quelques-uns ont cru qu'il falloit entendre par ces mots *urine huileuſe*, dont il eſt queſtion au ſixieme jour, des urines graſſes comme de l'huile, ou une graiſſe liquéfiée par la violence & l'ardeur de la fievre. Galien n'a jamais obſervé de telles urines. D'autres veulent que ces mots ſignifient une urine ſemblable à de l'huile en couleur & en conſiſtance. Galien a vû ſouvent des urines de cette derniere ſorte ſans ſuite fâcheuſe. Hippocrate fait mention de certaines urines dans leſquelles on voit des graiſſes ſemblables à des toiles d'araignées qui ſurnagent. Ces urines ſont un

ſigne de colliquation ; mais dans le livre du Prognoſtique, où ſe trouvent tous les ſignes qu'on doit obſerver dans les maladies aiguës, il n'eſt point parlé d'urines graſſes comme de l'huile.

Le ſixiéme jour auquel fut rendue cette urine, les déjections étoient bilieuſes & graſſes. Ceux qui prétendent que par *une urine huileuſe*, on doit entendre une graiſſe fondue par l'ardeur de la fievre, s'appuient ſur cet endroit. Mais rien n'empêchoit Hippocrate de qualifier les urines ainſi qu'il qualifie les déjections ; & puiſqu'il s'eſt exprimé diverſement, on peut en conclure que ces deux différentes expreſſions ont leur ſignification particuliere. Au reſte, on peut expliquer cette hiſtoire ſuivant l'une & l'autre ſignification. En ſuppoſant les urines graſſes comme les déjections, on obſervera que la chaleur qui fond les graiſſes eſt moins pernicieuſe que celle qui fond les chairs. Il y a par exemple une grande différence entre les *colliquations* qui ſont rendues par les ſelles & les déjections ſimplement graſſes. Dans la longue peſte qui a régné de nos jours, preſque tous les malades rendoient par les ſelles des colliquations plus ou moins rouſſes

rouſſes & toutes fort fétides. Ces déjections ſont mortelles & ne comportent pas une longue durée de maladie. Mais ce malade-ci a réſiſté juſqu'au cent vingtiéme, malgré ſon mauvais régime. Dans la ſeconde ſignification, c'eſt-à-dire, en ſuppoſant des urines ſemblables à de l'huile par la couleur & la conſiſtance, ce ſymptôme n'a rien qui annonce une mort prochaine.

L'huile n'eſt pas toujours de la même couleur ni de la même conſiſtance. L'urine huileuſe peut être plus ou moins pâle. Lorſqu'elle eſt foible en couleur & blanche, elle dénote la crudité des humeurs. Si la couleur eſt plus foncée, elle indique une chaleur bilieuſe. Le danger annoncé par cette ſorte d'urine ne vient donc point de la malignité de la fievre mais de ſon ardeur. Et ſi les autres ſignes ſont ſalutaires, la maladie peut être jugée promptement. Ainſi quelque ſignification qu'on puiſſe donner au terme d'huileux, les urines huileuſes peuvent être compatibles avec la longue durée des maladies. Il eſt dit à la fin de cette hiſtoire que le flux avoit été continuel; que les déjections étoient bilieuſes & liquides; & que de temps en temps

elles avoient été ſupprimées ; & qu'alors il ne ſortoit par les ſelles que des matieres crues & bouillonnantes : ce qui ſuffit pour caractériſer le vice des humeurs ; ajoûtez l'état comateux & l'inſomnie qui avoit duré pendant preſque toute la maladie : d'où l'on voit que Parius étoit attaqué d'une maladie bilieuſe ; que l'eſtomach & le foie ne faiſoient plus leur fonction, & que la nature ſuccomboit dans les efforts qu'elle faiſoit aux jours critiques ; car on retrouve encore ici l'ordre des jours décrétoires dans les principaux mouvemens de l'humeur morbifique & dans les rechûtes qui eurent lieu les onziéme, quatorziéme, dix-ſeptiéme, vingtiéme, vingt-quatriéme, trente-quatriéme, quarantiéme, & enfin le cent vingtiéme.

Deuxiéme Malade.

» A Thaſe une femme qui demeuroit
» près .... étant accouchée d'une fille &
» n'ayant point ſes purgations, fut atta-
» quée le troiſiéme jour de fievre aiguë
» avec friſſon. Il y avoit déjà long-temps
» qu'elle avoit de la fievre & gardoit le
» lit. Elle étoit ſans appétit. Mais depuis

» le jour qu'elle avoit reſſenti un friſ-
» ſon, la fievre devint continue, aiguë,
» avec des horreurs. Le huitiéme & les
» jours ſuivans, elle eut l'eſprit fort
» égaré. Elle revenoit preſqu'auſſi-tôt à
» elle-même ; un flux abondant d'hu-
» meurs tenues, aqueuſes, la tourmen-
» ta. Elle étoit ſans ſoif. Le onziéme, la
» connoiſſance fut bonne, mais elle étoit
» aſſoupie. Ses urines furent copieu-
» ſes, noires & tenues. Elle eut de l'in-
» ſomnie. Le vingtiéme, elle éprouva un
» léger refroidiſſement ſuivi preſqu'auſ-
» ſitôt de chaleur. Elle déraiſonna un
» peu. Elle ne dormit point. L'état du
» ventre étoit le même que les jours
» précédents. Les urines aqueuſes,
» abondantes. Le vingt-ſeptiéme, point
» de fievre, le flux ceſſa. Peu de temps
» après elle ſentit des douleurs violen-
» tes & opiniâtres dans la cuiſſe droite.
» La fievre revint & les urines furent
» aqueuſes. Le quarantiéme, les dou-
» leurs de la cuiſſe ceſſerent. Mais il
» ſurvint une toux continuelle, humi-
» de & abondante. Les ſelles furent ſup-
» primées. Point d'appétit. Les urines
» ſemblables aux précédentes : la fievre
» ne la quittoit point & redoubloit

» irrégulierement. Le ſoixantiéme, la
» toux ceſſa ſans qu'il y eut aucun ſigne
» de coction dans les crachats & ſans au-
» cune *apoſtaſe*. Il ſurvint une convul-
» ſion à la mâchoire du côté droit. La
» malade tomba dans l'aſſoupiſſement,
» déraiſonna, & revint promptement à
» elle-même. Elle avoit de l'averſion
» pour tout ce qu'on lui préſentoit. La
» convulſion de la mâchoire ceſſa. Elle
» rendit par bas un peu d'humeurs bi-
» lieuſes. La fievre devint plus aiguë,
» elle étoit accompagnée d'horreurs.
» Les jours ſuivants la voix manqua Elle
» recouvra cependant la connoiſſance
» & la parole. Le quatre-vingtiéme,
» elle mourut. Ses urines avoient été
» durant tout le cours de la maladie,
» noires, tenues & aqueuſes. Elle étoit
» toujours aſſoupie, ne prenoit point
» d'alimens : elle étoit fort découragée,
» ne dormoit point, & ſe laiſſoit aller
» facilement à la colere, à l'impatien-
» ce, & à la mélancholie ».

Commentaire de Galien.

La ſuppreſſion des purgations paroît avoir été la cauſe principale de cette

maladie. Cette ſuppreſſion eſt plus dangereuſe que celle des menſtrues, à cauſe de l'abondance & de la mauvaiſe qualité des humeurs ; le fœtus attire à lui le ſang le plus pur, & laiſſe le plus vicieux. De-là vient que les femmes durant leur groſſeſſe ſe rempliſſent d'humeurs nuiſibles, qu'elles vuident après l'accouchement. En général le ſang des purgations des accouchées eſt un ſang mélancholique, & leurs urines paroiſſent noirâtres. Hippocrate obſerve, au onziéme jour, que les urines étoient copieuſes, tenues & noires. Une grande quantité de pareilles urines ſoulage quelquefois beaucoup, mais dans ce cas-ci les urines ſe changerent en urines aqueuſes, abondantes & de mauvaiſe qualité vers le vingtiéme jour. De-là au quarantiéme, il n'y eut point de changement. D'ailleurs point d'autre évacuation, point d'apoſtaſe, & la malade mourut au quatre-vingtiéme. La nature avoit tenté de dépoſer dans la cuiſſe la ſurabondance des humeurs qui furent renvoyées de-là à la poitrine & cauſerent la toux continuelle & humide par la ſympathie de la poitrine avec les parties de la génération.

TROISIÉME MALADE.

» A Thaſe, Pythion, qui logeoit au-
» deſſus du temple d'Hercule, après
» bien des travaux, des fatigues, & un
» mauvais régime, fut ſaiſi d'un vio-
» lent friſſon, ſuivi de fievre aiguë,
» avec langue fort ſéche & bilieuſe;
» altération, inſomnie. Ses urines fu-
» rent noirâtres avec ſuſpenſion, mais
» point de ſédiment. Le deuxiéme,
» vers midi, les extrémités furent froi-
» des, ſur-tout la tête & les mains. Il
» fut ſans parole & ſans voix. Sa reſpi-
» ration fut courte pendant un temps
» conſidérable. La chaleur revint. Il eut
» ſoif. Il paſſa la nuit aſſez tranquille-
» ment. Il ſua un peu de la tête. Le
» troiſiéme jour le calme ſe ſoutint;
» mais vers le coucher du ſoleil il eut
» un petit refroidiſſement. La nuit fut
» turbulente & laborieuſe. Point de
» ſommeil, il rendit quelques excré-
» mens durs. Le quatriéme au matin,
» il étoit fort tranquille; vers midi il
» eut un redoublement avec refroidiſ-
» ſement; la parole lui manqua; il
» étoit fort mal; la chaleur revint enfin.
» Il rendit des urines noires avec ſuſ-

» penſion. La nuit ſuivante fut aſſez
» bonne. Le cinquiéme, il parut mieux,
» mais il ſe plaignit beaucoup d'une pe-
» ſanteur douloureuſe au ventre. Il étoit
» altéré. La nuit fut très-laborieuſe. Le
» ſixiéme au matin il étoit tranquille,
» vers le ſoir les douleurs ſe firent ſen-
» tir plus vivement. Il eut un redou-
» blement, on lui fit prendre un lave-
» ment ; il alla bien à la ſelle. La nuit
» ſuivante il repoſa. Le ſeptiéme, il eut
» des nauſées, de l'agitation : ſon urine
» fut huileuſe. La nuit fort mauvaiſe.
» Il déraiſonna, & n'eut aucun repos.
» Le huitiéme au matin il repoſa un
» peu, mais le refroidiſſement revint
» preſqu'auſſi-tôt. La parole lui man-
» qua, il n'avoit preſque point de reſ-
» piration. Vers le ſoir, la chaleur ſe
» rétablit, l'eſprit étoit égaré ; au point
» du jour, il étoit un peu mieux, ſes
» déjections étoient pures, modiques,
» bilieuſes. Le neuviéme, il étoit aſſou-
» pi, & lorſqu'il ſortoit de ſon aſſoupiſ-
» ſement, il avoit des nauſées & étoit
» un peu altéré. Vers le coucher du ſo-
» leil il fut agité, déraiſonna. La nuit
» fut mauvaiſe. Le dixiéme au ma-
» tin, il perdit la voix, il eut un re-
» froidiſſement conſidérable, une fie-

» vre aiguë, une grande ſueur. Il expira. » Les redoublemens avoient été en » jours pairs ».

Commentaire de Galien.

Les ſignes étoient mortels dès le commencement de la maladie. Le jugement arriva à jours pairs, parce que les redoublemens étoient en jours pairs. Au deuxiéme, la reſpiration étoit courte. Au huitiéme, elle étoit petite & diminuée. La reſpiration eſt petite & rare, lorſque la faculté vitale s'éteint. C'eſt de cette ſorte de reſpiration qu'il s'agit dans ce paſſage du livre du Prognoſtique, *ſi l'air qui ſort par la bouche & par le nez dans l'expiration eſt froid, la mort eſt prochaine.* Mais la reſpiration courte & fréquente indique de la douleur dans les organes de la reſpiration ou dans les régions voiſines, & alors la fréquence peut compenſer la petiteſſe & faire entrer une aſſez grande quantité d'air : ce qui ne peut arriver dans la reſpiration petite & rare. Ainſi il y a deux ſortes de reſpirations courtes. La reſpiration courte & fréquente, & la reſpiration courte & rare ; & il eſt viſible qu'au

deuxiéme jour la reſpiration étoit de cette ſeconde eſpece. On peut demander comment il peut ſe faire que la fievre étant aiguë le premier jour, ce qui ſuppoſe la reſpiration grande & fréquente, la reſpiration au deuxiéme jour ſoit devenue courte & rare. On répond, 1°. Que la chaleur allumée par les humeurs putrides au premier jour a été entiérement diſſipée, & que la chaleur naturelle reſtée ſeule ſe feroit plutôt éteinte que d'allumer la fievre une ſeconde fois. 2°. Qu'il y a eu au deuxiéme jour des ſignes manifeſtes de refroidiſſement, puiſqu'il eſt dit ; *le deuxiéme vers midi, les extrémités furent froides, ſur-tout la tête & les mains. Il fut ſans parole & ſans voix.* Voyez encore ce qui ſe paſſe au huitiéme jour, le malade ne pouvoit proférer aucuns ſons, ce qui annonce un anéantiſſement extrême.

Quatriéme Malade.

» Un phrénétique s'étant mis au lit » dès le premier jour de ſa maladie, » vomit beaucoup d'humeurs verdâtres » & tenues. La fievre le prit avec hor- » reur, ſuivie d'une ſueur conſidérable

» & univerſelle. Il ſentoit une peſan-
» teur douloureuſe à la tête & au cou.
» Ses urines furent tenues avec ſuſpen-
» ſion inégale, ſans ſédiment ; il rendit
» beaucoup d'excrémens. Son eſprit fut
» fort égaré. Il ne dormit point du tout.
» Le deuxiéme au matin, la voix lui
» manqua. La fievre fut aiguë : il ſua.
» La fievre ne continua pas moins. Il
» eut des palpitations par tout le corps,
» & la nuit des convulſions. Le troiſié-
» me jour, il eut un redoublement : il
» mourut ».

Commentaire de Galien.

Cette hiſtoire nous fournit un exemple d'une phrénéſie très-aiguë, déclarée en même temps que la fievre. Preſque tous ceux qui ſont ainſi attaqués, meurent dans les ſept premiers jours ; très-peu paſſent ce terme. Les cauſes de ces maladies agiſſent ſourdement, & leurs progrès ſont aſſez ſemblables à ceux du venin introduit par la morſure d'un chien enragé. Le venin de la rage ne donne aucun indice de ſa préſence, que lorſque l'hydrophobie ſe déclare, & alors la mort n'eſt pas éloignée. Pareillement l'humeur vicieuſe dans cette phré-

néſie, ayant acquis inſenſiblement une qualité venimeuſe, s'eſt manifeſtée tout-à-coup par des ſymptômes mortels. Le malade a vomi d'abord une humeur virulente, comme il arrive dans les fievres brûlantes. Un homme, qui meurt de poiſon le lendemain ou le troiſiéme jour, périt plutôt par la qualité que par la quantité du poiſon qu'il a pris. Ce malade-ci a péri de même par la qualité délétere des ſucs, & non par la phrénéſie qui n'étoit que ſymptôme. J'ai vu ſouvent des malades, devenus phrénétiques dès le premier jour, mourir le quatriéme ou le cinquiéme, mais non le troiſiéme. Je n'en ai pas vû durer juſqu'au vingtiéme. Il ſemble qu'Hippocrate nous propoſe cette hiſtoire pour ſervir d'exemple d'une mort très-prompte. Nous verrons un peu plus bas un malade qui a réſiſté long-temps contre toute attente.

CINQUIÉME MALADE.

» A Lariſſe, Phalacrus reſſentit
» tout à coup une douleur très-vive
» dans la cuiſſe droite que rien ne put
» appaiſer. Le premier jour, il eut une
» fievre aiguë, ardente, & des douleurs

» vives. Le lendemain, la cuiſſe étoit » moins douloureuſe, mais la fievre » augmenta : il fut agité : il ne repoſa » point : les extrémités devinrent froi- » des : il rendit beaucoup d'urines de » mauvaiſe qualité. Le troiſieme jour, » la douleur de la cuiſſe étoit appaiſée, » mais l'eſprit du malade étoit aliéné ; » le trouble & l'agitation étoient extrê- » mes. Le quatriéme, il mourut vers le » milieu du jour ».

Commentaire de Galien.

Lorſqu'une partie du corps ſouffre, on doit examiner d'abord ſi cette douleur eſt occaſionnée par quelque cauſe externe : car on peut ſe bleſſer en faiſant certains mouvemens, quelquefois même pendant le ſommeil, en ſe retournant dans ſon lit. Si on ne découvre aucune cauſe de cette nature, il faut examiner le genre de vie qui a précédé : ſi le malade n'a pas uſé d'alimens trop nourriſſans ; ſi les excrétions accoutumées ont été interrompues. Si quelqu'une de ces cauſes a lieu, & qu'il y ait plénitude, on ne peut trop ſe preſſer d'évacuer ; enſuite on pourra en toute ſûreté appliquer des répercuſſifs aux

endroits où il y a fluxion d'humeurs ; mais si on avoit recours aux répercussifs avant d'évacuer, les humeurs ne manqueroient pas de se porter vers les parties principales, & de causer un nouvel inconvénient. On ne doit pas même échauffer les parties dolentes, ni calmer la douleur avant l'évacuation ; ces remedes pourroient attirer encore davantage ; & dans les grandes inflammations souvent la partie ne peut recevoir toute l'humeur qui s'y porte, ou si elle la reçoit, elle ne peut la supporter. Si le régime précédent n'annonce pas qu'il y ait affluence d'humeurs, on doit user des remedes calmans, tels que fomentations & médicamens humides & chauds. Enfin, si la douleur ne cede pas, on en vient à une évacuation générale de tout le corps : car souvent la plénitude s'est accrue peu à peu & imperceptiblement. Quelquefois aussi la peau, devenue plus dure, cause la pléthore en arrêtant la transpiration. Lors donc que la douleur persiste malgré les fomentations & autres remedes, le malade doit être évacué dès le commencement.

SIXIÉME MALADE.

» A Abdere, Périclès fut attaqué de » fievre aiguë, continue. Il ſouffrit beau- » coup. Il avoit une ſoif conſidérable, » des nauſées, & ne pouvoit garder la » boiſſon : la rate étoit douloureuſe & » la tête peſante. Le premier jour, il » eut une hémorrhagie de la narine » gauche, la fievre augmenta beau- » coup, l'urine fut abondante, trou- » ble & blanche, elle ne dépoſa point. » Le deuxiéme, il y eut un redouble- » ment, les urines furent épaiſſes & » dépoſerent un peu, les nauſées dimi- » nuerent, il repoſa. Le troiſiéme, la » fievre fut moins forte, il y eut abon- » dance d'urines cuites avec beaucoup » de ſédiment ; la nuit fut fort tran- » quille. Le quatriéme, vers le milieu » du jour, il eut une ſueur abondante, » chaude & univerſelle. La fievre le » quitta, il fut jugé, & il n'y eut point » de rechûte ».

Commentaire de Galien.

Cette maladie, quoique très-aiguë, n'en pouvoit impoſer qu'à des perſon-

nes peu inſtruites. L'hémorrhagie du premier jour dans un homme attaqué du mal de rate, les urines épaiſſes & blanches ſans ſédiment du même jour, puis avec ſédiment le jour ſuivant, donnoient d'abord de grandes eſpérances, enſuite la ceſſation des nauſées ſuivie de ſommeil. Le deuxiéme annonçoit que le malade ne tarderoit pas à être tout-à-fait hors de péril. Enfin, l'abondance, & la bonne qualité des urines au troiſiéme, promettoient la guériſon complette au quatriéme.

SEPTIÉME MALADE.

» Une fille, qui demeuroit à Abdere,
» dans la voie ſacrée, fut attaquée de fie-
» vre ardente. Elle étoit fort altérée &
» ne dormoit pas. Ses regles coulerent
» pour la premiere fois. Le ſixiéme jour,
» elle eut beaucoup de nauſées, elle étoit
» fort rouge, elle éprouva de l'horreur
» & de l'agitation. Le ſeptieme, elle
» étoit dans le même état, les urines
» furent tenues, mais de bonne cou-
» leur, le ventre fut libre. Le hui-
» tiéme, ſurdité, fievre aiguë, nau-
» ſées, horreur, elle avoit bonne con-
» noiſſance, les urines furent ſembla-

» bles aux précédentes. Le neuviéme » & les jours ſuivans, point de change- » ment, la ſurdité continua. Le qua- » torziéme, elle eut l'eſprit troublé, la » fievre ſe calma. Le dix-ſeptiéme, il » ſurvint une hémorrhagie abondante » par les narines, la ſurdité diminua un » peu. Les jours ſuivans, il y avoit en- » core des nauſées, de la ſurdité & du » délire. Le vingtiéme, elle ſentit de » la douleur aux pieds, la ſurdité & le » délire ceſſerent; elle eut une petite » hémorrhagie du nez, elle ſua, la » fievre la quitta. Le vingt-quatriéme, » la fievre revint & la ſurdité; la dou- » leur des pieds ſe fit ſentir de rechef, » & il y avoit encore aliénation d'eſ- » prit. Le vingt-ſeptiéme, elle ſua beau- » coup, la fievre ceſſa, ainſi que la » ſurdité, mais la douleur des pieds » perſiſta. Quant aux mêmes ſymptô- » mes, elle fut jugée entiérement ».

Commentaire de Galien.

Cette maladie provenoit d'abondance d'humeurs: les premiers ſymptômes faiſoient craindre pour la vie de la malade, mais la bonne couleur des urines, quand il y a abondance d'humeurs, eſt un ſigne favorable; leur

ténuité annonçoit la longueur de la maladie. Dans cette hiſtoire, comme dans les précédentes, l'ordre des jours decrétoires eſt obſervé.

Huitiéme Malade.

» Anaxion, qui demeuroit près des » portes de Thrace à Abdere, fut at- » taqué de fievre aiguë avec douleur » continuelle au côté droit. Il avoit » une toux ſeche, & ne crachoit point » dans les premiers jours; il étoit alté- » ré, & ne dormoit point; ſes urines » étoient bien colorées, tenues & co- » pieuſes. Le ſixiéme, il eut du délire, » les fomentations n'eurent aucun ſuc- » cès. Le ſeptiéme fut fort laborieux, » la fievre augmentoit, les douleurs ne » diminuoient point, la toux étoit tou- » jours fort importune, & la reſpira- » tion également difficile. Le huitiéme, » on lui fit une copieuſe ſaignée du » bras, les douleurs ſe calmerent; mais » la toux étoit toujours ſeche. Le on- » ziéme, la fievre diminua, il ſua un peu » autour de la tête, la toux continuoit, » & les crachats étoient moins ſecs. Le » dix-ſeptiéme, il cracha un peu, il » parut de la coction dans les crachats, » le ſoulagement ſuivit. Le vingtiéme,

» il ſua, la fievre le quitta ; après la
» criſe il étoit mieux, mais il avoit en-
» core de la ſoif, & l'expectoration n'é-
» toit pas louable. Le vingt-ſeptiéme,
» la fievre revint, les crachats furent
» cuits & abondans, il y eut dans les
» urines beaucoup de ſédiment blanc ;
» plus de ſoif ; il dormoit bien. Le
» trente-quatrieme, il eut une ſueur
» univerſelle, il fut ſans fievre, & fut
» jugé entiérement.

Commentaire de Galien.

Voilà la ſeule hiſtoire dans laquelle Hippocrate ait fait mention de la ſaignée. Les anciens Médecins avoient pour loi de ne point ouvrir la veine après le quatriéme jour. Galien prétend en conſéquence que cette ſaignée, faite au huitiéme, n'eſt rapportée qu'à cauſe de la ſingularité du cas. Il penſe que tous ceux dont la maladie exigeoit ce remede le ſecond, troiſiéme ou quatrieme jour, n'en ont point été privés malgré le ſilence de notre auteur. Hippocrate, ſelon lui, n'entre dans aucun détail du traitement, parce que le but de ſon ouvrage n'eſt pas de donner des préceptes particuliers pour la curation

des maladies, mais de vérifier les loix du prognoſtique. Il renvoie à ſon premier livre des Criſes, où il explique de quelle maniere on connoît la parfaite crudité des maladies, le commencement de la coction, ſes progrès, & enfin la parfaite coction. Anaxion, attaqué de toux continuelle ſans expectoration, avoit une pleuréſie parfaitement crue; le malade ayant commencé de cracher le onziéme jour des matieres liquides, c'étoit un commencement de coction. Le vingt-ſeptiéme, les crachats étoient cuits & abondans, les ſédimens des urines étoient blancs; ainſi il fut entiérement jugé le trente-quatriéme.

NEUVIÉME MALADE.

» A Abdere, Héropythe éprouva un » violent mal de tête dans le temps » qu'il vaquoit à ſes affaires : quelque » temps après il s'alita, il demeuroit » dans la rue haute. Il avoit une fievre » ardente aiguë, un vomiſſement bi- » lieux, abondant, une grande ſoif & » beaucoup d'agitation : ſes urines » étoient tenues, noires, avec ſuſpen- » ſion, quelquefois ſans ſuſpenſion. Les » nuits étoient laborieuſes, les redou-

» blemens ne gardoient point un ordre
» certain. Vers le quatorziéme, il de-
» vint ſourd, la fievre augmenta, les
» urines étoient ſemblables aux précé-
» dentes. Le vingtiéme & les jours ſui-
» vans, ſon eſprit fut fort égaré. Le
» quarantiéme, il eut une abondante
» hémorrhagie du nez, la connoiſſance
» fut meilleure : la ſurdité continuoit
» encore, mais elle étoit diminuée,
» la fievre diminua pareillement. Les
» jours ſuivans, l'hémorrhagie reparut
» pluſieurs fois, mais le ſang coula en
» petite quantité. Le ſoixantiéme jour,
» l'hémorrhagie ceſſa : il ſentit alors
» une violente douleur à la cuiſſe droite
» & la fievre augmenta : peu après de
» violentes douleurs dans toutes les
» parties inférieures, la fievre & la ſur-
» dité étoient conſidérables, & lorſque
» l'une & l'autre venoient à diminuer,
» les douleurs de la cuiſſe augmentoient.
» Le quatre-vingtiéme, tous ces ſymp-
» tômes s'affoiblirent, ſans qu'aucun
» ceſſât entiérement : mais la couleur
» des urines fut louable, & le ſédiment
» copieux, le délire diminua pareille-
» ment. Vers le centiéme, il eut un
» flux bilieux abondant qui dura pen-
» dant quelques jours, enſuite un flux

» dyſſenterique douloureux. Tous ces » ſymptômes s'appaiſerent, la fievre & » la ſurdité ceſſerent tout-à-fait. Le » cent vingtiéme, le malade fut en- » tiérement guéri ».

Commentaire de Galien.

Cette maladie étoit très-grave, & ne pouvoit manquer d'être funeſte, ſi le malade n'eût pas été d'une forte conſtitution. Le pouls devoit être robuſte. C'eſt une partie du prognoſtique dont Hippocrate n'a pas traité, ainſi qu'il a déjà été obſervé. La reſpiration & l'appétit devoient être pareillement bons, & l'on ſçait comme Hippocrate l'enſeigne lui-même, que ces deux fonctions ſont d'un grand poids pour la guériſon des maladies. La fievre étoit aiguë dans les commencemens, mais enſuite les accès devinrent irréguliers, & par conſéquent elle en étoit moins aiguë. Le ſeul mauvais ſigne étoit la ténuité jointe à la mauvaiſe couleur des urines; auſſi cette maladie fut longue, & ne fut domptée que par l'hémorrhagie ſurvenue le quarantiéme jour qui eſt un des décrétoires, enſuite la douleur des cuiſſes & de toutes les parties infé-

rieures. D'où l'on voit que les grandes maladies ont des manieres de ſe juger qui leur ſont appropriées. Cependant le jugement n'étoit point complet ; mais vers le quatre-vingtiéme il y eut des ſignes de coction dans les urines : de-là juſqu'au cent vingtiéme la coction s'acheva entiérement, & la guériſon devint parfaite.

Dixiéme Malade.

» A Abdere, Nicodeme fut attaqué » de fievre ardente après bien des dé- » bauches de vin & de femmes. Il eut » d'abord des nauſées, des maux de » cœur & de la ſoif, ſa langue devint » torréfiée : ſes urines tenues & noires. » Le deuxieme, la fievre redoubla avec » horreurs, nauſées. Il ne repoſa point. » Il vomit des matieres bilieuſes, jau- » nes : les urines furent ſemblables aux » précédentes ; la nuit fut aſſez tran- » quille, il dormit. Le troiſiéme, le » malade étoit mieux ; mais vers le » ſoir il ſe trouva moins bien, la nuit » fut fort laborieuſe. Le quatriéme, » friſſon, grande fievre, douleurs uni- » verſelles : urines tenues avec ſuſpen- » ſion. Le ſixieme, l'eſprit fut fort

» égaré. Le ſeptiéme, la tranquillité
» revint. Le huitiéme, tout alloit
» mieux. Le dixiéme, & les jours ſui-
» vans, il reſſentit encore des dou-
» leurs, mais légeres. Les redouble-
» mens & les douleurs ſe firent ſentir
» pendant toute la maladie, principa-
» lement en jours pairs. Le vingtiéme,
» il rendit une urine blanche, épaiſſe,
» qui étant repoſée ne donna point de
» ſédiment; il ſua beaucoup, il parut
» être ſans fievre; vers le ſoir la cha-
» leur le reprit, les mêmes douleurs
» ſe firent ſentir, il éprouva de l'hor-
» reur, de la ſoif, & quelques égare-
» mens d'eſprit. Le vingt-quatriéme,
» il urina beaucoup; l'urine étoit
» blanche avec beaucoup de ſédiment;
» il eut une ſueur copieuſe, chaude &
» univerſelle. Il fut jugé.

Commentaire de Galien.

Galien renvoie à ſes commentaires ſur les Epidémiques, le livre du Prognoſtique, & celui des Prédictions pour l'explication des phénomenes de cette maladie.

ONZIEME MALADE.

» A Thaſe, une femme d'une hu-
» meur auſtere & difficile, ayant eu
» quelque ſujet de chagrin, ne dormoit
» ni ne mangeoit Elle avoit de la ſoif
» & des nauſées. Elle logeoit près de
» Pylade dans le.... Le premier jour
» vers le commencement de la nuit elle
» eut des frayeurs, parla beaucoup,
» marqua du découragement. Elle avoit
» un peu de fievre. Le lendemain matin,
» elle eut beaucoup de convulſions,
» & lorſque les convulſions ceſſerent,
» elle déraiſonna, dit des choſes obſ-
» cenes. Elle éprouvoit de grandes & de
» continuelles douleurs. Le deuxiéme,
» même état. Elle ne repoſa point; la fie-
» vre étoit plus aiguë. Le troiſiéme, les
» convulſions ceſſerent; mais un aſſou-
» piſſement léthargique s'empara d'elle.
» Il fut ſuivi bien-tôt de réveil. Elle ſe
» jetta hors du lit & ne put ſe contenir.
» Elle dit beaucoup de choſes extrava-
» gantes. Elle avoit beaucoup de fievre.
» La nuit elle eut une ſueur copieuſe,
» chaude & univerſelle. La fievre la
» quitta: elle dormit. Elle eut bonne
» connoiſſance,

» connoiſſance, elle fut jugée. Le troi-
» ſiéme jour, elle eut des urines noires
» & tenues avec énéoreme de figure
» ronde. Il ne ſe forma point de ſédi-
» ment. Vers le jugement, les régles
» coulerent en abondance.

Commentaire de Galien.

Galien eſt ſurpris de ce qu'il n'eſt point fait mention dans cette hiſtoire de regles ſupprimées, ou trop peu abondantes : car cette maladie étoit aiguë, & provenoit d'abondance d'humeurs, & elle fut jugée au troiſiéme jour par des ſueurs & l'éruption des menſtrues. En outre, l'abondance des regles, qui coulerent après le jugement, confirma la guériſon. Quant à la couleur de l'urine qui étoit noire, il n'y avoit rien de dangereux, le ſang menſtruel ſupprimé étoit mélancholique, & donnoit ſa couleur aux urines ; auſſi devint-elle d'une humeur difficile. La frayeur, le délire & l'aſſoupiſſement, qui furent des ſymptomes de cette maladie, reconnoiſſent la même cauſe.

Douzieme Malade.

» A Lariſſe, une fille fut attaquée

» de fievre aiguë, ardente, avec in-
» ſomnie, ſoif, langue fuligineuſe,
» ſeche, urines de bonne couleur,
» mais tenues. Le deuxiéme, elle fut
» fort mal, elle ne dormit point. Le
» troiſiéme, elle alla beaucoup à la
» ſelle; ſes déjections étoient aqueu-
» ſes. Le flux dura les jours ſuivans, &
» elle s'en trouva ſoulagée. Le qua-
» triéme, elle rendit des humeurs te-
» nues en petite quantité avec ſuſpen-
» ſion, point de ſédiment. La nuit, ſon
» eſprit fut égaré. Le ſixiéme, le ſang
» coula abondamment du nez, & après
» un léger friſſon, elle eut une ſueur
» copieuſe, chaude & univerſelle; la
» fievre ceſſa, elle fut jugée. Pendant
» la fievre, les regles parurent pour la
» premiere fois, & continuerent après
» le jugement. Le dégoût, l'horreur,
» la rougeur de la face, la douleur des
» yeux & la peſanteur de la tête avoient
» été continuels; elle n'eut pas de re-
» chûte, tout fut jugé. Les accès étoient
» en jours pairs.

Commentaire de Galien.

On voit par le récit d'Hippocrate que cette fille avoit atteint l'âge nubile, & que ſa maladie étoit cauſée par abon-

dance d'humeurs ; elle fut jugée au ſixiéme jour, parce que les redoublemens arriverent en jours pairs ; mais il paroît ſingulier qu'il n'y ait point eu de rechûte, puiſque le ſixiéme jour ne juge jamais fidellement. Hippocrate ſemble nous en avertir à cauſe de la rareté du fait. L'éruption des menſtrues qui parurent pour la premiere fois, & continuerent les jours ſuivans, rendit le jugement du ſixiéme jour bon & ſolide, d'autant qu'aucune partie principale n'étoit enflammée, & que les humeurs n'avoient aucune malignité. Hippocrate indique ſuffiſamment que le vice étoit pléthorique, en diſant que la face étoit rouge, les yeux douloureux & la tête peſante. Il ne s'agiſſoit donc ici que d'évacuations : la nature les commença le troiſiéme, & les acheva le ſixiéme. Or, l'évacuation qui ſe fit alors n'étoit pas tant un ſymptôme, qu'un effort de la nature qui expulſa les humeurs nuiſibles, puiſque l'hiſtorien ajoûte qu'elle s'en trouva ſoulagée. On peut encore inférer de cette hiſtoire, que la langue fuligineuſe & aride n'eſt pas toujours un ſigne funeſte, & que la ſuſpenſion dans les urines, ſans être un ſigne certain

de délire, puiſqu'il n'en eſt pas fait mention dans le livre du Prognoſtique, en eſt cependant très-ſouvent ſuivie, comme il paroît par les hiſtoires précédentes, parce qu'elle indique un ſang trop flatueux.

TREIZIÉME MALADE.

» Apollonius, qui demeuroit à Ab-
» dere, avoit le ventre gros, & depuis
» long-temps une douleur habituelle au
» foie; il étoit devenu ictérique, pâle
» & fort incommodé de vents. Un
» jour, après avoir mangé du bœuf,
» & bû inconſidérément, il ſentit
» un peu de fievre & ſe mit au lit;
» il but beaucoup de lait de chevre &
» de brebis crud & cuit, & par ſon
» mauvais régime augmenta conſidéra-
» blement ſes indiſpoſitions; la fievre
» devint plus aiguë, le ventre conſtipé,
» les urines tenues & modiques; il ne
» dormoit point, il étoit bouffi, altéré
» & aſſoupi, l'hypochondre droit en-
» flé & douloureux: toutes les extré-
» mités froides. Il déraiſonnoit un peu,
» il oublioit le moment d'après ce qu'il
» venoit de dire; il étoit dans une
» grande émotion. Vers le quatorziéme,
» à compter du jour que le friſſon l'a-

» voit pris, & qu'il s'étoit alité, il de-
» vint furieux, il pouſſoit des cris af-
» freux, il étoit dans un trouble ex-
» trême & parloit beaucoup, puis il
» étoit plus tranquille & s'aſſoupiſſoit.
» Tout cela fut ſuivi d'un flux abondant
» de bile pure & de crudités, tandis
» que les urines étoient noires, tenues
» & modiques, & l'agitation très-gran-
» de ; ſes déjections étoient fort va-
» riées, tantôt graſſes, crues & mor-
» dicantes, elles furent même laiteuſes.
» Le vingt-quatriéme, il y eut quel-
» que diminution ; d'ailleurs tous les
» ſymptômes étoient les mêmes : il
» avoit un peu de connoiſſance, mais
» il ne ſe ſouvenoit point de ce qui
» s'étoit paſſé depuis qu'il étoit alité ;
» il la perdit de rechef, & tout alla en
» empirant. Vers le trentiéme, il eut
» une fiévre aiguë, des déjections abon-
» dantes & tenues, du délire, les ex-
» trémités froides. La voix lui manqua.
» Le trente-quatriéme, il mourut. Pen-
» dant tout le temps que je l'ai vu,
» il avoit un flux de ventre, des uri-
» nes noires & tenues, un aſſoupiſſe-
» ment accompagné d'inſomnie, les
» extrémités froides, & un délire con-
» tinuel.

Commentaire de Galien.

Le commentaire de Galien ſur cette hiſtoire eſt fort court, il ſe contente de dire qu'on n'y trouvera rien d'obſcur ni d'embarraſſant, ſi on ſe rappelle ce qu'il a déjà expliqué.

QUATORZIÉME MALADE.

» A Cyzique, une femme étant » accouchée laborieuſement de deux » filles, & n'ayant point des purgations » ſuffiſantes, fut attaquée de fievre ai- » guë avec *horreur*, peſanteur doulou- » reuſe de la tête & du cou, inſomnie : » elle étoit taciturne, triſte, opiniâtre » & revêche; ſes urines étoient tenues, » ſans couleur; elle avoit de la ſoif & » de fréquens maux de cœur; le ventre » étoit tantôt libre, tantôt reſſerré. Le » ſixiéme jour, elle déraiſonna beau- » coup pendant la nuit, & ne repoſa » point du tout. Vers le onziéme, elle » devint furieuſe, & de rechef, la con- » noiſſance lui revint; ſes urines furent » noires & tenues, enſuite elles paru- » rent huileuſes, elle fut tourmentée » d'un flux de ventre, & rendit beau- » coup d'humeurs tenues; elle eut de » fréquentes convulſions, le froid s'em-

» para des extrémités, la connoiſſance
» lui manqua, les urines s'arrêterent,
» elle perdit la parole, & mourut le
» dix-ſeptiéme.

Commentaire de Galien.

La ſuppreſſion des purgations, après l'accouchement, fut ſuivie de phrénéſie dans cette femme, qui étoit naturellement triſte & taciturne; mais d'ailleurs l'accouchement laborieux avoit cauſé l'inflammation de la matrice & l'augmentation de la fievre. On conçoit que les humeurs vicieuſes s'étoient portées à la tête, & avoient produit un délire furieux ſuivi de convulſions. On voit encore ici l'ordre des jours decrétoires conſervé; & lorſqu'il y a quelqu'évenement qui ſemble s'écarter de cet ordre, nous avons ſoin d'en avertir.

QUINZIÉME MALADE.

» Des chagrins cuiſans cauſerent à
» la femme de Déalcès qui demeuroit
» à Thaſe une fievre aiguë avec *hor-*
» *reur.* Durant toute la maladie elle
» s'enveloppoit de ſes vêtemens, elle
» étoit taciturne; elle palpoit, arra-
» choit, grattoit, ramaſſoit des floc-
» cons : elle pleuroit & rioit le mo-

» ment d'après. Elle n'avoit aucun re-
» pos. Les ſuppoſitoires ne produiſoient
» aucun effet : elle buvoit peu, & il
» falloit l'exciter pour la faire boire.
» Ses urines étoient tenues & modi-
» ques. La fievre au tact ne paroiſſoit
» pas conſidérable. Elle avoit les extré-
» mités froides. Le neuviéme jour, elle
» déraiſonna beaucoup, puis redevint
» tranquille & taciturne. Le quator-
» ziéme, la reſpiration étoit rare,
» grande, & avec des intervalles con-
» ſidérables, enſuite elle devint courte.
» Le dix-ſeptieme, on lâcha le ventre
» au moyen d'un ſuppoſitoire : la boiſ-
» ſon paſſa, & rien ne s'arrêtoit : elle
» perdit le ſentiment : ſa peau étoit ten-
» due & aride. Le vingtiéme, elle parla
» beaucoup, puis elle reſta ſans parole
» avec une reſpiration courte. Le vingt-
» uniéme, elle mourut. Sa reſpiration
» avoit été rare & grande durant ſa ma-
» ladie ; elle étoit inſenſible à tout. Elle
» s'enveloppoit dans ſes vêtemens, par-
» loit beaucoup, ou gardoit un ſilence
» obſtiné.

Commentaire de Galien.

Cette femme étoit phrénétique dès le premier jour. Or, les phrénéſies qui

ſe déclarent en même temps que la maladie, ſont les plus aiguës, & enlevent les malades très-promptement. Cependant la maladie dura juſqu'au vingt-uniéme, parce que la fievre, quoiqu'aiguë, n'étoit pas conſidérable. *La fievre étoit légere au tact*; le délire de cette femme étoit compoſé de phrénéſie & de mélancholie, *ou elle parloit beaucoup, ou elle gardoit un ſilence obſtiné.*

SEIZIÉME MALADE.

» Un jeune homme de Mélibée, » échauffé depuis long-temps par de » fréquentes débauches de vin & de » femmes, s'alita. Il ſentoit de *l'hor-* » *reur.* Il avoit des nauſées, il ne dor- » moit point, & n'étoit point altéré. » Le premier jour, il rendit beaucoup » d'excrémens & d'humeurs. Les jours » ſuivans, beaucoup de ſéroſités; ſes » urines étoient tenues, modiques & » ſans couleur; ſa reſpiration rare, » grande & avec de longs intervalles; » ſes hypochondres tendus ſans dureté; » une palpitation de cœur continuelle; » des urines huileuſes. Le dixiéme, il » eut quelques abſences, il étoit néan- » moins tranquille & taciturne. Il avoit

» la peau ſéche & tendue. Ses déjections
» étoient abondantes & tenues, ou bi-
» lieuſes & graſſes. Le quatorziéme, il
» y eut redoublement. Son eſprit étoit
» égaré, il déraiſonna beaucoup. Le ving-
» tiéme, il eut un délire furieux avec
» une extrême agitation. ſes urines fu-
» rent ſupprimées, il buvoit très peu.
» Le vingt-quatriéme, il mourut.

Commentaire de Galien.

L'intempérance dans le vin nuit aux nerfs & au cerveau qui eſt leur origine. La débauche des femmes, outre qu'elle eſt nuiſible aux mêmes parties, diminue les forces. Ainſi beaucoup d'humeurs vicieuſes amaſſées par l'intempérance, cauſerent dans ce jeune homme affoibli par le libertinage, une fiévre qui, dans ſon commencement, dégénéra en phrénéſie. La reſpiration rare & grande annonçoit le dérangement du cerveau, & la taciturnité étoit déja un degré de délire. Les eſprits légers & turbulents tombent aiſément dans le délire, & difficilement ceux qui ont des mœurs oppoſées.

REMARQUES

SUR LES TRADUCTIONS

DE FOËS

ET DE CORNARIUS.

FOËS dit que les verbes παρακρύειν, παραλέγειν, παραφέρειν, ληρῆσαι, παραληρῆσαι, παρενεχθῆναι, παραπαίειν, παρακόπτειν & παραφρονεῖν, signifient dans Hippocrate une légere émotion de l'ame & le délire, dont la grandeur eſt enſuite déterminée par quelques mots que cet auteur ajoûte. *Dicuntur de levi mentis emotione & delirio, quibuſdam enim aliis additis verbis deſipienti æ magnitudinem circumſcribit Hippocrates. Epid. 1. ſect. iij. æger. 1.* Il cite les commentaires de Galien ſur les

Prorrhétiques, & ſon premier commentaire ſur le troiſiéme livre des Epidémiques. Cependant Foës ne pouvoit ignorer que Galien, dans ſon livre περὶ κώματ. annonce qu'il n'y a pas une ſeule ſyllabe ſuperflue dans les écrits d'Hippocrate ; & il rapporte à ce ſujet les diverſes manieres d'exprimer le délire & ſes degrés, qui ſe rencontrent dans les Epidémiques. Hippocrate, dit Galien, ne ſe contente pas d'indiquer d'une maniere générale & indéterminée les ſymptômes des maladies, il emploie toujours les termes propres à déterminer l'eſpece & la grandeur. Foës a donc traduit παραφρόνειν, *delirare, deſipere* ; παραλήρειν, *delirare, deſipere* ; παραλέγειν, *delirare, præter rationem loqui, mente moveri* ; παραφρονεῖν, *delirare, deſipere* ; παρακοπὴ, *mentis emotio, mentis alienatio.* Cornarius a fait de même ; & je ne ſçache aucun auteur qui ait approfondi ſuffiſamment les différentes ſignifications de ces termes.

Boërhaave définit le *delirium febrile*, *Idearum ortus non reſpondens cauſis externis, ſed internæ cerebri diſpoſitioni, unà cum judicio ex his ſequente vel animi affectu motuque corporis : atque his quidem per gradus auctis ſolitariis vel*

combinatis varia deliriorum genera fiunt. Cette définition comprend toute eſpece de délire, & peut guider dans la recherche que nous nous propoſons de faire de la valeur des termes uſités par Hippocrate.

I. Παραλέγειν. Ce verbe eſt employé treize fois dans les hiſtoires épidémiques, & une fois ſeulement dans les conſtitutions. Galien ne nous laiſſe pas ignorer ſa ſignification. Au chap. X. du liv. ij. περὶ δυσεων. il dit que παραλέγειν n'exprime pas un véritable délire, mais un état ſemblable à celui de l'ivreſſe, qui eſt cauſée par la plénitude du cerveau; & à la fin du XI. chap. du iij. liv. περὶ δυσεω. il dit qu'Hippocrate a coutume de ſe ſervir de ce terme pour exprimer la plus petite eſpece de délire. Gadaldin reprend à cette occaſion Cornarius d'avoir fait ſynonymes παραλέγειν & παραφρονεῖν; *minus enim malum eſt*, dit-il, παραλέγειν, *quàm* παραφρονεῖν; & il ajoûte : *antiqua tranſlatio verbum* παραλέγειν *ad verbum vertit* PRÆTERLOQUI, παραφρονεῖν *verò deſipere.* Je ne conçois pas comment de Gorris, dans ſes *Définitions* de Médecine, à l'article παραφροσύνη, a avancé que le verbe παραλέγειν ne ſe trouvoit dans au-

cun des ouvrages d'Hippocrate ni de Galien, & qu'on avoit mis mal-à-propos, à la fin du iij. liv. de Gal. περὶ δυσπν. Παραλέγειν au lieu de παράληρειν ; il eſt vrai que ce verbe ne ſe rencontre dans aucun des autres ouvrages d'Hippocrate. On en appercevra mieux la raiſon, lorſque nous aurons établi les expreſſions qui déſignent le délire en général, le délire propre aux fievres ardentes, & le délire phrénétique. Revenons à la ſignification de παραλέγειν. C'eſt une dépravation du jugement ou du raiſonnement, & par conſéquent l'eſpece de délire la plus légere ; car il eſt plus aiſé de ſe tromper ſur les rapports des objets, que ſur leur exiſtence. Cette dépravation ſe manifeſte par les diſcours d'un malade qui dit une choſe pour une autre, qui parle ſans bien comprendre ce qu'il dit, & ſouvent ne dit pas ce qu'il voudroit dire, parce que les inſtrumens qui ſervent à la parole ſont eux-mêmes ſouvent altérés.

II. Παρακρύω *ſeu* παρακρύομαι, *repello, rejicio, repudio, refuto*, dit Henry Etienne ; *item, deprecor & à me ſummoveo ; item, circumvenio, fraudulenter decipio* ..... & παρακρύσις, *fraus, error, impoſtura.* C'eſt un dérivé de κρύω,

pulſo, d'où vient κρῦμα, *ſonus quem inſtrumenta muſica pulſata edunt.* Ce verbe eſt employé quarante-neuf fois dans les quarante-deux hiſtoires. Lorſque la préſence des objets, n'excite pas dans l'ame des idées conformes à ces mêmes objets : ſi le malade voit des objets qui n'exiſtent pas, entend des ſons différens de ceux qui frappent les oreilles des aſſiſtans, &c. il y a παραχρῦσις, erreur, impoſture des ſens. Galien rapporte l'hiſtoire de Théophile, Médecin, qui, étant tombé malade, avoit conſervé ſa raiſon, connoiſſoit les aſſiſtans, converſoit avec eux, ſans donner aucun indice de délire, excepté qu'il s'imaginoit voir, dans un réduit de ſa chambre, des joueurs de flûte, dont les uns étoient aſſis, les autres debout, & qui ne ceſſoient de jouer des inſtrumens, pour quoi il s'écrioit, qu'on les chaſſât. Après ſa guériſon, il ſe ſouvint parfaitement de toutes les perſonnes qui étoient venues le voir, & des propos qu'on avoit tenus en ſa préſence. Il ſe ſouvenoit auſſi de l'ennui que lui avoient cauſé les joueurs d'inſtrumens. Παραχρῦειν exprime l'erreur de l'imagination, qui peut s'étendre ſur peu ou beaucoup d'objets, ou

ſur tous les objets. Παραχρῆειν σμικρὰ, πολλά, πάντα. Nous trouvons ſouvent dans les hiſtoires πάντα παρεκρῆσε, mais non πάντα παρέλεγε, ſeulement σμικρὰ, ou πολλὰ παρέλεγε.

III. Λῆρος, παράληρος, λῆρειν, παράληρειν, ſont employés douze fois dans les hiſt. Παράληρος ſe trouve encore quatre fois dans les conſtitutions ; ſçavoir, une fois dans la premiere, une fois dans la deuxiéme, & deux fois dans la quatriéme. Il eſt employé négativement dans les deſcriptions des fievres ardentes de la deuxiéme & quatriéme conſtitution, dans leſquelles Hippocrate dit que les malades n'étoient point παράληροι ; & deux fois poſitivement dans les deſcriptions des phthiſies de la premiere & quatriéme conſtitution ; d'où il ſuit que παράληρος exprime le délire propre des fievres ardentes ; autrement il eut été abſurde de faire entrer dans leur deſcription la négative de ce ſymptôme. Dans les fievres ardentes de la troiſiéme conſtitution, qui avoient une eſpèce de délire particuliere, Hippocrate ne dit point que les malades fuſſent παράληροι, mais παραλέγοντες. Cela ſuffit pour établir que παράληρειν exprime un degré de délire ſupérieur à ceux exprimés par παραλέγειν

& παραπρέειν. Aëtius, liv. 6, dit que λῆρος diffère de μώρωσις, en ce que dans celui-ci les diſcours du malade ont une ſuite ; mais dans le délire, les propos n'ont aucune connexion. [Il y a dont erreur de jugement & d'imagination, autrement les malades ſeroient παραλέγοντες & non παράληροι.

IV. Παράφρονειν n'a lieu que trois fois dans les hiſtoires, & ne ſe rencontre pas dans les conſtitutions. Je viens de dire que παράληρειν exprime le délire propre des fievres ardentes. Je dis maintenant que παραφρονεῖν exprime le délire commun des fievres, tant ardentes que phénétiques, d'où il ſuit qu'il eſt d'un degré ſupérieur à tous les délires précédens : j'en tire la preuve des ouvrages dogmatiques d'Hippocrate, & notamment du livre du Prognoſtique, & de celui de la Diete, dans leſquels Hippocrate n'emploie pas d'autre terme pour exprimer le délire en général. Ainſi παραφρονεῖν emporte la dépravation de l'imagination & du raiſonnement, avec paſſion ou affection de l'ame, *delirium*, dit Boërhaave, *eſt idearum ortus non reſpondens cauſis externis unà cum judicio ex his ſequente & animi affectu.* Cette explication eſt d'accord avec l'interprétation

que nous donne Budée de φρονέω, dans laquelle on trouve *cupio*, *volo*, *habeo affectum*, *animum intendo*. Ces deſirs, ces volontés, ces paſſions diſtinguent cette eſpèce des précédentes.

V. Παραφέρεσθαι n'eſt employé qu'une ſeule fois dans les hiſtoires. On le trouve dans la trente-neuviéme, dans laquelle on lit λήθη πάντων ὁ, τι λέγοι, παρεφέρετο. Foës a reconnu dans cette hiſtoire une gradation indiquée par les verbes παραλέγειν, παραφέρεσθαι, ἐκμαίνειν, βοᾶν, dont chacun ajoute au précédent. Il blâme les interprètes qui ont traduit ce verbe par *furere*, *proſilire*, il ſubſtitue *mentis emotio*, qui ne dit point aſſez, & regarde comme ſynonymes παραφορὰ, παρακοπὴ τῆς γνώμης & ταραχή. Galien, au commencement de ſon 1. comment. ſur le iij. liv. des Epidémiques, range les différentes eſpèces de délire de la maniere ſuivante; λῆρῆσαι, παραληρῆσαι, παραφρονῆσαι, παρανεχθῆναι, παρακόψαι, ἐκστῆναι, μανῆναι, ἐκμανῆναι, dans leſquels παραφέρεσθαι indique une eſpèce inférieure à παρακόψαι, d'où il ſuit que ces deux eſpèces ſont voiſines; mais on n'en doit pas conclure que ces deux verbes aient la même ſignification.

Παραφέρεσθαι marque ſpécialement un

tranſport, un mouvement corporel ; ainſi revenons à la définition de Boërhaave, *idearum ortus non reſpondens cauſis externis, unà cum judicio ex his ſequente & motu corporis.*

VI. Παραχόψαι eſt, ſuivant Galien, une eſpece de délire ſupérieure aux précédentes. Hippocrate ne s'eſt ſervi du mot παραχοπὴ qu'en deux endroits. De Gorris dit que ce mot eſt ambigu. Les raiſons qu'il en apporte ne ſont pas ſuffiſantes, & le paſſage, tiré du liv. de Galien *de locis affectis*, ne détruit point la valeur & le rang aſſigné à ce verbe par le même Galien. Vander-Linden, qui croit, avec de Gorris, que la ſignification de παραχόπτειν eſt douteuſe, convient qu'il ſignifie ſouvent le délire phrénétique ; *ſæpè verò* τὸ παραχόπτειν *ſignificat id quo gravius homini accidere non poteſt,* τὸ μαίνεσθαι, *inquam, inſanire.* Cela poſé, παραχοπὴ peut être défini, *idearum ortus non reſpondens cauſis externis, unà cum judicio ex his ſequente & animi affectu, motuque corporis.* Le paſſage d'Ariſtote, où cette expreſſion ſe trouve employée, quoiqu'il ne s'y agiſſe pas d'un délire phrénétique, renferme toutes les parties de cette définition. Τινὰ ἐν ἀδύνῳ

παρακόψαντα τῇ διανοίᾳ, καὶ εἰς τὸ θέατρον ἐρχόμενον ἐπὶ πολλὰς ἡμέρας, θεωρεῖν ὡς ὑποκρινόμενον τινῶν καὶ ἐπισημαίνεσθαι καὶ ὡς καλέσει τῆς παρακωφθῆς, ἔφησεν ἐκεῖνον αὐλῷ τὸν χρόνον ἥδιστα βεβιῶσθε. Dans cet inſenſé, l'imagination, les affections de l'ame, les mouvemens du corps étoient dépravés. Ἐκστῆναι, rapporté par Galien à la ſuite de παρακόψαι, n'eſt point employé dans les hiſtoires.

VII. Ἐκμανῆναι exprime le délire furieux, ou le plus haut degré des délires phrénétiques. Il eſt uſité ſix fois dans les hiſtoires. Aucun des malades, attaqués de cette eſpece de délire, n'a guéri : il raſſemble ſeul tous les autres ; il ſuppoſe la plus grande dépravation des facultés. Cependant la fureur des phrénétiques varie, ſuivant le vice dominant de telle ou telle faculté. C'eſt pourquoi nous liſons dans la huitiéme hiſtoire, ἐξεμάνη, καλέχειν οὐκ ἠδύνατο ; dans la trente-neuviéme, ἐξεμάνη, βοὴ, ταραχὴ, λόγοι πολλοί : & dans la quarante-deuxiéme, ἐξεμάνη, βλασφημίαι. Les délires plus ſimples, tels que παραλέγειν, παραφρονεῖν, παράληρειν, étoient ſuffiſamment déterminés par σμικρὰ, πολλὰ, πάντα ; mais les délires compoſés, tels que παρακόψαι & ἐκμανῆναι, dans leſquels le vice d'une faculté peut être dominant ſur les autres, doivent

être caractériſés & différenciés. Nous trouvons dans la trente-uniéme hiſtoire παρακοπὴ τῆς γνώμης, ἢ ταραχὴ, ἢ πολὺς βλησρισμὸς. Lorſqu'Hippocrate emploie quelques-uns des verbes rapportés ci-deſſus ſans addition, comme lorſqu'il écrit παρελέγε, παρέκρυσε, παρελῆρε, ſimplement & ſans addition, c'eſt toujours le degré moyen qu'il veut exprimer.

VIII. Κῶμα, κοιμηθῆναι, ὕπνειν, καλαφορὰ, καρός. La ſignification du mot κῶμα eſt bien déterminée par Galien dans ſon petit traité περὶ κώματ. Κοιμηθῆναι eſt preſque toujours traduit par Foës, *dormire*. Ce verbe eſt employé trente-neuf fois dans les hiſtoires: ὕπνος & le verbe ὕπνειν s'y rencontrent cinquante-quatre fois. Foës fait ces deux verbes ſynonymes. On lit dans la douziéme hiſtoire, ὁ πολὺ ἐκοίμηθη. ἐξ ὕπνου ψύξις; d'où il ſemble que κοιμηθῆναι équivaut à *dormire*; mais ce paſſage paroît plus propre à prouver que κοιμηθῆναι a beſoin de cette addition pour ſignifier le ſommeil. Henry Etienne traduit κοιμάομαι, *cubo dormiendi gratiâ*, *reclino me ad capiendum ſomnum*. Nous n'avons pas de verbe françois plus propre à rendre la valeur de κοιμηθῆναι, que le verbe *repoſer*, qui ne ſignifie pas abſolument dormir. On dit d'un malade

qu'il repoſe, lorſque ſon agitation & ſes douleurs ſont calmées. On peut dire qu'un malade repoſe, mais qu'il ne dort pas.

Καλαφορὰ, *Voyez Gal.* περὶ κώματ.

Κάρος, *voyez les Définitions* de de Gorris.

IX. Ἄσιτος, ἀποσίτος, ἀσώδης, ἔμετος, διάψωσης, ἄδιψος : il n'y a de difficultés que pour le mot ἄσιτ. *Hippocrati*, dit Van-der-Linden, ἄσιαι *ſignificant*, *faſtidia*, v. *Aphor.* LXI; *nauſeas*, *Coac.* CXLII; *morſus cordis*, VII. *Epid. t.* IX; *anxietatem cordis*, IV. *vict. acut.* 47; δυσφορίαν, *difficilem tolerantiam*, II. *vict. acut.* 22; ἀλυσμὸν, *conſilii inopiam. Galen. in Exeg. &* I. *Epid. ægr.* XI; ῥιπασμὸν, *jactationem irrequietam*, II. *vict. acut.* 22. *Hui! quantum verbum & quam in uno verbo includitur.* πόνος πολὺς. J'ai raſſemblé au commencement de cet article toutes les affections de l'eſtomac indiquées dans les hiſtoires, pour en faire appercevoir les gradations. L'envie de vomir, ou les nauſées, ſymptome ſi commun dans les fievres aiguës, ne peuvent être exprimées que par le mot ἄσιτ, d'où ἀσώδης, leſquels ſe trouvent vingt fois dans les hiſtoires. Toutes les ſignifications d'ἄσιτ, rapportées par Van-der-Linden, telles que

δυσφορία, ἀλυσμὸς, *morſus cordis*, n'ont pas lieu dans les hiſtoires. Lorſque les nauſées ſont accompagnées de quelqu'une de ces affections, Hippocrate a ſoin d'en faire mention. Dans Foës, ἄσον eſt tantôt *ſtomachi faſtidium*; ailleurs, *ſtomachi faſtidium & nauſea*; quelquefois, *nauſea* ſimplement; dans un autre endroit, *magna corporis æſtuatio & ſtomachi faſtidium.*

X. Αλγήματα, πόνοι, ὀδύναι, ſont ſynonymes dans Foës & Cornarius. Cicéron, au ij. liv. des Tuſculanes, dit *intereſt aliquid inter laborem & dolorem: ſunt finitima omninò, ſed tamen differunt aliquid. Labor eſt functio quædam vel animi, vel corporis gravioris operis vel muneris: dolor autem motus aſper in corpore, alienus à ſenſibus. Hæc duo Græci illi, quorum lingua copioſior eſt quàm noſtra, uno nomine appellant.* Il s'agit du mot πόνος, comme l'obſerve Gaſſendi. (Ethic. Epicur.) Πόνος a donc une double ſignification; il équivaut quelquefois à ὀδύνη. Foës & Cornarius ſuivent des maximes fort oppoſées à celles de Cicéron; ils font du mot *dolor* un équivalent aux deux mots grecs πόνος & ὀδύνη. Van-der-Linden a traduit ὀδύνη, *cruciatus*; ainſi ἀλγήμα, doit être traduit *dolor*, & πόνος, *labor*; en lui

donnant, avec Cicéron, toute l'étendue qu'il doit avoir.

XI. Πῦρ, πυρετὸς, πυρετοὶ, πυρέτιον. En quoi diffère πῦρ de πυρετὸς? Galien dit qu'il faut entendre par le mot πῦρ une fievre violente. Foës en conſéquence traduit preſque par-tout *febris vehemens*, ou *vehementiſſima*, quelquefois *febris* ſimplement. Mais ſi le mot πῦρ ſignifie une fievre violente, pourquoi n'eſt-il jamais employé dans les hiſtoires, que pour marquer l'invaſion de la fievre, ou le retour de la fievre dans les rechûtes? Par-tout ailleurs, c'eſt toujours πυρετὸς. Tous les malades pour leſquels Hippocrate s'eſt ſervi de πῦρ ἔλαβε, qui ſont au nombre de quinze, n'eurent-ils une fievre violente que le premier jour de la maladie; cependant huit d'entr'eux moururent. Quelle différence doit-on mettre entre πῦρ & πυρετὸς ὀξὺς ou πυρετὸς καυσώδης, employés dans les autres hiſtoires? Πῦρ eſt un mot générique. Nous liſons dans la ſixiéme hiſtoire πῦρ ἔλαβε πεπλανημένως; & tout de ſuite οἱ πυρετοὶ παράξυνόμενοι ἄλλοτε ἀλλοίως ἀλλάκτως. Πῦρ comprend donc dans cet endroit pluſieurs paroxyſmes irréguliers. Hippocrate ſe ſert du mot πυρετὸς, pour déſigner les accès de chaque jour.

MÉMOIRE

MÉMOIRE

SUR

LA MORTALITÉ DES MOUTONS EN BOULONNOIS,

Dans les Années 1761 & 1762.

POUR conſtater la nature de la maladie des Moutons, & les dommages qu'elle a cauſés dans cette province dans les années 1761 & 1762, MM. les MAIRE & ÉCHEVINS ont adreſſé à tous les Curés des environs une lettre circulaire, par laquelle on les prioit de donner des éclairciſſemens ſur certains faits, qui pouvoient être parvenus à leur connoiſſance, ou ſur leſquels il leur étoit facile de prendre des informations ſur les lieux. On

a comparé toutes les réponſes de ces MM. Et voici les réſultats.

Détail de la Maladie.

1°. La maladie des Moutons a commencé vers la fin d'Octobre de l'année 1761, a continué durant tout l'hyver & juſqu'au milieu du printemps. Elle a fait plus de ravages aux mois de janvier & février que dans les précédens, & s'eſt ralentie peu à peu en mars & avril.

2°. Dans les cantons bas, humides & marécageux, tels que les fonds de Bainctun, Carly, Iſques & en général dans tous ceux qui ont été inondés au mois de mai de l'année 1761, on a ſouffert les plus grandes pertes; tandis que dans les lieux élevés, ſecs & ſablonneux, & ſur-tout le long des Dunes de Camiers, Danes, Ambleteuſe, les troupeaux ont été généralement préſervés de la maladie.

3°. Les Agneaux ont été plus ſujets à la maladie que les meres.

4°. De tous ceux qui ont été manifeſtement attaqués, il n'en eſt réchappé aucun.

5°. Ces animaux périſſoient par hy-

dropiſie & par pourriture. On trouvoit ſouvent de l'eau à la tête entre cuir & chair. La maladie s'annonçoit par des bourſes pleines d'eau qui ſe formoient deſſous la machoire inférieure. Le ventre ſe rempliſſoit d'eau pareillement. Les principaux viſceres du bas-ventre étoient corrompus. Le foie portoit les plus forts indices de pourriture. On y obſervoit une grande quantité de vers plats, que les gens de nos campagnes appellent *dogues. Ces vers ſont gravés aux figures 4 & 5 de la planche xij. du iv. tome de l'Hiſtoire naturelle, générale & particuliere. Voyez les Obſervations de M. d'Aubenton à ce ſujet.*

6°. Les Moutons attaqués de la maladie ont continué juſqu'à la fin de boire & de manger avec aſſez d'avidité. Ils léchoient les parois des bergeries & mangeoient la terre.

7° Leur embonpoint diminuoit peu, mais les chairs étoient pâles & n'avoient pas leur ſaveur ordinaire. Et en général tous les Moutons tant ſains que malades, qui ont été mangés pendant l'automne & l'hyver, étoient fort inſipides.

8°. On a eſſayé peu de remedes. Aucun n'a réuſſi.

9°. Les autres beſtiaux, tels que les

chevaux, vaches, porcs, n'ont point été attaqués de cette maladie. Mais les avortemens ont été très-fréquens. Pluſieurs ont été attaqués de feux opiniâtres.

10°. Quant à l'eſpece humaine, la mortalité n'a pas été plus grande que dans les années précédentes, quoique l'automne ait été remarquable par le grand nombre de fievres doubles-tierces qui ont régné dans les cantons humides.

Tels ſont les faits rapportés aſſez unanimement dans les lettres & mémoires envoyés par MM. les Curés. Ils doivent ſervir de baſe aux réflexions que nous allons faire ſur les cauſes de cette maladie, & les moyens de s'en préſerver.

CAUSES DE LA MALADIE.

Intempéries des ſaiſons.

Les pluies commencerent dès le mois d'août dans l'année 1760; & les vents du ſud-oueſt dominerent juſqu'au mois de mars, & furent peu interrompus par ceux de nord. A peine gela-t-il pendant tout l'hyver. Aux mois de mars

& avril les vents de nord reprirent le deſſus. Mais ceux de ſud, qui ſuccéderent en mai, amenerent des orages avec des pluies ſi abondantes, que tous les vallons furent innondés, & la crue des eaux fut plus conſidérable, qu'elle n'avoit été de mémoire d'homme. Preſque tout l'été fut pluvieux. Dans les mois d'août & de ſeptembre il y eut des jours très-chauds; les vents du nord ſoufflerent rarement. Les orages avec tonnerre furent plus fréquens que dans les années précédentes. L'automne & l'hyver derechef pluvieux avec des vents méridionaux.

Effets de ces intempéries ſur l'eſpece humaine.

Quels devoient être les effets d'une pareille conſtitution de l'atmoſphere? Certainement ſi le froid & la ſéchereſſe qui eurent lieu dans les mois de mars & d'avril, n'avoient modéré les cauſes de putridité, cette année ne pouvoit manquer de devenir funeſte par des épidémies malignes. Mais d'un autre côté, le froid & la ſéchereſſe, qui ſuccédent à un hyver doux & pluvieux, produiſent des avortemens; les enfans, qui naiſ-

ſent pour lors, meurent peu après, ou ſont foibles & valétudinaires. En outre les tempéramens pituiteux ſont attaqués en été de dyſenteries, lienteries, hydropiſies; ceux qui ſont bilieux d'ophthalmies ſéches; & les vieillards de catarrhes qui les enlevent promptement. (On peut voir dans le Livre *de l'Air, des Eaux, &c. d'Hippoc.* ou dans le Commentaire de Galien, ſur l'*aphor. xij. de la 3e. Sect.* de quelle maniere ces effets ſont expliqués.) Auſſi obſerva-t-on au printemps & durant tout le cours de l'été beaucoup de fauſſes-couches. Pluſieurs enfans moururent peu après leur naiſſance. D'autres ne tarderent pas à donner de l'inquiétude ſur leur ſort. Parmi les femmes qui accoucherent à termes, pluſieurs eurent des accouchemens laborieux. D'autres tomberent malades peu de jours après l'accouchement. Quelques-unes de ces dernieres moururent.

Sur les Animaux & Végétaux en général.

Les animaux & les végétaux ne furent pas exempts des influences de l'air. On remarqua que les veaux & les

agneaux étoient plus rares, plus foibles & plus petits, que dans les années communes. Les ovipares ſe ſentirent auſſi du vice de la conſtitution. Les couvées de perdrix manquerent, & le gibier fut peu commun. La moiſſon fut très-médiocre. Les épis avorterent. Il n'y eut preſque point de fruits à pepin. Cependant les maladies ne devinrent épidémiques, qu'au mois d'août & pendant la plus grande partie de l'automne. Les campagnes & ſur-tout les lieux bas, humides & marécageux en furent affligés. C'étoit des fievres ardentes ou doubles-tierces continues. Elles furent généralement bénignes. Un très-petit nombre dégénéra en phthiſie ou en hydropiſie.

Maintenant ſi on demande quelle eſt l'eſpece parmi les quadrupedes, qui a dû le plus ſouffrir des vices de la conſtitution, je réponds qu'il faut chercher, quelle eſt celle qui par ſa nature ou ſon tempérament, ſon régime, le lieu de ſon habitation, ſeconde davantage l'action des intempéries de la conſtitution. Car c'eſt la réunion de ces cauſes particulieres qui forme la cauſe complette des maladies.

Tempérament de la Brebis.

Ariſtote dit que la brebis eſt le plus ſtupide de tous les quadrupedes; qu'elle s'égare en parcourant des endroits incultes ſans nul deſſein; que dans les froids les plus rigoureux, elle ſort des étables; & qu'elle périroit au milieu des neiges plutôt que d'y rentrer, ſi le Berger n'avoit l'induſtrie de faire paſſer d'abord les béliers qu'elles ne manquent pas de ſuivre : il remarque qu'elles reſtent couchées ou qu'elles dorment moins que les chevres; que le moindre bruit les raſſemble; & qu'une brebis pleine, qui ne rejoint pas le troupeau, lorſqu'il vient à tonner, avorte infailliblement.

M. de Buffon, dans l'Hiſtoire naturelle générale, &c. dit en parlant de la brebis. Ces animaux dont le naturel eſt ſi ſimple, ſont auſſi d'un tempérament très-foible (& par conſéquent plus ſujets que les autres aux effets des intempéries de l'air.) Ils ne peuvent marcher long-temps. Les voyages les affoibliſſent & les exténuent. Dès qu'ils courent, ils palpitent & ſont bientôt eſſouflés. La grande chaleur, l'ardeur

du ſoleil les incommodent autant que l'humidité, le froid & la neige. Ils ſont ſujets à grand nombre de maladies, dont la plûpart ſont contagieuſes. Effectivement les années d'une humidité exceſſive ne ſont pas les ſeules qui détruiſent les troupeaux; le froid & la ſéchereſſe de l'année 1740 firent périr preſque tous les troupeaux des environs de Plymouth. *Voyez les Obſervations du Docteur Huxham.*

Quels lieux elle doit habiter? & quel doit être ſon régime dans chaque ſaiſon?

Si je m'arrêtois à ces faits, je n'aurois point expliqué pourquoi certains cantons ont été exempts de la maladie, d'autres moins maltraités. Voyons donc quelle eſt la nourriture & l'habitation des Moutons. Suivant l'Auteur cité ci-deſſus les côteaux & les plaines élevées au-deſſus des collines, ſont les lieux qui leur conviennent le mieux. On évite de les mener paître dans les endroits bas, humides & marécageux.

On les nourrit, pendant l'hyver à l'étable, de ſon, de navets, de foin, de paille, de luzerne, de ſainfoin, de feuille d'orme, de frêne, &c. On ne laiſſe pas de les faire ſortir tous les jours, à

moins que le temps ne ſoit fort mauvais. Mais c'eſt plutôt pour les promener, que pour les nourrir, & dans cette mauvaiſe ſaiſon on ne les conduit aux champs que ſur les dix heures du matin. On les y laiſſe pendant quatre à cinq heures, après quoi on les fait boire & on les ramene vers les trois heures après midi. Au printemps & en automne au contraire on les fait ſortir auſſi-tôt que le ſoleil a diſſipé la gelée ou l'humidité, & on ne les ramene qu'au ſoleil couchant. Il ſuffit auſſi dans ces deux ſaiſons de les faire boire une ſeule fois par jour, avant que de les ramener à l'étable, où ils doivent trouver du fourrage, mais en plus petite quantité qu'en hyver. Ce n'eſt que pendant l'été qu'ils doivent prendre aux champs toute leur nourriture; on les y mene deux fois par jour, & on les fait boire auſſi deux fois. On les fait ſortir de grand matin. On attend que la roſée ſoit tombée pour les laiſſer paître pendant quatre ou cinq heures. Enſuite on les fait boire, & on les ramene à la bergerie ou dans quelqu'autre endroit à l'ombre: ſur les trois ou quatre heures du ſoir on les mene paître une ſeconde fois, juſqu'à la fin du jour. Telle eſt la maniere de

gouverner les Moutons dans chaque ſaiſon.

INOBSERVATION DES REGLES PRÉCÉDENTES.

1. *Vices du ſol.*

Malheureuſement cette méthode n'a point été aſſez ſuivie dans nos cantons. Et d'abord le Bas-Boulonnois, à l'exception des Dunes, eſt naturellement humide. Il y a peu de terreins ſecs. Le ſerpolet & les autres herbes odoriférantes, telles que les différentes eſpeces de *calament*, l'*origan*, le *clinopodium* ne ſe voient que dans les terres crétacées du Haut-Boulonnois.

2. *Modicité des fourrages.*

En ſecond lieu, la médiocrité de la récolte, le grand nombre de beſtiaux, que le défaut de vente a fait reſter dans le pays, exigeoient des attentions d'économie ſur la conſommation des fourrages. On a continué de mener paître de bonne heure & de ramener tard en automne, comme en été, afin que le Mouton prît aux champs preſque toute ſa nourriture, & que les proviſions fuſſent épargnées. Ce qui n'auroit point eu des ſuites ſi funeſtes dans une an-

née bien tempérée, a été dans une année trop humide la principale cauſe de la perte des laboureurs. Le troupeau rentroit au bercail ſi mouillé, qu'à peine pouvoit-il reſſuyer, & la nourriture qu'il prenoit, étoit beaucoup trop chargée d'eau.

3. *Mauvaiſe qualité des fourrages.*

Enfin les fourrages furent en général de mauvaiſe qualité. Les pluies perpétuelles multiplierent tellement les limaçons depuis la récolte de 1760, juſques & après la derniere moiſſon, qu'une partie des ronds grains en fut dévorée; & ce qui reſta fut gâté par ces inſectes, qui lors de la moiſſon, ſe réfugierent & furent enveloppés dans les *Warats*. Ajoûtons qu'un brouillard épais de pluſieurs jours en juillet & août, enniella les autres grains, tels que les bleds, avoines & ſucrions; & laiſſa ſur les pailles une pouſſiere, qui eſt une eſpece de poiſon pour les beſtiaux. *Voyez les expériences de Needham ſur la nielle des bleds.*

Telles ſont inconteſtablement les cauſes de la derniere mortalité des Moutons dans cette province. C'eſt de la réunion, du degré, de la modifica-

tion de ces cauſes, que dépend l'inégalité des progrès de cette maladie, dans les différens cantons.

EXPLICATION DES PHENOMENES DE CETTE MALADIE.

Époque de la Maladie. Quelle a dû être ſa nature en vertu des vices de l'air?

La maladie s'eſt déclarée vers la fin d'octobre; & les mois de décembre, janvier & février ont été ſignalés par le nombre de Moutons qui ont péri pour lors. Les anciens Médecins ont expliqué pourquoi après un hyver humide & tiéde, & un printemps froid & ſec, les lienteries & les hydropiſies ne manquoient pas de ſurvenir dans les maladies d'été & d'automne. La raiſon qu'ils alleguent eſt que les corps, après avoir contracté dans un hyver doux & pluvieux une humidité exceſſive, ſont reſſerrés tout-à-coup par le froid & la ſéchereſſe du printemps. Mais l'été, c'eſt-à-dire, les chaleurs qui ſuccedent immédiatement après, avec des vents de ſud & par conſéquent humides, ne produit point un deſſéchement ſuffiſant. D'où s'enſuivent des lienteries & des

hydropiſies, à la ſuite des maladies d'été. Cette explication acquiert encore plus de force, en ſuppoſant un été pluvieux, tel que celui de 1761 : & ſi l'automne ſuit la même température, les corps ſont menacés d'inondation, au moins dans cette derniere ſaiſon. Les ſaiſons ont donc concouru pour établir l'époque du commencement de cette maladie en automne, & ſes plus grands progrès en hyver.

Pourquoi les Agneaux ont plus ſouffert que les Meres?

Il eſt également facile de concevoir pourquoi les Agneaux ont plus ſouffert que les meres. Les animaux les plus foibles ſont les moins capables de réſiſter. Mais ceux-ci étoient foibles par leur âge, & enſuite par les circonſtances dans leſquelles ils étoient nés. Nous avons déjà obſervé ci-deſſus, d'après les Anciens, que les animaux qui mettent bas leurs petits dans un printemps ſec & froid, précédé d'un hyver doux & humide, courent riſque d'avorter, ou de faire voir le jour à des productions foibles & valétudinaires.

Hydropiſie, ſuite néceſſaire du vice des alimens, combiné avec celui des ſaiſons.

Nous avons vû un peu plus haut comment l'hydropiſie ſe formoit en conſéquence du déréglement des ſaiſons. Mais lorſqu'une nourriture trop humide ſe joint aux vices de l'atmoſphere, l'effet paroît immanquable. La tranſpiration ſupprimée d'une part par l'humidité de l'air, les vaiſſeaux remplis d'ailleurs de ſucs aqueux, inſipides, privés de ce mouvement de fermentation, qui pourroit encore vaincre les obſtacles; ces cauſes ne ſuffiſent-elles pas pour produire la ſtagnation, & enſuite l'épanchement?

Pourquoi les chairs des Moutons pâles & inſipides? Corruption du foie.

Il n'eſt pas douteux que la diſſolution du ſang ne ſoit une ſuite immédiate de cette exceſſive humidité; & par conſéquent la couleur de ce liquide, & celle de toutes les parties qu'il abreuve, doit s'altérer, devenir pâle, & les chairs des animaux fades & inſipides. Le foie ſurtout doit éprouver la plus forte dyſcra-

ſie, & ſa chaleur, combinée avec une humidité ſurabondante, le diſpoſe néceſſairement à la corruption.

Vers plats.

M. d'Aubenton a obſervé dans tous les foies de Moutons & d'Agneaux ſains ou malades des vers plats. La préſence de ces vers n'eſt donc point particuliere à la maladie dont il s'agit. Mais du moins on en peut conclurre que le foie de ces animaux eſt naturellement ſujet à la corruption. Ces vers reſſemblent aſſez à une feuille tant par ſa forme, que par les nervûres qui ſe voient à ſa ſurface, quand il eſt deſſéché.

L'appétit ſe conſervoit juſqu'à la fin.

Les Moutons attaqués de la maladie, ont continué juſqu'à la fin de boire & de manger; & plus on les nourriſſoit abondamment, plus la maladie faiſoit de progrès, & l'animal périſſoit beaucoup plutôt. Ils léchoient les parois des bergeries & mangeoient de la terre.

L'appétit naturel dans les animaux ou le deſir des alimens, eſt une ſuite de la diſſipation des ſucs, tant par les évacuations ſenſibles, que par la tranſpiration inſenſible. De-là naît la ſuc-

tion des fibres de l'eſtomac & le ſentiment de la faim. Mais les appétits viciés ſont cauſés par des ſucs acides qui mordent & picotent l'eſtomac, d'où provient encore le ſentiment de la faim, parce que cette mordication produit à peu près le même ſentiment que la ſuction. C'eſt cette derniere faim qui ſe ſoutenoit dans les moutons hydropiques, & qui les portoit à lécher les parois des murailles & à manger de la terre. Auſſi l'animal ne maigriſſoit point, quoique ſa perte fut d'autant plus accélérée, qu'il étoit copieuſement nourri.

Cauſes de la graiſſe & de l'embonpoint.

On ſçait d'ailleurs que rien ne contribue plus à l'engrais des Moutons que l'eau priſe en grande quantité, mais que cette graiſſe n'eſt qu'une bouffiſſure, un œdême qui les fait pourrir en peu de temps, & qu'on ne prévient qu'en les tuant immédiatement après qu'ils en ſont ſuffiſamment chargés ; enfin qu'on ne peut jamais les engraiſſer deux fois.

Effets de cet embonpoint.

Cette propriété du Mouton de ne pouvoir jamais engraiſſer deux fois ne dépend-t'elle pas de la nature de ſon

ſuif, qui lorſqu'il eſt accumulé juſqu'à un certain point, peut arrêter la tranſpiration de l'animal, & faire regorger les ſucs vicieux vers le foie. Cependant il y a des maladies cauſées par des froids & des ſéchereſſes exceſſives, telles que celles de l'année 1740, aux environs de Plymouth, qui firent périr une multitude innombrable d'Agneaux & de Moutons. Dans celles-ci, l'animal parvenoit à une extrême maigreur. Le foie s'enfloit & durciſſoit beaucoup, & la véſicule du fiel acquéroit une grandeur énorme.

Je crois avoir ſuffiſamment expoſé les cauſes des ſymptômes obſervés dans cette maladie. Il me reſte à rechercher les moyens qu'on peut employer, pour en préſerver les troupeaux. Les retours fréquens de cette eſpece de peſte, dans le Boulonnois, rendent cette recherche fort-importante.

PRÉSERVATIFS ET REMEDES.

Précautions contre la corruption de l'air.

Nous ne pouvons point réformer les ſaiſons ni changer les tempéramens des hommes & des animaux. L'art peut né-

anmoins s'oppoſer aux qualités nuiſibles de l'air ; & le tempérament connu des animaux indique les moyens d'en corriger les excès. Perſonne n'ignore que l'air ſe corrompt en ſe rempliſſant d'exhalaiſons animales, & réciproquement, que l'air putride corrompt les animaux qui l'habitent. Ces effets réciproques ſe produiront en moins de temps dans les années humides, lorſque les vents ſont méridionaux & l'air calme. Il eſt donc des précautions à prendre ſur les lieux de l'habitation du Mouton. M. Haſtfer, dans une inſtruction ſur la maniere d'élever & de ſoigner les Brebis, imprimée dans le Journal étranger du mois de février 1755, veut que les étables de ces animaux ſoient bâties ſur un terrein ſec & élevé, & qu'elles ſoient aſſez grandes pour être plutôt froides que chaudes. Pour trente Brebis, par exemple, il les veut longues d'environ vingt pieds, & hautes de neuf ou dix. Il y demande même des fenêtres & des lucarnes, ou quelqu'autre ouverture propre au renouvellement de l'air.

Pareillement il y a des précautions à prendre ſur les endroits où on les mène paître. Nous avons déjà obſervé que les côteaux & les plaines élevées au-deſſus

des collines étoient les lieux qui leur convenoient le mieux, & qu'il falloit éviter de les mener paître dans les endroits bas, humides & marécageux.

Nous ajouterons ici qu'il eſt bon de choiſir pour le matin & le ſoir les expoſitions favorables, pour les mettre à l'abri de la grande ardeur & de la chaleur du ſoleil. Les bruyeres ſéches, où il y a un peu de bois, conviennent beaucoup.

Précautions dans l'uſage des alimens.

Dangers de la roſée.

Mais c'eſt principalement dans la maniere de nourrir les Moutons, qu'on peut trouver les moyens de les préſerver de la pourriture. Il ne faut pas les faire paître dans la roſée, qui contient, ſur-tout dans les cantons bas & humides, des principes qui accélerent la pourriture. Si on expoſe au ſoleil un vaſe rempli de roſée, & couvert de maniere que les rayons du ſoleil puiſſent agir à travers le couvercle, & échauffer la matiere ; elle devient comme une colle légére & répand une odeur alkaline, putride, très-déſagréable, & abſolument ſemblable à celle du ſperme ani-

mal, gardé & évaporé juſqu'à conſiſtance d'opiat.

Il eſt vrai que les bêtes, qui commencent à vieillir & qu'on veut engraiſſer, demandent un traitement différent de celui des autres, & qu'on doit en faire un troupeau ſéparé en été. Celles-ci doivent être menées aux champs avant le lever du ſoleil, afin de leur faire paître l'herbe humide & chargée de roſée. On leur donne auſſi du ſel, pour les exciter à boire, & on les mene le ſoir ſur les quatre heures dans les pacages les plus frais & les plus humides. Et ces ſoins continués pendant deux ou trois mois ſuffiſent pour les engraiſſer autant qu'ils peuvent l'être. Mais alors il faut s'en défaire, parce qu'ils périroient infailliblement de pourriture ; le point principal conſiſte donc à ſçavoir retarder par les précautions convenables, la diſpoſition que ces animaux ont à ſe charger d'une graiſſe qui leur devient funeſte.

Vertus du ſel.

Le ſel eſt ſalutaire aux Brebis. On ceſſe de leur en donner deux ou trois jours après qu'elles ont été couvertes, parce que ſon uſage continuel, ainſi,

que des autres nourritures chaudes, ne manque pas de les faire avorter. Il eſt fort utile à celles qu'on veut engraiſſer, parce qu'il les excite à boire. Il corrige donc l'exceſſive humidité dans les mauvaiſes ſaiſons, lorſqu'il eſt donné modérément. On doit le recommander ſurtout dans cette Province, où cette denrée eſt à vil prix. Je préférerois le ſel gris au ſel blanc. La partie terreuſe, avec laquelle il eſt combiné, a une certaine aſtriction favorable aux indications que l'on ſe propoſe ici. Elle fixe davantage l'action du ſel, & le rend moins cauſtique.

Vertus des plantes odoriférantes.

Il ſeroit utile de faire recueillir dans les endroits élevés du ſerpolet & d'autres herbes odoriférantes, qu'on mêleroit parmi les alimens. Il y a des cantons dans le Haut-Boulonnois, tels que les collines au-deſſus de Neufchatel, en allant vers *le Faux*, où ces plantes croiſſent & s'élevent beaucoup, & couvrent des terreins conſidérables. Perſonne n'ignore que ces herbes donnent beaucoup de ſaveur à la chair du Mouton, & remédient par conſéquent à cette fadeur & inſipidité, qui ſont des

ſuites néceſſaires de la maladie dont nous traitons.

Toutes les pailles ſont propres à la nourriture des Moutons. Les Gens de la campagne connoiſſent aſſez ſans qu'on leur indique, celles qui doivent être préférées. M. Haſtfer prétend encore que toutes ſortes de feuilles d'arbres peuvent nourrir le Mouton, même celles des ſapins, en y mêlant un peu de foin. On peut donc aſſaiſonner la nourriture du Mouton en beaucoup de manieres ; & il y a lieu d'eſpérer quelque ſuccès dans les tentatives qui ſe préſentent en grand nombre.

Vertus des différentes feuilles d'arbres, qui peuvent entrer dans la nourriture des Moutons.

Toutes les parties du chêne ont une qualité aſtringente. On ſçait que ſon écorce ſert à tanner les cuirs, & par conſéquent à les préſerver de la corruption. Ses feuilles ſeront un aliment qui ſervira en même tems de remede.

Les feuilles de bouleau ſont eſtimées pour l'hydropiſie, & conviennent par conſéquent dans cette maladie. Les Allemands & les Anglois font

grand cas des baies de geniévre dans les maladies peſtilentielles.

L'écorce & les feuilles de ſaule ont une qualité rafraîchiſſante & aſtringente.

On eſtime les baies du ſorbier dans l'hydropiſie. Le chevre-feuille échauffe & deſſéche beaucoupC'eſt un fort diurétique. Il eſt propre à déſoppiler la rate, & paroît encore convenable.

Le viorne deſſéche & reſſerre. Les feuilles de prunier ſauvage, ainſi que ſon fruit & ſon écorce, ont la même vertu.

L'écorce de la racine de l'aune noir qui porte des baies, eſt un violent purgatif, & fort utile dans l'hydropiſie.

Les feuilles de nerprun, celles des différentes eſpeces de ronces peuvent être auſſi employées avec ſuccès. La racine, les feuilles & l'écorce de l'orme ſont aſtringentes & déterſives. La ſemence de frêne miſe en poudre, eſt un excellent remede pour l'ictere & l'hydropiſie.

Les feuilles de tilleul ſont deſſiccatives.

Le genêt chaſſe les ſéroſités, tant par le vomiſſement, que par les ſelles & les urines. On en fait un grand uſage

dans

dans les obſtructions du foie, de la rate & du méſentere. On ne peut trop recommander cet arbriſſeau dans le cas dont il s'agit.

En général toutes les feuilles d'un goût auſtere & d'un tiſſu ferme & ſolide, ſemblent propres à corriger l'intempérie qui domine dans cette maladie, en deſſéchant la trop grande humidité & réprimant les progrès de la pourriture. Mais il ne faut point attendre que la maladie ait jetté de trop profondes racines. Ainſi on doit commencer dès l'été, qui eſt la ſaiſon où les arbres ſont couverts de feuilles à en faire un emploi convenable, lorſqu'on a lieu de craindre les funeſtes effets des ſaiſons trop pourriſſantes.

Tranſplantation du troupeau.

Malgré toutes ces précautions, il eſt viſible que lorſqu'on pourra dépayſer le troupeau qui habite dans des endroits bas & humides, en le faiſant paſſer dans le voiſinage des dunes ou ſur des collines crétacées, il eſt viſible, dis-je, que cette tranſplantation eſt plus ſûre que toutes les attentions qu'on pourroit prendre ſur les lieux. Encore ne faudroit-il point attendre que cette mala-

die fût déclarée. Nos Laboureurs, qui voient des retours ſi fréquens de mortalité dans leurs troupeaux, peuvent tirer de juſtes conjectures ſur ces fâcheux événemens. Un hyver doux & pluvieux, ſuivi de quelque ſemaines de froid & de ſéchereſſe au printemps, & tout-à-coup des pluies, des vents méridionaux, & ſur-tout des orages fréquens avec tonnerre, & des chaleurs étouffantes, des inondations, ſont des préſages aſſez certains de mortalité parmi les beſtiaux. Si tout l'été ſe paſſe ainſi, & qu'un automne pluvieux ſuccéde à de telles ſaiſons, que ne doit-on pas craindre? Celui qui ſe trouve alors dans des circonſtances locales, peu avantageuſes, doit ſonger à ſe mettre à l'abri des événemens qui peuvent renverſer ſa fortune.

Médicamens.

Il me reſte à propoſer quelques Médicamens vantés dans les maladies des Moutons. Ce n'eſt point d'après ma propre expérience. Je citerai encore ici M. Haſtfer, qui paroît avoir beaucoup étudié cette matiere. On prend en automne une fourmilliere qu'on met dans un four avec les fourmis, le maſtic, le feuillage & les brins de bois, pour y ſé-

cher ; enſuite on la réduit en une poudre que l'on conſerve dans un vaiſſeau, où il y ait eu du ſel, & pour en faire uſage, on la mêle avec du ſel & de l'avoine. On a trouvé que les brebis guéries par l'uſage de cette poudre d'une maladie qui régnoit en 1748, avoient conſervé le foie très-ſain, tandis que dans les autres ce viſcere étoit rempli de cloches d'eau.

Le ſel diſſous dans de l'urine humaine, ſert d'émétique à ces animaux, & l'antimoine ou le ſoufre mêlé avec de la lie de biere, leur ſert de laxatif.

Concluſion.

Telles ſont les obſervations que nous avons cru devoir expoſer ſous les yeux de nos Agriculteurs. Nous voulons exciter leur induſtrie & les enhardir à tenter tous les moyens de conſerver leurs troupeaux. Le ſuccès répondra à nos eſpérances, ſi en enviſageant les cauſes de la mortalité de leurs beſtiaux, ils oppoſent à chacune des méthodes convenables.

LETTRE

A M***

SUR LA MORTALITÉ DES CHIENS,

DANS L'ANNÉE 1763.

JE conviens avec vous, M. qu'un Médecin doit faire attention aux maladies des animaux, des quadrupédes ſur-tout, dans la claſſe deſquels l'homme eſt compris. Les mortalités dans les beſtiaux ſervent quelquefois de préludes aux épidémies & aux peſtes qui affligent l'eſpéce humaine (*a*); mais faudra-t-il étendre ſes ob-

(*a*) Au ſiége de Troye, la peſte attaqua d'abord les chiens, puis les chevaux, enſuite les hommes. Dans les années 1728 & 1733, preſque tous les chevaux furent attaqués dela toux, un mois ou deux avant qu'elle devînt épidémique à Plymouth. *Huxham. obſ. de aëre. &c.*

ſervations ſur tout le régne animal, & tenir un regiſtre exact des ſingularités que les oiſeaux, les poiſſons, les inſectes nous offrent dans le courant d'une conſtitution épidémique ? Le ſilence des grenoüilles, des cigales ou des oies, la muë des oiſeaux, le travail des abeilles, les ravages des chenilles ont-ils des rapports aſſez directs avec les épidémies pour mériter l'attention du Médecin. Simplifions les queſtions déjà trop compliquées. Ce n'eſt pas en ajoûtant de nouvelles inconnues dans une équation, qu'on parvient à trouver la valeur de celle qu'on cherche.

Il en eſt des animaux comme des plantes, parmi leſquelles il s'en trouve qui végétent mieux dans les terreins ſecs que dans les lieux humides; d'autres que la ſéchereſſe fait périr & qui ne peuvent croître que dans l'humidité. On a remarqué que les ſéchereſſes exceſſives ſont pernicieuſes aux Chiens (*a*), mais les beſtiaux expoſés aux injures de l'air, & qui paiſſent l'herbe, ſouffrent davantage des ſaiſons trop pluvieuſes.

(*a*) Silius Italicus, cité par Ramazzini a décrit une conſtitution très-chaude & très-ſéche qui fut fatale aux Chiens avant de ſe faire ſentir aux autres eſpéces.

» De tous les animaux, dit le célé-
» bre auteur de l'hiſtoire générale & par-
» ticuliere (*a*); le Chien eſt celui dont la
» nature eſt le plus ſuſceptible d'impreſ-
» ſion, & ſe modifie le plus aiſément
» par les cauſes morales. Il eſt auſſi de
» tous, celui dont la nature eſt le plus
» ſujette aux variétés & aux altérations
» cauſées par les influences phyſiques :
» le tempérament, les facultés, les ha-
» bitudes du corps varient prodigieuſe-
» ment, la forme même n'eſt pas con-
» ſtante. Delà cette confuſion, ce mé-
» lange & cette variété de races ſi nom-
» breuſes, qu'on ne peut en faire l'énu-
» mération. Delà ces différences ſi mar-
» quées pour la grandeur de la taille, la
» figure du corps, l'allongement du mu-
» zeau, la forme de la tête, la lon-
» gueur & la direction des oreilles &
» de la queue, la couleur, la qualité
» & la quantité du poil.

Galien range le Chien parmi les animaux les plus ſecs, les plus chauds & les plus maigres (*b*). Il nous dit que ſa rate eſt très noire (*c*); que ſes os ſont fort durs, moins cependant que ceux de

(*a*) Tom. v. pag. 192.
(*b*) *Gal.* 2°. *de ſimpl. med. fat.*
(*c*) 6°. *De anat. adminiſt.*

la chevre & de la brebis (*a*); que ſa chair produit des ſucs mélancholiques dans ceux qui en mangent (*b*). Les intempéries qui augmentent les ſucs atrabilaires en quantité & en qualité, ſont donc nuiſibles à cette eſpéce : & telles ſont les conſtitutions *automnales*, dans leſquelles le froid des hyvers & la chaleur des étés ſont exceſſifs & accompagnés l'un & l'autre de ſéchereſſes continuelles.

Le printemps, & la plus grande partie de l'été, en 1762, avoient été fort chauds & fort ſecs; & ce qui eſt rare dans nos cantons, tous les bleds avoient mûris à peu près dans le même temps, & la récolte s'étoit faite de bonne heure. Le dernier mois de l'été & le premier de l'automne furent pluvieux, & de-là juſqu'à la fin de Juin de l'année ſuivante, les froids & la ſéchereſſe ſe ſoutinrent conſtamment. Les pluies furent rares & modiques. Les vents orientaux ou ſeptentrionaux. Vers le ſolſtice d'été (époque de la maladie canine) les vents de midi ayant repris le deſſus, la ſaiſon devint humide & pluvieuſe, & tout l'été ſe paſſa ſans chaleurs.

(*a*) 11°. *De uſu partium.*
(*b*) 3°. *De loco affect.*

La maladie s'eſt montrée depuis le mois de Juillet juſqu'à la fin de l'automne. Le ſymptôme le plus général & le premier, que l'on remarquoit dans ces animaux, étoit une grande foibleſſe qui les faiſoit chanceler en marchant & tomber à chaque pas. La plûpart touſſoient & haletoient. Ils rejettoient par la gueule & les narines des humeurs pituiteuſes & glaireuſes. Leurs yeux étoient éteints, chaſſieux, couverts d'une humeur épaiſſe, & difficile à détacher. Ils tomboient dans une extrême maigreur. Les uns périſſoient en peu de jours; d'autres après plus d'un mois de maladie; quelques-uns moururent ſubitement attaqués de vertiges. A l'ouverture d'un cadavre on trouva un affaiſſement conſidérable au cerveau; le poulmon gâté, & l'eſtomac plein d'humeurs putrides d'une odeur inſupportable.

Cette maladie ne s'eſt pas bornée à une ſeule ville, à une ſeule province; elle s'eſt étendue à des diſtances conſidérables, & a fait beaucoup de ravages. J'ignore la marche qu'elle a ſuivie & les lieux où elle s'eſt manifeſtée d'abord. Elle attira mon attention, dès qu'elle parut dans cette ville. Mais je ne me propoſois nullement d'en écrire, & je

ne penſois pas qu'elle vous ſervîroit d'occaſion pour réveiller les prétentions de Sydenham, dont vous paroiſſez avoir adopté le ſyſtême.

Vous convenez que c'eſt dans l'air & non dans les eaux ou dans les aliments qu'il faut chercher les principes de cette maladie à cauſe de la différence des lieux où elle a régné, & du différent genre de vie des animaux qui en ont été attaqués. Vous êtes porté à croire que les aſtres ont verſé ſur notre atmoſphére des influences, qui, ſans nuire aux autres eſpéces de quadrupédes, ont été peſtilentielles à la race canine. Mais avez-vous peſé, calculé la puiſſance des ſaiſons, qui ont précédé & vû naître la maladie ? Avez-vous déterminé la part qu'elles avoient dans cet événement & reconnu leur inſuffiſance ? Commencez par la démontrer, & donnez enſuite carriere à votre imagination. Voyons au moins juſqu'où peut nous mener la maniere de raiſonner des anciens en pareilles matieres. Je vais d'abord vous rappeller certains points de doctrine élémentaires en fait d'épidémies, qui peuvent répandre de la lumiere ſur le ſujet que nous traitons.

Le printemps, ſuivant les anciens,

augmente la partie rouge ou le ſang dans nos corps ; l'été, l'humeur bilieuſe ; l'automne, la mélancholie ; l'hyver, la pituite. Ces principes ſont établis dans le livre de la nature humaine ſur des preuves ſimples & démonſtratives. Vous pouvez y avoir recours. Il y eſt dit que chacune de ces humeurs augmente ou diminue à proportion de la chaleur, de la froidure, de la ſéchereſſe & de l'humidité des ſaiſons ; que dans les conſtitutions annuelles, tantôt l'hyver fait la plus forte impreſſion, tantôt le printemps, quelque fois l'été, d'autres fois l'automne ; que les maladies d'été ceſſent en hyver & réciproquement celles de l'hyver en été.

Lorſque l'hyver arrive, dit Hippocrate, la bile ſe réfroidit ou diminue par l'abondance des pluies & la longueur des nuits. Durant le printemps, s'il eſt doux & modéré, les cerveaux ſe purgent de la pituite accumulée pendant l'hyver. Mais s'il eſt froid & *boréal* (*a*), l'humeur pituiteuſe reſte ſous une forme *concrete* ; & lorſque les vents de ſud ſoufflent en été & amenent des pluies, la fonte des humeurs ne peut

(*a*) Il eſt difficile de rendre autrement l'expreſſion d'Hippocrate.

manquer de cauſer des maladies : delà viennent les flux & les hydropiſies, qu'on obſerve après un printemps froid & précédé d'un hyver doux & pluvieux.

D'après ces principes je demande : ſi le froid & la ſéchereſſe ont regné tant dans l'hyver que dans le printemps, & même dans la plus grande partie de l'automne qui les a précédés, (c'eſt le cas où nous nous ſommes trouvés en 1763;) quelles ſeront les maladies qui doivent paroître durant ces ſaiſons froides & ſéches, ainſi que dans le cours d'un été froid & humide qui vient à leur ſuite. La ſéchereſſe conſtante dans ces trois ſaiſons n'a pû produire la même pituite qui doit ſa naiſſance tant à la fréquence des pluies qu'à la longueur des nuits. Les cerveaux ont dû conſerver une ſorte de *concrétion*. Ils n'ont point été purgés en temps convenable, car l'humeur produite doit avoir les qualités de l'atmoſphére. Elle doit être froide & ſéche ; épaiſſe & de difficile coction, & telles ſont les qualités de l'humeur atrabilaire.

Nous ne pouvions donc manquer d'obſerver durant cette longue ſéchereſſe quantité de maladies cauſées par la mélancholie, des flux hémorrhoï-

daux, des vomiſſemens noirs, des flux noirs, des démences, des cancers (*a*), des pleuréſies, des péripneumonies atrabilaires, ſur-tout dans les campagnes, des toux convulſives parmi les enfans & même dans les autres âges. Toutes ces maladies devoient être longues & d'un jugement difficile. Et telles furent effectivement les maladies régnantes dans les ſix premiers mois de l'année 1763.

Dans la conſtitution froide & ſéche de l'année 1741, obſervée à Modene par *Ramazzini*, ainſi que dans celle de 1740, qui a été décrite par le docteur Huxham à Plymouth, les maladies de poitrine régnoient. On trouva à Modene dans la plûpart des cadavres des polypes formés dans le cœur ou dans l'aorte : & le ſang qu'on tiroit, prenoit une conſiſtance polypeuſe. A Plymouth le ſang étoit plus épais & plus tenace qu'il n'eſt ordinairement. Il étoit abſolument comme de la glu. *Horum ſanguis extractus merum ferè gluten refert* (*b*). Le froid

(*a*) Ces maladies firent de grands progrès dans les femmes qui en étoient déjà attaquées & ſe déclarerent dans pluſieurs autres.

(*b*) *Huxham obſerv. de aëre ann. 1740.*

& la ſéchereſſe, lorſqu'ils ſont exceſſifs & qu'ils durent trop long-temps condenſent le ſang & le dépouillent de ſes parties les plus ſubtiles & les plus actives. On voit déjà l'accord des principes & des obſervations des modernes avec la doctrine d'Hippocrate. La raiſon de cette condenſation paroît ſenſible par les effets connus du froid qui rapproche toutes les parties des corps & les reduit à un moindre volume. Mais ces notions générales de phyſique ne ſuffiſent pas pour expliquer les dérangemens produits dans l'œconomie animale par des intempéries exceſſives en froidure & en ſéchereſſe. Il faut avoir recours à des effets plus immédiats obſervés dans les animaux. Hippocrate nous enſeigne que les conſtitutions *boréales* tant générales que particulieres conſtipent les corps, arrêtent les déjections; d'où réſulte un état pléthorique & une irruption ou regorgement ſur les viſceres qui réſiſtent le moins. La pléthore doit s'accroître en raiſon directe de la voracité de l'animal, & en raiſon inverſe de ſa tranſpiration & des pertes qu'il fait par les autres conduits. Mais puiſque la portion la plus tenue & la plus ſubtile s'évapore, dès que la rigidité des fibres s'affoiblira par l'ac-

tion des vents méridionaux & de l'humidité, l'animal ſe trouvera ſurchargé d'humeurs groſſieres qui, en ſe décompoſant, s'écouleront & produiront diverſes maladies ſelon les viſceres qu'elles affecteront. On conçoit qu'alors la diſſolution ſuccéde à l'accumulation, la foibleſſe à la tenſion, la phthiſie à la pléthore; ainſi les funeſtes effets des ſaiſons immodérées ne ſe manifeſtent pas toujours ſous le régne de l'intempérie; ſouvent les corps ſuccombent, lorſque les cauſes externes viennent à ceſſer. Appliquez ces principes. Le Chien eſt ſec & nerveux, il ne ſue point, il mange beaucoup. » Sa ſéchereſſe eſt telle que » l'eau lui eſt encore plus néceſſaire que » la nourriture. Il boit ſouvent & abon- » damment. On croit même vulgaire- » ment que, lorſqu'il manque d'eau pen- » dant long-temps, il devient enragé. » La conſtipation du ventre lui eſt or- » dinaire. Il paroît faire des efforts & » ſouffrir toutes les fois qu'il rend les » excrémens, non, comme le dit Ari- » ſtote, parce que les inteſtins devien- » nent plus étroits en approchant de l'a- » nus; (dans le Chien comme dans les » autres animaux, les gros boyaux s'élar- » giſſent toujours de plus en plus) mais

» à cauſe de la ſéchereſſe de ſon tem-
» pérament. *Hiſt. natur.*

J'ai dit qu'Hippocrate attribue aux conſtitutions *boréales*, tant générales que particulieres (*a*), la conſtipation du ventre : & c'eſt le ſeul effet commun rapporté dans le cinquiéme & dans le quinziéme aphoriſmes de la troiſiéme ſection. Il eſt important de comparer & de bien peſer les énoncés de ces deux aphoriſmes pour comprendre quels ſont les principaux reſſorts des conſtitutions; & comment les vents ſeptentrionaux & méridionaux compoſent un duumvirat, qui, par des effets diamétralement oppoſés, forment la chaîne des maladies épidémiques. Parcourez toutes les affections rapportées dans la troiſiéme conſtitution, ſi vous voulez voir des exemples du regorgement des humeurs cauſé par les conſtitutions *boréales*. D'un autre côté la conſtitution du troiſiéme livre vous offrira un tableau de maladies produites par la diſſolution & la dégénération. Je n'entrerai dans aucun détail, pour expliquer les léſions que peut

(*a*) Il faut entendre ici par conſtitutions générales, celles qui comprennent une année ou pluſieurs ſaiſons. Les conſtitutions particulieres ſont d'un ou de pluſieurs jours.

recevoir chaque viſcere par la conſtipation ou le relâchement exceſſif (*a*). Il eſt inutile de rebattre des choſes aſſez connues.

Les Chiens ont réſiſté dans cette province tant qu'ont duré les vents orientaux & ſeptentrionaux. Les ſucs, qui s'accumuloient journellement, étoient encore maîtriſés par la réſiſtance des vaiſſeaux, ſoutenue du reſſort extérieur de l'air. Mais lorſque ce ſecours vint à ceſſer, l'humeur ne pouvant point s'aſſimiler, dégénéra, devint virulente, s'écoula dans différentes capacités & porta par-tout le déſordre & la deſtruction.

Ariſtote (*b*) obſerve que les Chiens ſont ſujets à trois maladies, l'angine, la goutte & la rage : que l'angine les tue, que l'hydrophobie produit en eux la manie ou la fureur; & que la plûpart de ceux que la goutte attaque en périſſent. La maladie dont il s'agit a des rapports à l'angine. Dans les exercices violents, les courſes du Chien, les flui-

(*a*) Il ne s'agit point ici d'une conſtipation abſolue, mais d'une ſimple diminution qui perſévere trop long-temps.

(*b*) Hiſt. des animaux. liv. viij. chap. xxij.

des gonflés, raréfiés ſe portent à la gueule; la langue s'allonge, eſt pendante pour faciliter le paſſage de l'air qui doit tempérer l'efferveſcence du ſang. Les maladies propres à ſe terminer par la ſueur dans les autres eſpéces de quadrupédes produiſent l'angine dans le Chien par une ſuite de ſa conſtitution.

Dans l'eſpéce humaine ne voyons-nous pas que les maladies d'hyver dans leſquelles la ſueur eſt plus rare, ſont preſque toutes accompagnées de toux, d'expectoration, ſouvent d'angine, qui diſparoiſſent aux approches de l'été, lorſque la chaleur de la ſaiſon ouvre les pores & augmente la tranſpiration? La maladie canine n'eſt donc point un phénomene rare, mais un accident commun parmi les Chiens, qui n'a dû nous ſurprendre que par le grand nombre des animaux qui en ont été attaqués.

Vous m'objectez que les mortalités dans les Chiens ſont très-rares & les années ſéches aſſez fréquentes; & ſuivant mes principes, dites-vous, cette maladie devroit ſe reproduire plus ſouvent.

Je viens de vous faire obſerver que la

maladie en queſtion eſt plus commune qu'on ne penſe. J'ajouterai que dans la deſcription que j'ai donnée des ſaiſons, qui l'ont fait naître, j'ai remonté au printemps & à l'été de l'année 1762, qui furent fort ſecs & fort chauds; que cette conſtitution ne fut ſéparée d'une autre conſtitution froide & ſéche que par un intervalle de temps aſſez court, pluvieux vers la fin de l'été & au commencement de l'automne; je vous demande maintenant, ſi cette combinaiſon de ſaiſons ſe répéte aſſez ſouvent, pour en inférer que mon explication eſt vicieuſe.

J'ignore le dégré & la durée de ſéchereſſe néceſſaire pour produire une mortalité dans l'eſpéce canine. Il eſt très-difficile de prédire les événemens dépendans des intempéries de l'air, tant dans le régne animal, que dans le régne végétal. Quelque ſoin qu'on apporte dans l'évaluation des cauſes qui concourrent, on ne peut fixer la part de chacune employée dans l'effet commun. Mais doit-on moins reconnoître ces agents tout indéterminés qu'ils ſoient relativement aux effets qu'ils produiſent? Quoiqu'on ne puiſſe annoncer avec certitude la perte de nos moiſſons

après un froid exceſſif, à moins qu'elle ne ſe manifeſte, ignorons-nous, lorſque nos yeux nous en convainquent, qu'il faut en rejetter la cauſe ſur la rigueur de l'hyver ?

Toutes les fois qu'une maladie régnante ne peut être ſuffiſamment expliquée par les ſaiſons précédentes, on doit remonter plus haut & examiner même, s'il eſt néceſſaire, les conſtitutions des années ſupérieures. Hippocrate, dans la conſtitution du IIIe. livre des Epidémiques, avant de décrire les quatre ſaiſons de l'année, déclare que les ſaiſons antérieures avoient été ſéches ; & Galien, expliquant les maladies de la troiſiéme conſtitution, & ne trouvant pas de cauſes ſuffiſantes dans les ſaiſons décrites, ſuppoſe des intempéries antérieures, à l'aide deſquelles il donne des raiſons plauſibles des faits rapportés par Hippocrate.

Vous convenez que les ſucs atrabilaires ont dû augmenter en force & en quantité dans l'eſpéce canine; mais vous ne voyez aucun ſymptôme dans leur maladie qui prouve la dépravation ou l'augmentation de ce ſuc. Je réponds que dans des maladies évidemment cauſées par l'atrabile dans la maladie

noire par exemple, dont nous avons la deſcription dans le livre *des maladies* attribué à Hippocrate, & que j'ai eu occaſion de traiter aſſez ſouvent, les malades rejettent quantité d'humeurs glaireuſes, pituiteuſes, par le vomiſſement & par la ſalivation, & de temps en temps des humeurs virulentes, bilieuſes, érugineuſes, noires par le vomiſſement ſeul. Cet écoulement perpétuel les conduit à un maraſme irrémédiable, quand il eſt accompagné d'une averſion conſtante pour les alimens. La dépravation de l'humeur mélancholique eſt donc alors ſuivie ou accompagnée d'une ſécrétion très-abondante des autres humeurs par les glandes ſalivaires.

Perſonne n'ignore que le Chien devient enragé ſans contagion précédente. Mais la rage eſt une eſpéce de mélancholie dont la manie ou la fureur eſt un des principaux ſymptômes ; or la fureur eſt produite par l'atrabile qui ſe porte vers le cerveau & en trouble les fonctions. D'où l'on voit que cette humeur ſe déprave dans le Chien plutôt que dans tout autre animal.

Liſter avance que dans l'hydrophobie la ſalive eſt ſeule viciée, & que dans

tous les animaux venimeux, tels que la vipère & le dipſas, le virus ne réſide que dans cette humeur. L'expérience, par laquelle il prétend juger cette queſtion, prouve bien que la ſalive des hydrophobes, ainſi que celle de ces reptiles venimeux eſt un poiſon; mais n'établit point que le poiſon réſide uniquement & primordialement dans la ſalive. Pourquoi l'atrabile devenue virulente n'infecteroit-elle pas les autres humeurs?

Le poiſon introduit par la morſure d'un animal hydrophobe ne produit pas tout-à-coup des accidens funeſtes. Souvent la bleſſure n'eſt ſuivie d'aucun fâcheux événement. Quelquefois la rage ne ſe manifeſte que pluſieurs mois & même pluſieurs années après. Le tempérament, les ſaiſons, l'âge, le régime concourent à accélérer, retarder, annuller l'hydrophobie. Si nous ſuppoſons que certaines intempéries altérent de la même maniere l'humeur mélancholique, quoique ces cauſes agiſſent en même temps ſur tous ceux qui y ſont expoſés, quelles différences ne devons-nous pas attendre dans les maladies quant à l'époque de leur apparition, le nombre & l'intenſité des ſymptomes?

Nous trouverons moins ſurprenant que la conſtitution vicieuſe d'une année produiſe dans l'année ſuivante, quoique bien réglée, des maladies qui reparoîtront la ſeconde année & même dans trois années conſécutives, différentes en température. Les dyſſenteries des années 1670, 71 & 72, obſervées par Sydenham, les fiévres pourprées des années 1692, 93 & 94, décrites par Ramazzini, & en général les épidémies qui ſe montrent pendant pluſieurs années conſécutives, n'ont d'autre cauſe matérielle que l'humeur mélancholique, viciée par de fortes & de longues intempéries.

A l'aſpect de ces fiévres ſtationnaires & du retour réglé de certaines maladies en automne, Sydenham a établi des conſtitutions générales, pendant leſquelles il ſuppoſe des exhalaiſons terreſtres ou des émanations céleſtes, ſubſiſtantes auſſi long-temps que les effets qu'il leur atttribue; & ſans nous donner l'hiſtoire des ſaiſons qui ont précédé & accompagné ſes conſtitutions, il ſe contente d'aſſurer que quelque peine qu'il ait priſe pour concilier les faits par lui obſervés avec la doctrine des anciens, il n'a pû y parvenir; que dans des an-

nées tout-à-fait ſemblables, il a obſervé des maladies fort différentes, & les mêmes maladies dans des années qui ne ſe reſſembloient pas.

Ramazzini, ſans paroître adopter ouvertement les nouveautés de Sydenham, a voulu étayer ſon ſyſtême par des obſervations détaillées. Il a pris ſoin de décrire fort au long les ſaiſons qui précédoient & accompagnoient les maladies; & nous a fourni des moyens de juger, ſi les effets repondent aux cauſes.

Dans ſa diſſertation ſur les conſtitutions des années 1692, 93 & 94, il rapporte que durant ces trois années qui n'eurent aucune reſſemblance entr'elles quant à l'état des ſaiſons, il régna à Modene une fiévre pourprée qui fit beaucoup de ravages. L'année 1692, dont le printemps fut l'époque de cette maladie, n'offre que des ſaiſons bien réglées : l'année 1693 fut déſordonnée dans toutes ſes ſaiſons, l'hyver ayant été trop doux, le printemps froid & humide, l'été exceſſivement humide, & l'automne très-ſec & très-chaud : enfin l'année 1694 fut fort ſéche dans les quatre ſaiſons, excepté depuis l'équinoxe du printemps juſqu'au commencement d'avril ; l'hyver d'ailleurs fut très-froid &

les chaleurs de l'été immodérées. Pendant ces trois années, comme je viens de le dire, il régna à Modene une fiévre pourprée, que le printemps faiſoit revivre chaque année ; qui dans l'été dépoſoit ſa pourpre (pour me ſervir de l'expreſſion de Ramazzini) ſans changer de caractere ; & qui reprenoit tout ſon extérieur, lorſque les chaleurs avoient ceſſé. Voilà un argument preſſantcontre la doctrine des qualités ſenſibles ; & comment le concilier avec ce paſſage de Galien? » Lorſque les ſaiſons ſont bien ré» glées, il n'y a ni peſte ni épidémie ; » mais ſeulement des maladies qui dé» pendent du régime (*a*) «. Ramazzini préſente ces objections dans tout leur jour ; il finit néanmoins par attribuer aux vents de midi tous les maux de cette conſtitution. Cependant on ne voit pas que dans l'année 1692, qui fut légitime dans toutes ſes ſaiſons, les vents méridionaux aient été dominants. Il n'en étoit pas de même des années 1693 & 94 ; mais les cauſes doivent être antérieures aux effets, & les intempéries de ces deux dernieres années pouvoient tout au plus entretenir

(*a*) Comment. ſur les Épid.

l'épidémie

l'épidémie commencée dans l'année précédente.

Il étoit donc ſenſible qu'il falloit remonter plus haut pour trouver les ſources de l'épidémie, & examiner ſi l'année 1691 n'y avoit pas donné lieu. Heureuſement le même Ramazzini nous a laiſſé la deſcription, tant des ſaiſons que des maladies de cette année qui fut mémorable par une ſéchereſſe exceſſive & conſtante, par le froid immodéré de l'hyver & les chaleurs énormes de l'été. Elle fut glorieuſe & lucrative aux Médecins, dit cet auteur, à cauſe du grand nombre des maladies & des ſuccès du traitement. Mais la malignité & les ravages de la petite vérole en automne rabattirent beaucoup de leurs prétentions.

Ainſi l'année 1691 portoit un caractere *automnal*, s'il eſt permis de ſe ſervir de cette expreſſion; & ce caractere commença à ſe manifeſter dans l'automne, comme il arriva dans la troiſiéme conſtitution de l'iſle de Thaſe, qui étoit d'une température automnale. L'hyver ſuivant, qui fut légitime, ne pouvoit qu'aſſoupir & rallentir les humeurs, dont la tendance étoit marquée vers la circonférence, puiſque la petite vérole

dominoit à la fin de l'automne ; il étoit donc néceſſaire qu'au printemps, qui fut doux & tempéré, les effets réſultants des ſaiſons de l'année précédente paruſſent dans tout leur jour. » Au printemps » ſe voient les manies, les mélancho- » lies, les épilepſies, les hémorrha- » gies, & toute ſorte de floreſcence à la » peau *, parceque le corps ſe purge des » humeurs vicieuſes ». *Profundum corporis expurgatur vitioſis humoribus à partibus principalibus ad cutem pervenientibus* †. Non que cette ſaiſon produiſe des humeurs vicieuſes, lorſqu'elle eſt bien réglée, comme étoit celle de 1692, au rapport de Ramazzini, elle préſerve au contraire de maladies, en ſéparant les impuretés du ſang. Les fievres pourprées du printemps de 1692 annonçoient donc ſuffiſamment qu'il étoit reſté dans les corps des germes vicieux, qui devoient leur origine aux années précédentes.

L'éruption ceſſoit dans les chaleurs de l'été & reparoiſſoit vers le lever d'Arcturus, diſparoiſſoit de rechef aux premiers froids : & ces retours réglés furent obſervés pendant trois années

* Aphor. ſect. iij.
† Comment. de Gal.

conſécutives. Il y a des maladies communes au printemps & à l'automne. Telles ſont celles qui dépendent des mouvemens de l'humeur mélancholique. Ces maladies ſe font voir dans l'une & l'autre ſaiſon. Voyez les Aphoriſmes 20me & 22me de la troiſiéme ſection.

Dans les fiévres pourprées, l'éruption ſeule décidoit du ſort du malade. Il étoit abſolument néceſſaire que les péticules qui paroiſſoient d'abord au cou, au dos & à la poitrine, s'étendiſſent juſqu'aux doigts du pied, dans le temps que celles du cou & de la poitrine ſe diſſipoient. Sans cette condition la mort étoit inévitable. Elle étoit pareillement certaine, lorſque les péticules paroiſſoient de trop bonne heure, c'eſt-à-dire, avant le quatriéme ou le ſeptiéme jour. Il ne ſe faiſoit aucune criſe, ni par les urines, ni par les ſueurs, ni par aucune des autres voies, par leſquelles la nature a coutume d'expulſer l'humeur morbifique. L'apparition des péticules, leur expanſion par tout le corps, & leur diſparition inſenſible décidoient abſolument du ſort du malade. Qui ne reconnoît à ces traits les principaux caractères de l'humeur atra-

bilaire ? On en doutera moins en liſant que la dyſenterie parut à la ſuite de ces fievres dans l'automne de l'année 1693 ; & que toutes les maladies ſporadiques qui régnerent dans cette conſtitution, étoient des maladies cholériques en été & des fiévres erratiques & quartes en automne.

Je crois avoir montré que de longues & fortes intempéries peuvent influer ſur deux ou trois années conſécutives & produire une épidémie intermittente, telle que celle qui fut obſervée à Modene dans les années 1692, 93 & 94. Si vous me demandez, pourquoi dans toutes les conſtitutions qui reſſemblent à celle de l'année 1691, quant aux intempéries de l'air, on ne trouve pas les mêmes reſſemblances dans les maladies, je réponds qu'on ne doit pas chercher des reſſemblances exactes là, où ce ſeroit le plus grand hazard d'en trouver ? Quel dégré de ſimilitude a-t-on droit d'exiger dans des maladies qui paroiſſent la même année ou dans des années ſemblables, dans des lieux, dont le ſol, la ſituation, les eaux, les alimens, & par conſéquent les mœurs, les formes des habitans & leurs tempéramens varient de tant de manieres ?

C'eſt cet article qu'il faut régler avant de porter un jugement ſur la doctrine des anciens ; car le dégré de reſſemblance une fois établi, il eſt de toute néceſſité que les obſervations s'accordent. Or, ces limites de ſimilitude ſont propoſées dans la troiſiéme ſection des Aphoriſmes, & les quatre conſtitutions nous en donnent des exemples.

Je le répete, c'eſt l'appareil des maladies qui nous en impoſe : & cet appareil eſt rarement dans les limites de la ſimilitude. Il y a des épidémies bilieuſes, pituiteuſes, mélancholiques, mixtes. Nous pouvons aſſez juger de l'humeur ou des humeurs qui péchent, & rendre raiſon des phénomenes eſſentiels : mais nous ignorons toutes les circonſtances néceſſaires à la production des épidémies revêtues de certaines formes, & comment les prévoir ?

L'hiſtoire fait mention de pluſieurs mortalités qui ont détruit la plus grande partie du genre humain & dépeuplé la terre. Ces terribles cataſtrophes ne pouvoient être imputées aux altérations des ſaiſons. Il falloit recourir à des agents plus généraux. Fernel * croit ne devoir attribuer ces prodiges qu'aux configu-

* *De abditis rer. cauſis. lib. ij. Cap. xiij.*

rations céleſtes. Sydenham ne veut pas décider ſi la conſtitution des aſtres ou les exhalaiſons funeſtes produiſent les épidémies. Boerhaave penſe que la varieté inexplicable des exhalaiſons y a plus de part. Sylvius Delboë recherche avec beaucoup de ſubtilité la nature des ſels mis en mouvement par les vents méridionaux & ſeptentrionaux, & prétend éclaircir la doctrine des anciens par les acides qui viennent du nord, & les alkalis volatils, qui viennent du midi. Toutes ces opinions portent avec elles des caractères de ſtérilité. Il faut des dogmes qui ſervent à l'art. Fernel & tous les grands hommes que je viens de citer, reconnoiſſent une puiſſance quelconque dans les ſaiſons. Aucun d'eux n'a nié les faits rapportés dans les Épidémiques. Ils ont tous reſpecté la doctrine enſeignée dans la iij ſect. des Aphoriſmes. Elle ne leur a pas paru ſuffiſante : mais elle n'en eſt pas moins le ſeul guide qui puiſſe diriger nos pas dans ce dédale obſcur. C'eſt une lumiere qui n'a pas toute la clarté qu'on pourroit déſirer. Mais où en ſerions-nous ſi elle étoit éteinte ?

Plus les cauſes qui concourrent à la production des épidémies ſont chan-

geantes & inégales, plus il eſt difficile d'appercevoir leur influence particuliere. Il étoit ſans doute plus commode dans les vaſtes plaines de l'Aſie, où le ſol, les ſaiſons & par conſéquent les tempéramens ont beaucoup de reſſemblance, d'établir les loix que ſuivent les épidémies. La Gréce étoit auſſi plus propre à ce genre d'obſervations que notre partie occidentale de l'Europe, où regne la plus grande diſſemblance tant dans le moral que dans le phyſique, où l'infection & la contagion dans les grandes villes altérent la ſimplicité originelle des maladies, & prêtent des forces aux cauſes météorologiques. Cependant s'il s'agiſſoit de recommencer les obſervations & d'établir des propoſitions élémentaires ſur cette partie de la Médecine, penſez-vous qu'on trouveroit des réſultats différents de ceux de la iij. ſect. des Aphoriſmes ? Peſez-les avec la plus grande attention. Voyez de quelle maniere Galien a traité ce ſujet d'après tous les commentateurs qui l'avoient précédé. Que Tozzi ait prétendu que ſes propres obſervations n'étoient point d'accord avec un ou deux aphoriſmes, qu'en peut-on conclure? Ramazzini a remarqué dans les années

1692, 1693 & 1694, qu'après la pleine Lune & juſqu'à la nouvelle, les maladies étoient beaucoup plus fâcheuſes, & qu'enſuite leur fureur ſe ralentiſſoit; que pendant une éclipſe de Lune, arrivée dans l'année 1693, la plûpart des malades, attaqués de l'épidémie, avoient expiré. Ces événemens ſinguliers nous apprennent qu'outre les cauſes manifeſtes, on doit ſoupçonner un agent dont la maniere eſt impénétrable. Faudra-t-il donc renoncer à tout eſpoir & abandonner même les reſſources qui nous reſtent, parceque nos vœux ne peuvent être entiérement ſatisfaits? Suivons plutôt les traces du père de la Médecine dans ſa maniere d'obſerver & d'écrire les conſtitutions, & rappellons-nous ce que dit Galien de la Médecine Hippocratique. *Si quid eorum quæ ſcribuntur ad exercitationem referre tentaveris, prima autem te experientia fefellerit, non propterea ſtatim deſperaveris, quaſi id aſſequi non poſſis: neque à meditatione recedas, priuſquàm ſæpiſſimè in eâdem exercitatione perſliteris.*

Il y a des régles dont on ne doit pas s'écarter dans la deſcription des ſaiſons. Il y en a pareillement qui déterminent celle des maladies. On les trouve dans

les Épidémiques d'Hippocrate. Il eſt aiſé de ſtatuer ſur le caractère dominant des ſaiſons. Le témoignage de nos ſens ſuffit. La direction des vents, leur force, leur durée, le froid & le chaud, la ſéchereſſe & l'humidité n'éxigent qu'une attention médiocre. Il nous eſt peu important de calculer le dégrés précis de ces qualités de l'air. Sçachons ſeulement comparer l'état ou la conſtitution actuelle avec cette même conſtitution dans l'ordre légitime. Si une ſaiſon eſt partagée en pluſieurs parties de température différente, on peut les décrire chacune en particulier. Vous trouvez dans les Épidémiques des exemples pour tous ces différens cas.

Mais pour juger ſainement des épidémies, il faut en outre bien approfondir la méthode d'Hippocrate dans ſes deſcriptions noſologiques. Dans chaque conſtitution il y a une ou deux maladies principales qu'on peut regarder comme compoſées des maladies ſimples de la conſtitution. Si on ne s'occupe que de ces ſeules maladies, on manque l'occaſion d'appercevoir l'harmonie qui régne dans toute la conſtitution. Il faut donc embraſſer tous les genres & voir ce qu'ils ont de commun & en quoi ils

différent de leur nature propre ; & c'eſt ainſi qu'on établit les caractères généraux. Chaque ſaiſon a ſes maladies. Vous en avez le détail dans la iij. ſect. des Aphoriſmes. Voyez quelle eſt la teneur de toutes ces maladies pendant la conſtitution, quant à leur époque, au nombre des malades, aux ſymptômes principaux, aux jours de criſes, & ſurtout aux jugemens. En un mot voyez comment les maladies diffèrent en plus ou en moins de leur idée ou conſtitution légitime, & vous parviendrez à connoître le caractère ou les caractères des maladies de l'année.

Linnæus dit dans quelqu'endroit de ſes ouvrages qu'il eſpere de plus grands progrès d'un botaniſte qui commence par ſuppoſer que toutes les plantes ſont ſemblables, que de celui qui ſe figure d'abord qu'elles n'ont aucune reſſemblance entr'elles. Il en eſt de même dans l'étude des fiévres épidémiques. La nomenclature a contribué beaucoup à les obſcurcir. On ſuppoſe des différences ſpécifiques dans des maladies qui portent des noms différents, relativement à certains accidens qui ne changent pas l'eſpéce. N'admettons point d'autres genres de fievres épidémiques que ceux

qui ont été établis par Hippocrate. Fixons enſuite les objets que nous devons conſidérer dans ces fievres, & la maniere de les conſidérer. La diviſion en ardentes & continues renferme ces maladies dans toute leur étendue. Les ardentes, auxquelles Hippocrate a joint les phrénétiques, comprennent tout ce que les fiévres ont de plus aigu. Dans les continues qui renferment les hémitritées & les phthiſies, les efforts de la nature ſont plus rallentis & ſe font à plus de repriſes. Dans les premiéres, l'humeur morbifique plus active gagne les parties ſupérieures. Dans les autres elle eſt plus lourde, plus froide & plus réfractaire; l'orgaſme n'eſt pas ſi ſenſible. Dans les unes la violence des criſes eſt plus à craindre; dans les autres, le défaut des criſes eſt plus commun. Enfin les fiévres ardentes & continues contraſtent & donnent une diviſion adéquate des fievres épidémiques.

La plûpart des Médecins qui ont donné des obſervations ſur les maladies épidémiques ſe ſont fort étendus ſur le traitement, & ont fait un grand étalage de thérapeutique & de matiere médicale. Mais ſi on prend la peine d'examiner ces méthodes, on y retrouve les mêmes vi-

ces qui ſe rencontrent dans leurs deſcriptions. Prétend-t-on que les maladies dont on propoſe de nouvelles curations ſoient différentes de celles que les anciens ont connues. C'eſt une erreur dans laquelle eſt tombé Sydenham & dont le docteur Freind l'a relevé. Si ces maladies ont exiſté dans tous les temps, la méthode de les traiter eſt fort ancienne. Hippocrate n'a pas dit un mot du traitement des maladies décrites dans ſes quatre conſtitutions, parce que, la maladie ſuppoſée connue, la curation l'eſt auſſi.

Quel fruit peut-on donc retirer, me direz-vous, de l'étude des conſtitutions ? Hippocrate ou le plus ancien de ſes commentateurs vous répond, » appliquez-vous à bien connoître la conſtitution des ſaiſons & la nature de la » maladie; les avantages communs de » la conſtitution & de la maladie, & » leurs communs déſavantages; parmi » les maladies qu'elle produit, ſçachez » diſtinguer celles qui ſont longues de » celles qui ſont de courte durée, celles » qui ſont bénignes de celles qui ſont » funeſtes. Obſervez en outre l'ordre » des jours critiques. « Vous ſçavez, par exemple, que les continues d'Hippocra-

te & les hémitritées régnent principalement dans les conſtitutions froides & humides, qu'elles ſont plus longues, plus dangereuſes & plus difficiles à juger, plus ſujettes aux rechûtes, aux flux de ventre & à différentes métaſtaſes que dans les conſtitutions ſéches, qu'alors les ardentes & phrénétiques, les tierces, doubles-tierces ſont plus rares, plus bénignes, moins ſujettes au délire & aux hémorrhagies du nez. La conſtitution étant donnée, vous connoîtrez donc facilement les avantages & les déſavantages communs de la maladie ſuppoſée pareillement connue & de la conſtitution. Si vous comparez entr'elles les fiévres ardentes, les hémitritées, les continues, les phthiſies des quatre conſtitutions, vous reconnoîtrez que les maladies de même nom diffèrent conſidérablement ſuivant le caractère des conſtitutions; qu'elles ſont élevées à des dégrés ſupérieurs, ou abaiſſés à des dégrés inférieurs, relativement à l'idée moyenne que nous donnent les auteurs de pathologie. Vous ſçaurez donc diſcerner ſi la maladie eſt une production naturelle de la conſtitution ou ſi elle eſt d'un caractère oppoſé, d'autant plus que l'âge, le tempérament, ainſi que les oc-

caſions qui ont précédé, étant ſuppoſés connus, on peut voir au premier coup d'œil ſi ces quantités ſont poſitives ou négatives dans le problême.

La durée des maladies, leur mortalité ou leur bénignité peuvent également s'apprécier au moyen de toutes ces données, ſçavoir de la nature de la maladie, de la conſtitution des ſaiſons, de l'âge, du tempérament, du régime du malade. On ſçait quelles ſont les conſtitutions qui produiſent des maladies longues ou de peu de durée, & quelles ſont ces maladies. On connoît auſſi les ſignes funeſtes & les ſignes favorables des maladies des conſtitutions. Le concours ou l'oppoſition, les dégrés ſuperie urs ou inférieurs des données, font connoître le danger. J'avoue que cette ſorte de calcul demande beaucoup d'exercice & de ſagacité, les élémens qu'on emploie ne pouvant être ſuffiſamment déterminés quant à leur valeur & à leurs effets dans les diverſes combinaiſons qui ſe préſentent. Hippocrate ne nous dit pas que cette méthode ſoit d'une pratique aiſée & d'un ſuccès certain, il avance ſimplement qu'on ſe trompe moins en la ſuivant & que les erreurs ſont légeres. C'eſt une métho-

de d'approximation où le plus habile & le plus exercé approche le plus près du but.

» Vous connoîtrez par ce moyen l'or-
» dre des jours critiques. Vous ſçaurez
» quels ſont ceux dont vous devez en-
» treprendre la curation, le temps con-
» venable d'adminiſtrer les remedes &
» les alimens, & le choix que vous en
» devez faire.

Si quid noviſti rectius, iſtis
Candidus imperti; ſi non, his utere mecum.
Horat.

A Boulogne, ce 15 Septembre 1764.

F I N.

TABLE DES MATIERES.

Discours Préliminaire, page 1
Épidémiques d'Hippocrate, 25
Premiere Conſtitution, idem.
Deuxiéme Conſtitution, 30
Troiſiéme Conſtitution, 39
Quatriéme Conſtitution, 50

NOTES.

Sur la premiere Conſtitution, 62
Sur la deuxiéme Conſtitution, 64
Sur la troiſiéme Conſtitution, 68
Sur la quatriéme Conſtitution, 70

REFLEXIONS.

Sur les Conſtitutions épidémiques, 73

I.

Hippocrate, a dû choiſir quatre Conſtitutions principales, 75

II.

Chaque Conſtitution contient au moins l'hiſtoire de quatre ſaiſons, 78

III.

Hippocrate décrit de ſuite les quatre ſaiſons de l'année, avant d'entrer dans le détail des maladies, 79

IV.

De la durée des Conſtitutions épidémiques, 82

V.

Hippocrate commence la deſcription des ſaiſons par l'automne incluſivement, & finit à l'automne ſuivant excluſivement, 88

VI.

De la maniere dont Hippocrate a décrit les ſaiſons, 93

VII.

Du ſilence gardé par Hippocrate ſur tous les vents, à l'exception de ceux du midi & du ſeptentrion, 97

VIII.

De la maniere d'agir des vents méridionaux & ſeptentrionaux, 98

§. IX.

Comment Hippocrate obſerve les vents, 103

X.

Du chaud & du froid, & de la maniere dont Hippocrate les meſure, 104

XI.

De la maniere d'agir de la chaleur & de la froidure, 106

XII.

De la ſechereſſe & de l'humidité; de leur maniere d'agir, & comment Hippocrate les meſure, 109

XIII.

De l'inutilité des obſervations faites ſur les trois regnes, relativement à l'hiſtoire des maladies épidémiques, 114

SECONDE PARTIE.

I.

Dénombrement des maladies épidémiques, 116

II.

De la maniere d'eſtimer les maladies épidémiques, 118

III.

Énumération des fiévres épidémiques, & de quelle maniere elles ſont cauſées par les intempéries des ſaiſons, 120

IV.

Des fiévres continues épidémiques, 122

V.

Diviſion des fiévres épidémiques en bénignes & en malignes, 123

VI.

Deſcription des fiévres ardentes bénignes, 124

VII.

Deſcription des fiévres continues bénignes, 125

VIII.

Deſcription des fiévres ardentes malignes, 126

IX.

Deſcription des fievres continues malignes, 130

X.

Des principaux pathêmes ou ſymptômes des fiévres ardentes & continues, 134

1°.

Des paroxyſmes, 135

2°.

Le réfroidiſſement, l'horreur, le friſſon, la chaleur & la ſueur, 138

3°.

L'insomnie, l'assoupissement, la léthargie, 141

4°.

Les urines & les déjections, idem.

5°.

La toux & les crachats, 143

6°.

Le dégoût, la nausée, la soif, & l'adipsie, 144

7°.

Le délire & la fureur, 145

8°.

Les apostases, 147

9°.

Les crises, l'acrisie ou la dyscrisie, 148

10°.

Les rechûtes, 150

11°.

Les signes funestes & les signes favorables, idem.

X I.

Réflexion, 151

Les QUARANTE-DEUX HISTOIRES. d'HIPPOCRATE.

Introduction, 153

Premier Malade, 157

Commentaire de Galien, 158

Deuxiéme Malade, 159

Commentaire de Galien, 161

Troiſiéme Malade, 163
Commentaire de Galien, 164
Quatriéme Malade, 165
Commentaire de Galien, 167
Cinquiéme Malade, 168
Commentaire de Galien, 171
Sixiéme Malade, 172
Commentaire de Galien, 174
Septiéme Malade, 175
Commentaire de Galien, 176
Huitiéme Malade, 178
Commentaire de Galien, 179
Neuviéme Malade, 180
Commentaire de Galien, *ibid.*
Dixiéme Malade, 181
Commentaire de Galien, 182
Onziéme Malade, 184
Commentaire de Galien, 185
Douziéme Malade, 186
Commentaire de Galien, 187
Treiziéme Malade, 188
Commentaire de Galien, 189
Quatorziéme Malade, 191
Commentaire de Galien, 192

Histoires tirées du troisiéme livre des Épidémiques.

Premier Malade, 193
Commentaire de Galien, 194

Deuxiéme Malade, 198
Commentaire de Galien, 199
Troiſiéme Malade, 207
Commentaire de Galien, 210
Quatriéme Malade, 215
Commentaire de Galien, 216
Cinquiéme Malade, 218
Commentaire de Galien, 219
Sixiéme Malade, 220
Commentaire de Galien, 221
Septiéme Malade, 222
Commentaire de Galien, *ibid.*
Huitiéme Malade, 225
Commentaire de Galien, 226
Neuviéme Malade, 228
Commentaire de Galien, *ibid.*
Dixiéme Malade, 229
Commentaire de Galien, 230
Onziéme Malade, 231
Commentaire de Galien, 232
Douziéme Malade, 233
Commentaire de Galien, 235

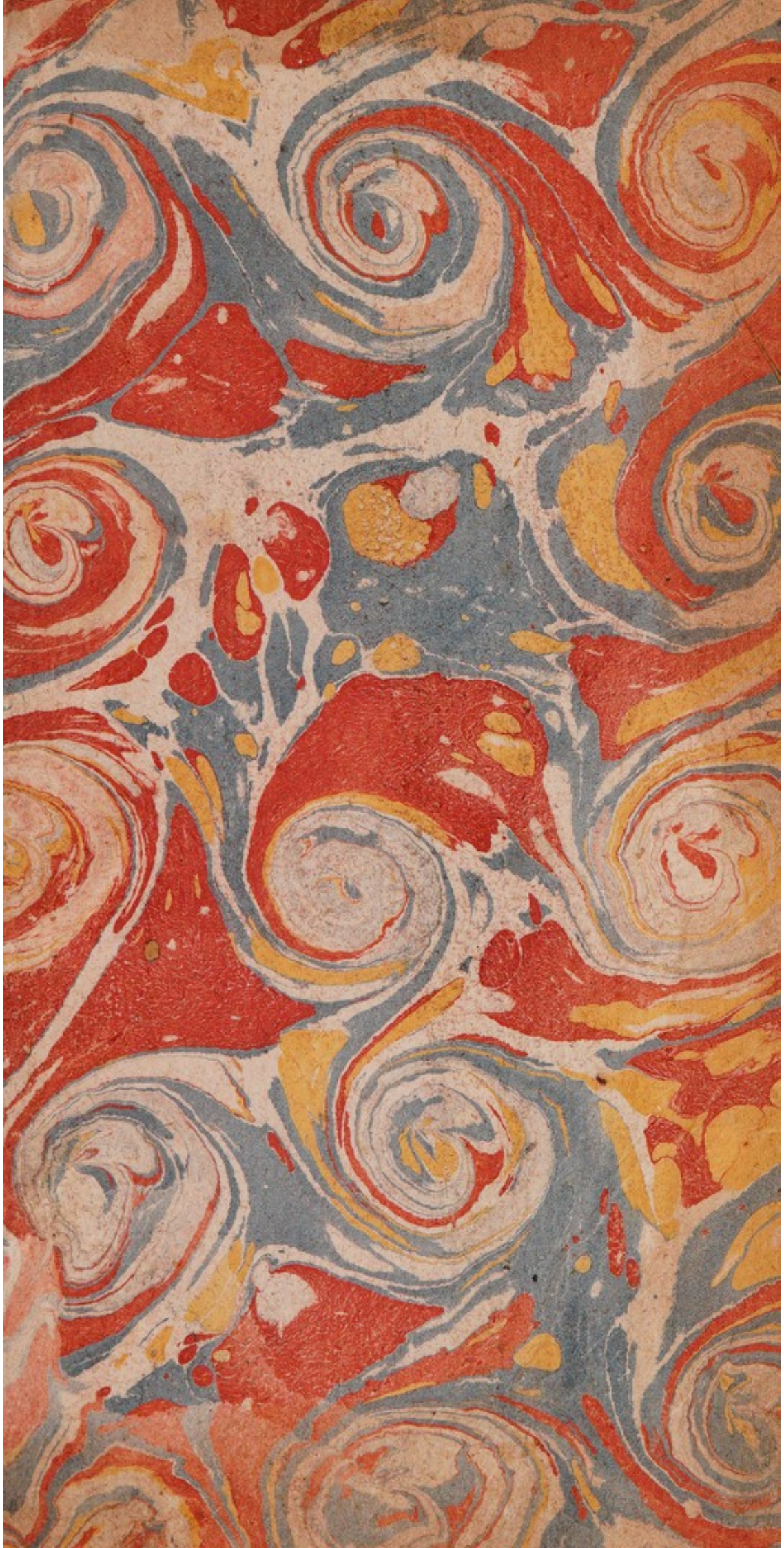
HISTOIRES QUI SUIVENT LA CONSTITUTION du troiſiéme Livre.

Premier Malade, 237
Commentaire de Galien, 239
Deuxiéme Malade, 242
Commentaire de Galien, 244

Troiſiéme Malade, 246
Commentaire de Galien, 24
Quatriéme Malade, 248
Commentaire de Galien, 250
Cinquiéme Malade, 251
Commentaire de Galien, 252
Sixiéme Malade, 254
Commentaire de Galien, *ibid.*
Septiéme Malade, 255
Commentaire de Galien, 256
Huitiéme Malade, 257
Commentaire de Galien, 258
Neuviéme Malade, 259
Commentaire de Galien, 261
Dixiéme Malade, 262
Commentaire de Galien, 263
Onziéme Malade, 264
Commentaire de Galien, 265
Douziéme Malade, *ibid.*
Commentaire de Galien, 266
Treiziéme Malade, 268
Commentaire de Galien, 270
Quatorziéme Malade, *ibid.*
Commentaire de Galien, 271
Quinziéme Malade, *ibid.*
Commentaire de Galien, 272
Seiziéme Malade, 273
Commentaire de Galien, 274

Remarques sur les traductions de Foës & de Cornarius, 275

Mémoire sur la mortalité des Moutons en Boulonnois, dans les années 1761 & 1762, 289

Lettre à M. . . . sur la mortalité des Chiens, dans l'année 1763, 316

Fin de la Table des matieres.